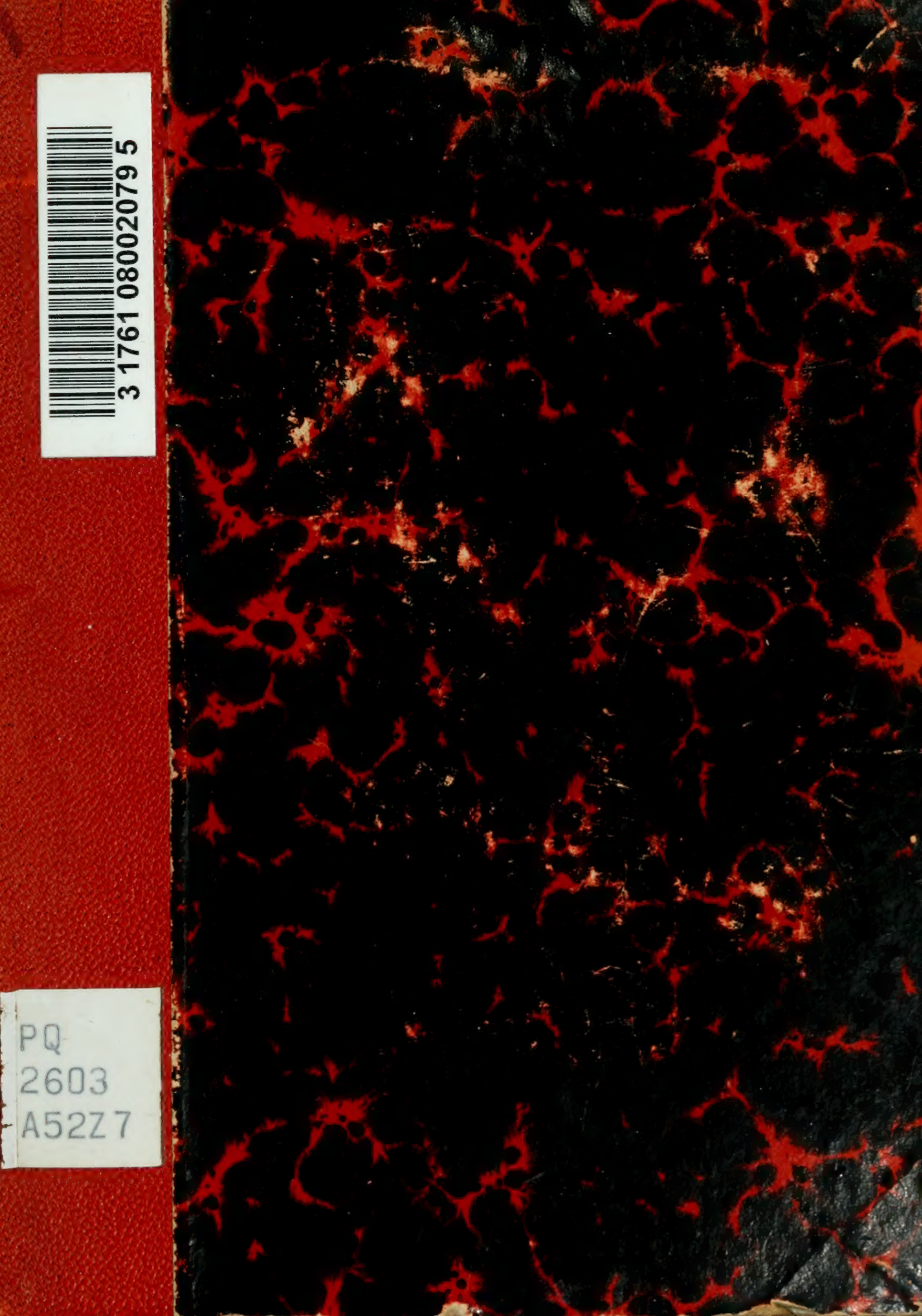
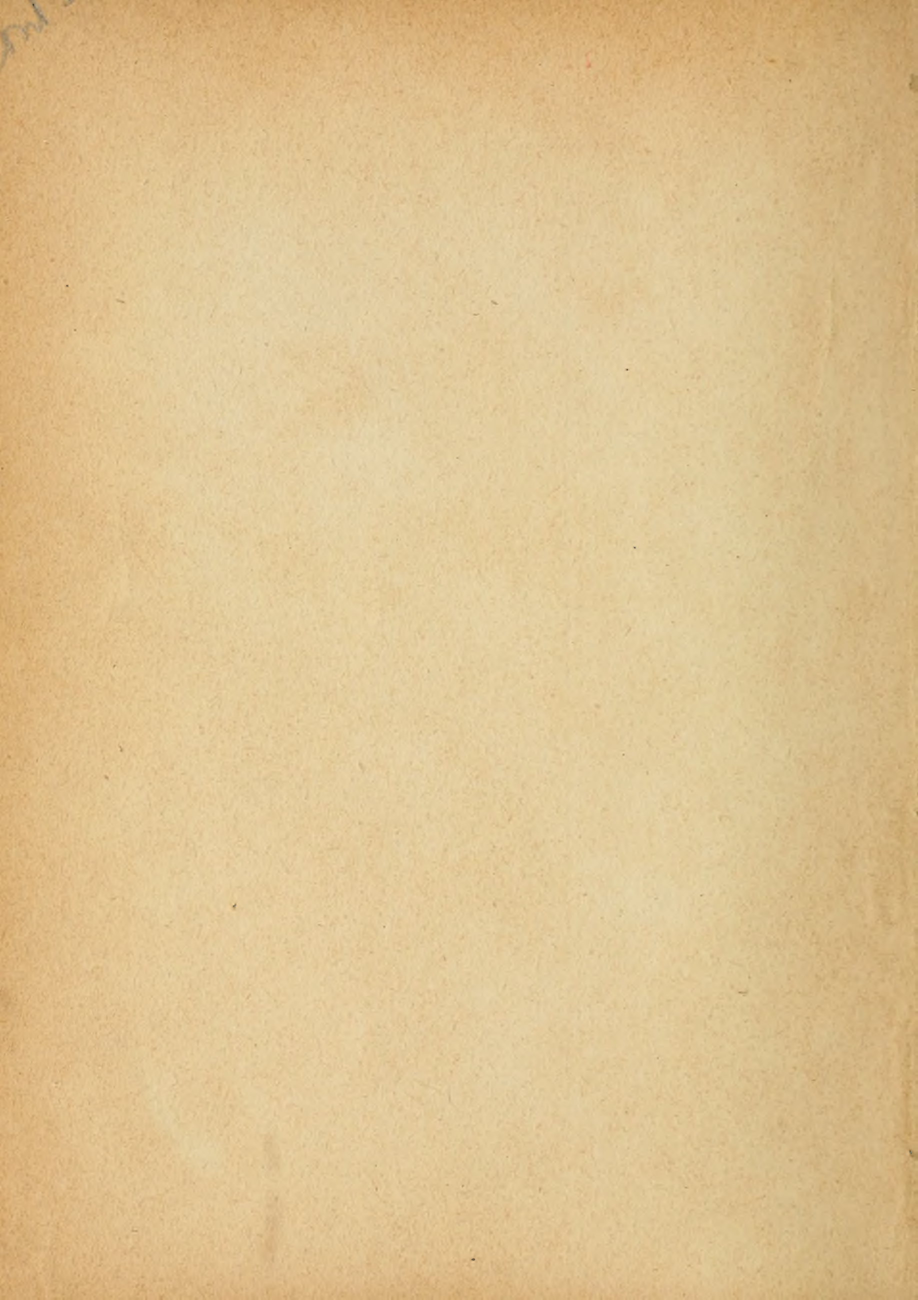








*LES MAITRES DE L'HEURE*

---

# MAURICE BARRÈS

## DU MÊME AUTEUR

### LIBRAIRIE HACHETTE

**Essai sur Taine, son œuvre et son influence.** 5ᵉ édition revue et corrigée. Un vol. in-16.......... 5 fr. 75
*Ouvrage couronné par l'Académie française* (prix Bordin).

**Pages choisies de Taine**, avec une introduction, des notices et des notes. 2ᵉ édition. (6ᵉ mille.) Un vol. in-16.......... 5 fr. 75

**Chateaubriand,** *Études littéraires*. 2ᵉ éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 5 fr. 75

**Pages choisies de Chateaubriand**, avec une introduction, des notices et des notes. 2ᵉ édition revue et corrigée. Un vol. in-16.......... 5 fr. 75

**Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe**, avec une Introduction et des notes, 2ᵉ édition revue et augmentée. Un vol. in-16 . 4 fr. »

**Nouvelles études sur Chateaubriand.** Un vol. in-16.......... 5 fr. 75

**Livres et Questions d'aujourd'hui.** Un vol. in-16.......... 5 fr. 75

**Blaise Pascal,** *Etudes d'histoire morale*, avec un portrait. 2ᵉ édition revue et corrigée. Un vol. in-16.......... 5 fr. 75
*Ouvrage couronné par l'Académie française* (premier prix Bordin).

**Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui.** 2ᵉ éd. Un vol. in-16.......... 5 fr. 75

**Les Maîtres de l'Heure,** *Essais d'histoire morale contemporaine*, tome I *(Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget)*. 5ᵉ édition revue, corrigée et augmentée (6ᵉ mille). Un vol. in-16. 5 fr. 75
Tome II (*Jules Lemaître, Edouard Rod, Anatole France, le Bilan de la génération littéraire de 1870*), 4ᵉ mille. Un vol. in-16, br. 5 fr. 75
*Ouvrage couronné par l'Académie française* (premier prix de l'Académie).

**Le Miracle Français.** 3ᵉ édit. (5ᵉ mille). Deux vol. in-16. Chaque vol. 5 fr. 75

**La Troisième France,** 3ᵉ mille. Un vol. in-16.......... 5 fr. 75

**La Civilisation Française** *(Académie française, prix d'éloquence)*. 3ᵉ édition (5ᵉ mille). Un vol. in-16.......... 1 fr. »

**Histoire de la Grande Guerre**, avec 90 cartes et plans, 8ᵉ mille. Un vol. gr. in-8, broché. 30 fr. » ; cart.......... 45 fr. »
Se vend aussi en 5 fascicules, chaque fascicule, illustré, broché. 6 fr. »
*Ouvrage couronné par l'Académie française* (prix Née).

**Écrivains et Soldats**, *Essais et Portraits d'Histoire morale.* Un vol. in-8.......... 12 fr. »

### AUTRES LIBRAIRIES

**Bibliographie critique de Taine.** 2ᵉ édition refondue. Un vol. in-8. Paris, Alphonse Picard.......... 6 fr. »

**Pascal.** *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 4ᵉ édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, De Boccard .... 7 fr. 50

**Pensées de Pascal**, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, 10ᵉ édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud.......... 1 fr. 60

**Opuscules choisis de Pascal.** 7ᵉ édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 80

**Chateaubriand,** ATALA. Reproduction de l'édition originale. Un vol. petit in-18. De Boccard.......... 3 fr. 60

**Sainte-Beuve :** Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis, Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis.* Un vol. in-16, 3ᵉ édition. Paris, Calmann-Lévy.......... 4 fr. 90

**Chateaubriand.** *Pensées, Réflexions et Maximes*, suivies du Livre XVI des *Martyrs* (texte du manuscrit). 3ᵉ édition. Bloud.......... 0 fr. 60

**Pensées chrétiennes et morales de Bossuet.** 4ᵉ édition. Bloud.... 0 fr. 80

**Pensées de Joubert.** Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 5ᵉ édition revue et corrigée. Bloud.......... 1 fr. 60

**Les Confessions de saint Augustin**, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 7ᵉ édition. Bloud.......... 1 fr. 60

**Les Idées morales d'Horace.** 3ᵉ édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 80

**Pro Patria** (*Pages actuelles*). 3ᵉ édition. Bloud.......... 0 fr. 80

**Pro Patria, t. II : La Banqueroute du Scientisme.** 2ᵉ édit. Bloud.. 0 fr. 80

**Un grand Français : Albert de Mun.** 5ᵉ mille. Un vol. in-16. Bloud. 3 fr. 75

**Castelnau.** Un vol. in-16. Crès.......... 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE

VICTOR GIRAUD

Les Maîtres de l'Heure

# MAURICE BARRÈS





LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS

*A HENRIETTE ET PIERRE MOREAU*

*EN TOUTE PATERNELLE AFFECTION*

V. G.

# AVANT-PROPOS

*Quand, il y a quelque quinze ans, j'ai commencé cette enquête sur la génération littéraire de* 1870, *je prévoyais assurément que j'aurais quelque jour à ranger M. Maurice Barrès parmi ceux que j'ai cru pouvoir appeler « les maîtres de l'heure » : son œuvre était déjà assez importante et assez significative pour que je n'eusse à cet égard aucune espèce d'hésitation. Pourtant je ne me pressai point. D'abord, et quoique l'auteur des* Déracinés *se rattachât assez naturellement au groupe d'écrivains dont j'essayais d'écrire l'histoire morale, il était cependant l'un des tout derniers venus de ce groupe, puisqu'il a presque vingt ans de moins que M. Anatole France : il fallait le laisser se développer, évoluer tout à son aise, afin de n'être point tenté de* cristalliser *trop tôt la vivante matière de mon étude. D'autre part, j'avais comme un vague pressentiment que le biographe*

*de* Colette Baudoche, *que l'éloquent avocat de* la Grande pitié des Églises de France *ne s'était pas encore « réalisé » complètement, et qu'un jour ou l'autre, une occasion se présenterait, qui lui permettrait de donner plus largement sa mesure. Cette occasion est venue, plus douloureuse et plus tragique, plus grandiose aussi que tout ce qu'on aurait pu rêver. A la question qu'il faudra désormais poser à tous les Francais : « Qu'avez-vous fait pendant la guerre ? » M. Maurice Barrès pourra répondre en montrant les quinze volumes qui représentent son active « contribution » à la grande épopée. Il a tenu toutes les hautes promesses qu'il avait fait concevoir, et l'on peut aujourd'hui esquisser son portrait en pied.*

*C'est ce qu'on a tenté dans les pages qui vont suivre. Et si, çà et là, le portrait individuel s'élargissait jusqu'au portrait collectif, on croirait avoir emprunté au modèle un air de vérité de plus.*

VICTOR GIRAUD.

Versaille, mars 1922.

*LES MAITRES DE L'HEURE*

# MAURICE BARRÈS

> « Au fond, le travail de mes idées se ramène à avoir reconnu que le moi individuel était tout supporté et alimenté par la société. Idée banale, capable cependant de féconder l'œuvre d'un grand artiste et d'un homme d'action. » (*Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 16.)

## I

## SOUS LES BANNIÈRES ROMANTIQUES

Au mois de janvier 1883, débarquait à la gare de l'Est un grand garçon de vingt ans, sec et maigre, au teint jaune et terreux, aux longues mèches noires rebelles, au masque anguleux et tourmenté qui n'était pas sans rappeler celui de Condé ou de Pascal. Il arrivait en droite ligne de sa Lorraine natale, dont il devait conserver toujours l'accent appuyé et un peu âpre. Comme tant d'autres avant lui, il se déracinait pour venir conquérir Paris. Il avait déjà beaucoup lu, beaucoup rêvé, et noirci un peu de papier. Son état d'âme ne devait guère différer, j'imagine, de celui de cet autre rêveur qui,

un siècle auparavant, débarquait du coche de Bretagne en compagnie de la pimpante Mme Rose, et qui n'était alors que le « chevalier » de Chateaubriand. Il était dévoré d'ambition, de toutes les ambitions, — celle du grand artiste comme celle de l'homme d'action. Orgueilleux et timide, cachant ses timidités et ses juvéniles candeurs provinciales sous les espèces, parfois bien distantes, d'une prodigieuse faculté de dédain, à la fois ardent et inquiet, intelligent surtout, d'une intelligence prompte, complexe, subtile, aiguë, il brûle « de s'associer à cette vie immense, étendue devant lui ». « Toutes les énergies assemblées de sa jeunesse aspiraient l'air, frappaient le sol de leur pied et hennissaient comme un régiment de hussards qui attend le signal de la charge[1]. »

1. *Les Déracinés*, édition originale, Fasquelle, p. 63. — Les ouvrages de M. Maurice Barrès ayant paru, généralement avec des retouches et des variantes, chez plusieurs éditeurs successifs, on citera ici, sauf exceptions très rares et intentionnelles, les éditions originales qui nous permettent de saisir tout près de leur source originelle la pensée et la forme de l'écrivain.

## I

Si plastique qu'elle soit encore, une âme de vingt ans a déjà toute une longue histoire. D'abord, elle résume ou reflète en elle bien des âmes antérieures. Nos gestes les plus originaux sont souvent à peine nôtres et ne font guère que reproduire ceux de nos ancêtres lointains. Il ne nous est pas indifférent de savoir que, du côté paternel, M. Barrès est un compatriote de ce Pascal dont il a si bien parlé [1] : son lyrisme lui vient peut-être de ces consuls, receveurs qu'on trouve installés à Saint-Flour dès le xv^e siècle, et dont l'un se fixa à Blesle, en Haute-Loire, vers 1530. C'est de cette branche qu'est sorti l'auteur de *Colette Baudoche*. De père en fils, les Barrès de Blesle étaient notaires royaux. Survint la Révolution. En 1804, un de ces Barrès s'engage à vingt ans dans les vélites aux chasseurs de la garde consulaire : il fit toutes les guerres de l'Empire, devint officier supérieur, et laissa aux siens un curieux « itinéraire » manuscrit de ses campagnes. Entre

1. *L'Angoisse de Pascal* (*Journal de l'Université des Annales*, 25 mai 1909).

temps, il s'était marié, à Charmes-sur-Moselle, avec une jeune fille du pays, et c'est là qu'il vint prendre sa retraite. Son fils unique, Auguste Barrès, ancien et brillant élève de l'École Centrale, vint aussi s'établir à Charmes. De son mariage avec une Lorraine de très vieille souche allait naître, à Charmes, le 22 septembre 1862, l'écrivain qui devait si poétiquement chanter « la colline inspirée [1] ».

« Race économe, calculatrice et utilitaire », dit Vidal de La Blache des populations du plateau lorrain. Et il ajoute : « figée dans ses habitudes, ennemie des innovations ». Faut-il rapporter à cette disposition ethnique le « traditionalisme » de M. Maurice Barrès, son culte fervent du passé, son perpétuel souci de tout fonder sur « la terre et les morts »? On peut observer aussi que, sur ces « bastions de l'Est », un patriotisme ombrageux et farouche devait tout naturellement fleurir : « éternel champ de

1. René Gillouin, *Maurice Barrès* (*les Célébrités d'aujourd'hui*), Paris, Sansot, 1907 (avec une excellente bibliographie); — Henri Massis, *la Pensée de Maurice Barrès*, Paris, *Mercure de France*, 1909; — René Jacquet, *Notre maître Maurice Barrès*, Paris, Per Lamm, 1900. — Cf. Maurice Barrès, *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, édition originale, Juven, p. 414-427; et Jérôme et Jean Tharaud, *la Lorraine racontée par M. Maurice Barrès* (*Lectures pour tous*, décembre 1910) et *En regardant travailler M. Maurice Barrès* (*Journal de l'Université des Annales*, 25 mai 1909). — Sur l'ensemble de l'œuvre de M. Barrès, on pourra consulter encore le livre récent, un peu confus et tumultueux peut-être, de M. AlbertThibaudet, *la Vie de Maurice Barrès* (Paris, *Éditions de la Nouvelle Revue française*, in-8, 1921), et, surtout, les pages si fines, si bien informées, si subtilement pénétrantes, que M. Henri Bremond a publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1908, et qui servent aujourd'hui d'introduction à *Vingt-cinq années de vie littéraire, Pages choisies de Maurice Barrès* (1 vol. in-16, Paris, Bloud, 1908).

bataille » où Celtes et Germains se sont périodiquement affrontés, la Lorraine a pour mission historique de contenir le flot du germanisme envahissant, de maintenir dans son unité permanente le clair génie gallo-romain; elle n'est pas impunément le pays de Jeanne d'Arc.

Mais, tout en s'opposant à l'Allemagne, elle la comprend, elle la pénètre, elle est capable de s'en assimiler les secrètes aptitudes : le don philosophique et poétique, le repliement sur soi, la tendance aux rêves abondants et tumultueux. La vallée de la Moselle est un excellent poste d'écoute, et l'on y perçoit fort distinctement les voix musicales et nostalgiques du brumeux génie du Rhin.

Charmes est une jolie petite ville, mi-paysanne, mi-ouvrière, de 3 000 habitants. La maison familiale de l'écrivain est située un peu en dehors de la ville, au centre d'un beau jardin français, « plein de repos et de fraîcheur », qui descend jusqu'à la Moselle. De la terrasse, le regard embrasse la noble et large vallée, les opulentes verdures de la forêt de Charmes, la côte d'Essey, et, parfois, quand le temps s'y prête, on voit à l'horizon se dresser les premiers escarpements des Vosges. C'est là, dans ce paisible milieu de bonne bourgeoisie française, que l'enfant passa ses toutes premières années. La mère, dont la fine distinction d'esprit semble avoir eu, de bonne heure, une grande action sur son fils, était de santé fort délicate : elle dut, plusieurs années de suite, aller faire une cure de repos dans une pension de Strasbourg, dirigée par des religieuses, et, l'été, à Andlau, dans la montagne alsacienne. L'enfant ne la quittait pas, et ses longues

stations à la vieille cathédrale lui ont laissé dans l'âme des impressions de beauté, des émotions religieuses dont le souvenir attendri ne devait jamais s'évanouir.

Et puis, ce fut la guerre :

Si j'interroge mes premières années, j'y vois d'abord un paroxysme de tumulte français : sous un soleil fulgurant, des trains chargés de soldats, — de soldats par milliers, suants, ivres et débraillés, — couraient à la frontière (juillet 1870), alors que toute ma petite ville, les hommes, les femmes et les enfants, penchés aux barrières de la gare, leur tendait du vin, du café, de la bière et de l'alcool encore en criant : « A Berlin ! » Nous faisions pour le mieux ! Et peu de jours plus tard, sous la pluie, pendant une interminable journée de douleur et de stupéfaction, ce fut, pêle-mêle, cavaliers avec fantassins, et les soldats boueux insultant les officiers, dont un général pleurait (du moins ma jeune imagination me persuada qu'il pleurait), ce fut l'immense et sale confusion, les troupeaux en retraite sur Châlons. Et puis le surlendemain, à huit heures du soir, dans l'ombre, au milieu de notre silence, apparurent cinq uhlans, qui chevauchaient, le revolver au poing. Ils précédaient la puissante nappe des vainqueurs, *dont l'odeur immonde de graisse, de cuir, de chicorée, m'est aujourd'hui encore présente*. Après cela, tout Wagner et tout Nietzsche et leur solide administration, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? Ce n'est pas la question de savoir où est la supériorité. *Tout mon cœur est parti dans ma septième année par la route de Mirecourt*, avec les zouaves et les turcos qui grelottaient et qui mendiaient et de qui, trente jours avant, j'étais si sûr qu'ils allaient à la gloire [1].

1. *Les Amitiés francaises*, édition originale, Juven, p. 22-24. Cf. Jérôme et Jean Tharaud et René Jacquet, *op. cit.*

Vision inoubliable, et autour de laquelle d'autres, tout aussi douloureuses, ne se cristallisèrent que trop vite. L'occupation allemande fut très dure à Charmes, et le Boche éternel s'y montra tel que nous l'avons revu depuis. Brutalités, vexations, incendies, fusillades : par folle terreur des francs-tireurs, on faisait monter sur toutes les locomotives des notables du pays. Le père de M. Barrès, son grand-père maternel, qui était maire de Charmes, furent parmi ces otages. Le dernier en tomba malade et ne put s'en relever. La guerre finie, Charmes fut occupée jusqu'au paiement intégral de l'indemnité. Il fallut loger des Prussiens : l'un d'eux, qui n'était point un mauvais homme, s'improvisa domestique, et, parfois, il conduisait l'enfant à l'école. Enfin, le dernier casque à pointe disparut à l'horizon, et la vie française put reprendre son cours normal.

Il était temps. Pendant toutes ces années troublées, les études avaient été fort négligées, et il aurait fallu les reprendre par la base. On mit l'enfant interne au collège de la Malgrange, qui était tenu par des prêtres, et où, tant bien que mal, on l'initia au rudiment, puis plus tard au lycée de Nancy. Il a gardé un détestable souvenir de ses années de pension :

J'ai passé mon enfance au collège, au milieu d'abominables imbéciles.

Au bout de cinq ans, j'y trouvai une légère distraction. Pour exercer notre mémoire, on nous donna une Anthologie des prosateurs français du XIXe siècle. Je possède encore ce gros volume bleuâtre. A chaque fois que je l'ouvre, je retrouve *cette joie aiguë et tremblante, joie enveloppée de tristesses*, que me faisait ce bon livre pendant les longues études du soir, quand,

après une journée terrible, *je me consolais parmi ces enchanteurs* jusqu'à l'heure bénie du coucher. J'avais pour d'excellentes raisons une peur terrible des récréations. Et il ne faut pas sourire, si je dis que Charles Nodier (avec *Trilby*), Alexandre Dumas (avec *Une soirée chez Charles Nodier*), Veuillot (avec *Maître Aspic*), quelques autres encore, étaient mes vrais camarades....

Un jour, il découvre la notice sur Augustin Thierry, et, s'exaltant au récit de ses souffrances, le cœur rempli « de générosité et de trouble », il tombe sur la page, qui nous a tous si profondément remués à son âge, où le noble écrivain raconte comment est née sa vocation d'historien. « Je me mis à gesticuler d'aise, répétant moi aussi : Pharamond, Pharamond.... »

O désastre! L'homme, le préposé, le surveillant bondit.... Je me souviens qu'il lisait alors, comme toujours, *les Faucheurs de la mort.* C'était sa lecture favorite et stupide.... Par terreur et prudence, je m'étais coulé sous la table. D'un adroit coup de pied, m'en ayant fait sortir, il me précipita dans la boîte à houille. C'était le lieu d'humiliation habituel. Pourquoi ce singulier et incommode pénitencier? Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à la fantaisie de l'affreux drôle.... Je m'agenouillais, terrifié, dans la houille, et, au bout de cinq minutes, l'horrible chaleur du poêle de fonte où j'étais presque adossé m'avait perdu d'apoplexie, névralgie et autres barbares douleurs, sans oublier l'humiliation [1]....

Même en faisant la part de l'exagération littéraire, il reste que ces années de collège ont été

1. Article non recueilli en volume, cité par R. Jacquet, *op. cit.*, p. 33-35.

moroses et sans joie. Aux âmes solitaires et un peu féminines, aux sensibilités souffrantes, aux imaginations rêveuses, aux intelligences vagabondes, inquiètes, capricieuses, les mœurs et les habitudes de nos internats ne conviennent guère. L'adolescent eut à souffrir d'abord d'une « grande misère physique », des « sommeils écourtés », du « froid et de l'humidité des récréations », de la « nourriture grossière », puis des « hâbleries » et de la « vigueur » des « futurs goujats », ses camarades[1], enfin de l'incompréhension ou de l'indifférence des maîtres. Mais il ne capitulait point : « ... Tous m'ayant blessé, je disais en moi-même : *Ils verront bien, un jour*. Chaque année, à chaque semaine presque, j'ai pu répéter : *Ils verront bien*, ce mot des enfants sans défense qu'on humilie[2]. » Les exercices scolaires l'ennuyaient. « Jusqu'à l'époque de sa rhétorique, on ne lui enseigna rien que de sec, décoloré et formaliste qu'il mâchait machinalement et sans y trouver de saveur. » Il semble pourtant qu'à travers tous ces vieux textes un pâle rayon de la beauté antique ou classique ait parfois filtré jusqu'à ce cœur endolori d'enfant sauvage. Amaryllis, Bérénice, frais fantômes échappés des vers de Virgile et de Racine, vous êtes nées sans doute un soir d'hiver, dans une salle enfumée d'études. Et j'imagine aussi que le futur auteur des *Amitiés françaises* n'a pas attendu d'être sorti du collège pour prendre contact avec Pascal.

1. *Sous l'œil des Barbares*, nouvelle édition, augmentée d'un *Examen des trois volumes*, Perrin, 1892. — Ce début de chapitre ne figure pas dans l'édition originale de 1888.

2. *Sous l'œil des Barbares*, éd. originale, Lemerre, p. 196.

Mais ses vrais maîtres lui viennent d'ailleurs. En 1878, il a seize ans; il est en seconde, et l'un de ses camarades, Stanislas de Guaita, qui était externe, lui apporte en cachette les *Émaux et Camées, les Fleurs du mal, Salammbô.* Ce lui fut une révélation, une révélation non seulement esthétique, mais morale. Il se nourrissait, il s'enchantait de ces pages morbides et passionnées. « Leur rythme et leur désolation me parlaient, me perdaient d'ardeur et de dégoût.... Voilà des voix enfin qui conçoivent la tristesse, le désir non rassasié, les sensations vagues et pénibles, bien connues dans les vies incomplètes. » Son ami, qui était poète, lui commente ces poètes avec ferveur. Dès lors, « *il n'est plus seul dans l'univers*; son ami et ses maîtres s'installent dans son isolement qu'ils ennoblissent ». L'initiation littéraire commençait.

« L'année suivante, a-t-il conté, un autre bonheur m'arriva : la liberté. J'étais malade de neuf années d'emprisonnement ; on dut m'ouvrir les portes, et, tout en suivant les cours de philosophie au lycée, je vivais en chambre à la manière d'un étudiant[1]. » Le professeur de philosophie était « ce fameux Burdeau » que, sous le nom de Bouteiller, les pages, peut-être insuffisamment équitables, des *Déracinés* ont rendu célèbre[2]. Bel orateur, chaleureux et grave, il exerça tout de suite sur ses élèves un pres-

1. *Amori et Dolori sacrum*, éd. originale, Juven, p. 123-127.
2. De l'aveu de M. Barrès lui-même, il ne faudrait pas chercher dans Bouteiller un portrait exact, minutieux et complet de Burdeau. Il y a eu transposition littéraire. « Il (Bouteiller) ressemble en plusieurs points essentiels, — *bien qu'il s'en distingue par ailleurs, fortement,* — à M. Burdeau. » (*Les Déracinés*, éd. originale, Fasquelle, p. 20.)

tigieux ascendant. A ces jeunes intelligences, avides et ingénues, il ouvrait un monde nouveau, celui des idées générales, de la pensée pure; il les plongeait dans l'atmosphère intellectuelle de leur temps. Ce fut une ivresse, un « émerveillement ». Rappelons-nous les fièvres et les enthousiasmes qui accompagnèrent nos premières spéculations abstraites, et combien de têtes, autour de nous, ont été tournées, — quelques-unes, hélas! pour toujours, — par ce vin trop fort pour elles. Comme tous les disciples de Lachelier, Auguste Burdeau était nourri de Kant et de philosophie allemande; il traduisait Schopenhauer. Mais il n'était pas seulement kantien; il se considérait comme un missionnaire de l'État laïque et il pliait sans scrupule à son roide idéal les personnalités qui lui étaient confiées. Déjà la politique l'attirait. A en croire M. Barrès, tout en subissant son action, tout en se laissant « émouvoir par le pathétique de la voix et du geste », le jeune Lorrain aurait assez vite percé à jour et réprouvé les « manières électorales » de son professeur. Celui-ci d'ailleurs quitta assez vite le lycée de Nancy pour Louis-le-Grand. Il fut remplacé par Jules Lagneau, qui était une sorte de saint laïque, et qui, au lieu, comme Burdeau, d' « exposer d'une manière oratoire l'histoire de la philosophie, se mit à chercher la vérité » devant ses élèves. « Il ne la trouvait pas aisément, a écrit M. Barrès, et nous ne savions même pas ce qu'il cherchait.... Je me rappelle toutefois que j'avais un vague sentiment du cabotinage de Burdeau et quelque sentiment aussi de la haute moralité de M. Lagneau. » S'il est vrai que « c'est toujours

une faveur du sort d'avoir approché une âme noble[1] », ces impressions de jeunesse n'ont pas été perdues.

Pour l'instant, la philosophie pure, quels qu'en fussent les secrets attraits, cédait le pas à la poésie. Guaita, à son tour, avait été rendu à la libre vie de l'étudiant, et les deux amis passèrent ainsi « en pleine indépendance » les mois de mai, juin, juillet, août 1880. Ce fut là, au témoignage de M. Barrès, « le plus beau temps de sa vie ».

Nous étions dans un état en quelque sorte mystique.... Absolument étrangers aux controverses qui passionnaient l'opinion, *nous les jugions faites pour nous amoindrir*. En revanche, nous n'admettions pas qu'un romantique ou que le moindre parnassien nous demeurât fermé. Toute la journée, et je pourrais dire toute la nuit, nous lisions à haute voix des poètes.... En même temps que les chefs-d'œuvre, nous découvrions le tabac, le café et tout ce qui convient à la jeunesse. La température, cette année-là, fut particulièrement chaude, et, dans notre aigre climat de Lorraine, des fenêtres ouvertes sur un ciel étoilé que zébraient des éclairs de chaleur, la splendeur et le bien-être d'un vigoureux soleil qui accablait les gens d'âge, ce sont les sensations qui dorent ma dix-

1. Lettre de M. Maurice Barrès à M. Breistroffer (9 décembre 1911), dans *Jules Lagneau*, p. 93-96. Cet opuscule, composé, avec le concours de *l'Union pour l'action morale*, par M. Breistroffer, parent de Lagneau, en 1912, n'a pas été mis dans le commerce. Il contient aussi une lettre de Jules Lemaître (24 avril 1912) : « J'ai beaucoup connu et beaucoup aimé Jules Lagneau. J'ai été son camarade à l'École normale. J'allais souvent chez sa mère. J'avais pour lui du respect et je craignais son jugement. Non qu'il affectât la gravité : il avait même des gaîtés enfantines. Je n'ai pas connu de meilleur cœur ni de plus profonde intelligence philosophique. »

huitième année. *Voilà le temps d'où je date ma naissance.* Oui, cette magnificence de la nature, notre jeune liberté, ce monde de sensations soulevées autour de nous, la chambre de Guaita où deux cents poètes pressés sur une table ronde supportaient, avec nos premières cigarettes, des tasses de café, voilà un tableau bien simple; et pourtant, *rien de ce que j'ai aimé ensuite, à travers le monde,* dans les cathédrales, dans les mosquées, dans les musées, dans les jardins, ni dans les assemblées publiques, *n'a pénétré aussi profondément mon être*[1].

De cet amoureux de poésie romantique on aurait voulu faire un magistrat. Il s'inscrivit à la Faculté de Droit de Nancy; mais il « rêvait d'avoir du talent littéraire », et, en bon ouvrier de lettres, il se préparait à son futur métier. « Je possède encore, nous dit-il, les cahiers d'expressions où j'ai dépouillé Flaubert, Montaigne et Agrippa d'Aubigné pour m'enrichir de mots et de tournures expressives[2]. » Il dépouillait bien d'autres livres. Mais c'est décidément aux romantiques qu'allaient toutes ses préférences. Son premier article, dans le *Journal de la Meurthe et des Vosges,* était pour soutenir la candidature académique de Paul de Saint-Victor, et de Nancy il envoyait à une revue parisienne, *la Jeune France,* qui les insérait, des pages enthousiastes sur *le Théâtre d'Auguste Vacquerie* et sur *Charles Hugo.* A *la Jeune France* collaboraient Leconte de Lisle, François Coppée, Sully Prudhomme,

1. *Amori et Dolori Sacrum,* éd. originale, Juven, p. 126-129.
2. *Id., ibid.,* p. 130. — Cf. aussi, p. 252-253 : quelques mots d'un étudiant en médecine, prononcés devant lui, font naître chez l' « adolescent courageux » de quinze ans, l'idée « d'aller visiter à Paris les maîtres ».

Alphonse Daudet, Anatole France, André Lemoyne, Paul Bourget. On remarqua la prose de ce nouveau venu. Le directeur de la revue, Albert Allenet, très fier de sa découverte, fit des ouvertures au débutant, dont il publia encore, en cette année 1882, une courte nouvelle, *le Chemin de l'Institut*[1]. Celui-ci, bien entendu, ne rêvait que de Paris, où déjà, à plusieurs reprises, il était venu en courant, et qui lui paraissait l'unique foyer où s'allume la gloire littéraire. Il obtint de sa famille d'aller y poursuivre... ses études de droit, et d'y rejoindre son ami Guaita. Il n'avait pas vingt et un ans.

Un cerveau de vingt ans est une nébuleuse. Les influences, les lectures, les expériences les plus contradictoires s'y sont donné rendez-vous, se disputant âprement la conquête d'une personnalité qui n'a pas pris conscience d'elle-même et qui, à proprement parler, n'existe pas encore. Qui démêlera, parmi ces divers courants, celui qui, la vie aidant, finira par l'emporter sur les autres? Deux tendances opposées, à ce qu'il semble, se partagent dès lors l'âme complexe et mobile du futur auteur de *l'Ennemi des Lois*. D'abord, à l'entendre, à le regarder penser et vivre, il est, à son insu sans doute, comme envoûté par l'Allemagne. Guaita, qui était « d'origine germanique », en l'enrôlant parmi tous les poètes romantiques qui, de Rousseau et de Gœthe[2] à Wagner et à Verlaine, ont exalté les

1. Stanislas de Guaita, *M. Maurice Barrès* (*Nancy-Artiste*, 15 janvier 1888).

2. « O mon cher Rousseau, mon Jean-Jacques, *vous, l'homme, du monde que j'ai le plus aimé t célébré sous vingt pseudonymes, vous, un autre moi-même....* » (*Le Jardin de Bérénice*, éd. origi-

« puissances invincibles du désir et du rêve », prêché « le culte du moi », l'a asservi à un génie étranger : le romantisme, nous nous en rendons aujourd'hui mieux compte que jamais, a une bonne part de ses vraies origines outre-Rhin. Les enseignements philosophiques de Burdeau agissaient dans le même sens : le subjectivisme kantien est apparenté de très près à l'individualisme romantique, et le pessimisme de Schopenhauer n'est que la forme aiguë du mal du siècle[1]. Pour l'instant donc, sa sensibilité, son imagination, sa pensée sont tout imprégnées de germanisme; il est en proie à une véritable intoxication, et nul ne sait s'il parviendra jamais à s'en guérir. Mais d'autre part, Lorrain mâtiné d'Auvergnat, de bonne société bourgeoise et française, petit-fils d'un soldat de Napoléon, il n'est guère vraisemblable qu'il n'ait pas, tôt ou tard, le goût de l'action. Il a souffert par les Allemands; il a entrevu les disciplines classiques et la grande tradition nationale[2]; il a lu Sainte-Beuve,

nale, Perrin, p. 197.) — Cf. *les Déracinés*, éd. originale, p. 63-64 : la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, « un livre sublime », empêche François Sturel, qui vient de débarquer à Paris, de s'intéresser aux funérailles de Gambetta. — « Je sais que, d'instinct, de naissance, je suis porté à ne mettre aucun esprit au-dessus de Gœthe » (Discours prononcé au « Couarail » nancéen, *Temps* du 25 juin 1911.)

1. « M. Henry Bérenger a bien raison de me ranger parmi les aînés. J'ai sur les lèvres une petite amertume qu'ils ne doivent point avoir.... Est-ce le petit livre de Schopenhauer que ce pauvre Burdeau m'a donné, quand j'étais à dix-sept ans son élève? » (*La Cocarde*, 1er février 1895, non recueilli en volume.)

2. « Ainsi, je vois bien ce qu'il y a dans mon esprit d'idées et de sentiments rhénans. Mais de tout cela qu'aurais-je pu faire, si j'étais resté soumis aux seules influences du grand

Renan et Taine : s'ils lui ont un peu masqué les ressources et les richesses de l'idée religieuse, ils lui ont fait pressentir celles de la conception scientifique. Dans l'un de ses tout premiers articles, il écrivait :

Jeunes gens qui nous pressons vers ce siècle qui sera nôtre, avant de tourner les dernières années qui seules nous séparent encore des vastes plaines où sans encombre enfin nos vies sauront prendre leur course, jetons un suprême regard sur ces routes que nous achevons et que parcoururent nos frères. Si lointaines que nous les scrutions, elles nous apparaissent jonchées de cadavres. Les plus nobles des hommes sont là. Les uns se sont couchés, refusant désespérément un dernier et inutile effort; d'autres sont tombés, les bras tendus vers l'avenir, l'œil illuminé des aurores qu'ils entrevoyaient; d'autres furent jetés brutalement à terre par quelque embuscade du malheur; d'autres enfin roulèrent dans le fossé, sous le genou de la folie, ou culbutés le rire aux lèvres par les désespérées consolatrices : les ivresses du vin ou des sens.

Mais leurs plaintes ne tombèrent pas avec eux; et, par-dessus les cadavres gisants, elles viennent battre notre jeunesse, elles font vibrer nos nerfs, elles ont meurtri nos cœurs. *Et toutes elles nous enseignent que seule la science peut être notre refuge*; que ceux qu'il aime, l'Art ne sait que les serrer contre lui, ignorés de la foule, dans l'ombre de ses ailes géantes. Et s'ils se débattent, s'ils veulent, eux aussi, déchirer leur poitrine, et, pour attirer la gloire, lui tendre les lambeaux de leurs cœurs, ils demeureront à jamais un

fleuve? Si j'ai pu tirer quelque chose de cette matière, c'est en prenant les leçons de l'Espagne, de l'Italie, de la Grèce, *c'est par le bienfait de la France héritière de Rome et d'Athènes, et qui maintient les disciplines classiques.* » (Discours au « Couarail » nancéen, *Temps* du 25 juin 1911.)

étrange phénomène pour le vulgaire, un froid objet d'étude pour le savant [1].

Le jeune Français de vingt ans qui écrit cette belle page, inspirée d'ailleurs de Taine, sera-t-il éternellement la proie ou la dupe des dangereuses incantations germaniques?

1. *Maurice Rollinat* (*la Jeune France* mars 1883, p. 676-677), non recueilli en volume.

## II

En attendant, il « courait au canon ». Il plaçait sa prose où il pouvait, — car, à l'inverse de Guaita, qui allait bientôt sombrer dans l'occultisme, il n'écrivait pas de vers, — dans les jeunes revues éphémères qui se montrent généralement accueillantes aux débutants. Il s'initiait à cette vie médiocre du Quartier Latin qu'il devait, peu après, évoquer en un médiocre opuscule [1]. Il fréquentait quelques hommes de lettres, ses contemporains ou ses aînés : Jean Moréas, Laurent Tailhade, Stéphane Mallarmé, Villers de l'Isle Adam, Anatole France, sur lequel il avait écrit un copieux article et qui lui avait dit : « Vous m'avez révélé à moi-même [2] »,

1. *Sensations de Paris* : *le Quartier Latin*, par Maurice Barrès, 32 croquis de nos meilleurs artistes, Paris, Dalou, 1888. — Cueillons-y (p. 32), cette notation véridique : « Quoi qu'en dise la légende, les années de la première jeunesse ont laides. L'homme ne s'est pas encore fait la vie qu'il mérite : il est emprisonné dans des distractions et dans une société qu'il n'a pas choisies. Plus tard, il aura créé son atmosphère et morale et matérielle. » — Cf. *Adieu à Moréas*, Emile-Paul, 1910.

2. *Anatole France* (avec un fac-simile d'A. France), Paris, Charavay, 1883, in-8. Cette brochure, devenue extrêmement rare, est un extrait de *la Jeune France* (février 1883).

Leconte de Lisle enfin, qui l'accueillit avec une paternelle bonne grâce. Il croisait dans la rue, — avec quels sentiments de piété et de vénération! — « les maîtres de la grande espèce », les Taine et les Renan. Un jour, il vit Victor Hugo. « Jour inoubliable, celui où je causais avec Leconte de Lisle et Anatole France dans la bibliothèque du Sénat et qu'un petit vieillard vigoureux, — c'était le Père, c'était l'Empereur, c'était Victor Hugo, — nous rejoignit! *Je mourrai sans avoir rien vu qui m'importe davantage*. Ah! si, quelque jour, je pouvais mériter que l'Histoire acceptât ce groupe de quatre âges littéraires[1]! » Victor Hugo, avant de mourir, eut le temps de distinguer les articles du jeune Maurice Barrès[2].

Celui-ci débutait dans la vie littéraire à un « moment » singulier : les vieilles formules, les vieilles écoles s'épuisaient; les nouvelles directions n'existaient pas encore. En poésie, le romantisme avait depuis longtemps achevé sa course glorieuse; le Parnasse jetait ses derniers feux : il n'était pas encore question de symbolisme. Dans le roman, le naturalisme triomphait avec insolence; mais il avait déjà reçu plus d'une atteinte; on ne l'aimait pas à *la Jeune France*[3], et ses jours étaient virtuel-

1. *Un homme libre*, nouvelle édition revue et augmentée d'une préface inédite, Fontemoing, 1905, p. 5-6.

2. « Quelques mois plus tard [1882], Juliette [Drouet] remarque, au cœur d'une petite revue, *la Jeune France*, un article signé d'un nom tout nouveau : Maurice Barrès. Et la première, elle signale à Victor Hugo les dons de sensibilité et de poésie qui caractérisaient déjà le futur auteur d'*Un amateur d'âmes*. » (Louis Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, Paris, A. Blaizot, 1914, p. 250, note 1.)

3. « Mais Zola! Même au lycée, sa *Nana* m'ennuyait. Cet

lement comptés : les premiers romans exotiques de Pierre Loti avaient déjà paru, et M. Bourget préludait par ses *Essais de psychologie*, que publiait la *Nouvelle Revue*, à ses futurs romans psychologiques. Au théâtre, Sardou, Pailleron et Becque remplissaient l'interrègne entre Dumas fils et le Théâtre libre. En critique, Jules Lemaître et Émile Faguet n'avaient pas encore percé; seul Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes*, commençait à rompre vigoureusement des lances pour la défense de la grande tradition française. Planant au-dessus de toute cette production livresque, Renan et Taine poursuivaient, ou plutôt achevaient leur œuvre historique, et leurs conclusions contradictoires n'étaient point pour éclairer d'une vive et sûre lumière ceux qui auraient voulu s'inspirer d'eux pour organiser la démocratie française : le dilettantisme anarchiste de l'un s'opposait trop fortement au moralisme traditionaliste de l'autre pour ne pas troubler, en cette fin de siècle, bien des consciences inquiètes et des intelligences anxieuses. Au total, époque de transition, d'incertitude et de confusion, que Brunetière, dès son second article, caractérisait fort justement d'un mot : « Ce qu'il y a de certain, écrivait-il, c'est que la poésie, comme aussi bien l'art en général, comme la philosophie, comme la religion, traversent en ce moment une crise dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qui en sortira. »

Au point de vue politique et social, la situation ne laissait pas d'être aussi un peu trouble. Sans

homme s'agite sur un plan inférieur, où n'a que faire le véritable amateur d'héroïsme ou de plaisir. » (*Émile Zola comme littérateur*, *Écho de Paris*, 10 mars 1908, non recueilli en volume.)

doute, la France s'était matériellement relevée du désastre de 1870 avec une promptitude qui avait tout à la fois surpris et inquiété nos vainqueurs : les affaires étaient prospères; nos forces militaires reconstituées nous avaient procuré l'utile dédommagement d'une fructueuse expansion coloniale; on parlait moins, si peut-être on y pensait toujours, de la blessure inguérissable, et les temps paraissaient revenus de cette douceur de vivre qui forme l'un des charmes de la vie française [1]. Mais, au lendemain de la mort de Gambetta, le régime politique que le pays s'était donné n'était pas encore très solidement assis; les luttes des partis étaient très vives; la France n'avait pas retrouvé encore cet équilibre intérieur qu'elle devait mettre près d'un demi-siècle à reconquérir, et qui est, nous le voyons mieux aujourd'hui, le meilleur fruit de la victoire : elle souffrait à son insu de sa défaite et, mal résignée, elle usait dans des discordes civiles une activité qu'elle sentait limitée et qui ne savait pas toujours où se prendre.

A ces impressions qui lui arrivaient de tous les coins de l'horizon, le jeune écrivain se prêtait avec complaisance. Il lisait, il observait, il causait, il écrivait, et, sans grand succès, il essayait de se faire lire. Il ne trouvait pas d'éditeur pour un recueil de nouvelles qui devait s'intituler *le Départ pour la vie*, pour un volume d'essais sur *le Nihilisme contemporain*; la *Nouvelle Revue* lui refusait les jolies

1. Eugène-Melchior de Vogüé, dans sa réponse au discours de réception de M. Maurice Barrès (*Sous les lauriers*, Paris, Bloud, 1911, p. 216-247), a vivement peint cette heure de « convalescence ».

pages qui débutent par la phrase célèbre : « Toujours triste, Amaryllis[1] ! » Bref, il éprouvait à percer toutes les difficultés qui sont le lot ordinaire des débutants et qui les enferment dans un cercle vicieux souvent inextricable, et parfois presque tragique : car, pour se faire imprimer, il faut être connu, et pour être connu, il faut se faire imprimer.... Las d'attendre, impatient d'arriver à l'audience du grand public, il eut l'idée de forcer son attention en fondant une petite revue mensuelle, *les Taches d'encre*, qu'il rédigerait à lui tout seul. Et un soir du mois de novembre 1884, — Mme Clovis Hugues venait de tuer un diffamateur du nom de Morin, — on vit des hommes-sandwich promener sur le boulevard des affiches ainsi libellées : *Morin ne lira plus* « *les Taches d'encre* ». Hélas ! Morin ne fut pas le seul à ne pas les lire. Les quatre livraisons invendues des *Taches d'encre* vinrent s'entasser dans les caves d'un administrateur infidèle.... Et après quelques mois de repos nécessités par un peu de surmenage, l'apprenti journaliste reprenait son obscure collaboration à des revues et à des journaux qui ont assez vite sombré dans l'oubli[2].

1. Cette nouvelle alexandrine, proche parente de *Thaïs* et d'*Aphrodite*, est l'un des premiers essais de M. Barrès après son arrivée à Paris. « Leconte de Lisle... m'avait demandé de lui remettre une nouvelle ou un poème. Je n'ai jamais su faire de vers. J'écrivis ces pages. » (*La Vierge assassinée*, Paris, Sansot, 1904, p. 6.) Imprimée dans *les Taches d'encre* (février 1885), sous ce titre : *les Héroïsmes superflus*, elle a été reproduite dans *Sous l'œil des Barbares*, puis publiée à part en 1904 sous ce titre *la Vierge assassinée*.

2. Voyez, sur tout ceci, Henri d'Alméras, *Avant la Gloire : leurs débuts*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

Ces cinq ou six années de production juvénile n'ont pourtant pas été perdues pour le futur romancier de *Colette Baudoche*. D'abord, le grand journaliste qu'il a toujours été y a appris son métier : car « c'est un métier, a dit La Bruyère, de faire un livre comme de faire une pendule », et la remarque s'applique également aux articles de journal. Et ces articles que le jeune étudiant dispersait un peu partout ont un réel intérêt : on y saisit sur le vif les tâtonnements de l'écrivain en formation et en quête de son style et de sa vraie pensée; on y voit germer des idées et des préoccupations qui ne s'épanouiront que bien plus tard. Beaucoup plus clairs et plus dépouillés que les livres qui ont suivi, ils sont peut-être plus révélateurs de la personnalité qu'ils expriment et, en tout cas, ils en font mieux pressentir les transformations ultérieures. C'est que le journalisme, avec tous les dangers qu'il comporte et les défauts qu'il encourage et que, peut-être, il implique, offre un très grand avantage : il force l'écrivain à *sortir de soi*; il le mêle à l'actualité changeante de la vie quotidienne et réelle; il lui pose des questions et sollicite des réponses; il l'oblige à parler net et à voir clair dans sa propre pensée. Plus que bien d'autres, M. Barrès avait besoin d'une telle discipline.

Ses premiers articles, en effet, nous le montrent sous l'entière dépendance des plus fougueux coloristes, en particulier de Paul de Saint-Victor, « l'un de ses maîtres avoués de la première heure[1] ». « Figurez-vous, disait des articles sur Vacquerie

1. Stanislas de Guaita, *article cité*.

son ami Stanislas de Guaita, figurez-vous une polyphonie de vocables-cymbales, une orgie de couleur, une débauche de relief, à faire trouver Gautier trop terne et Goncourt trop poncif. » — « A d'autres, — s'écriait l'ingénu critique de Vacquerie, — les masques blanchâtres, les perruques à cornes, les culbutes des baladins! Toutes ses créations, il les teinte de sa couleur, il les marque du fer rouge de sa passion, il leur met l'épée à la main et les envoie combattre les nobles combats. Sans rompre, sans fléchir, il subit le heurt des injures et des attaques, soutenu par son âpre volonté et sa foi en son œuvre. Sur l'étendard qu'il fait flotter haut en la poussière des batailles, il pourrait inscrire ces vers de Malherbe :

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous. »

Et l'article se termine par la pointe obligatoire : « Auguste Vacquerie n'est pas de l'Académie. Il est probable qu'il n'en sera jamais[1]. »

L'article sur Anatole France est d'une tout autre venue. « Cette étude incohérente et heurtée, disait Guaita, faisait pressentir en Barrès un autre homme : de petites phrases se bousculaient, s'enjambaient, nerveusement cahotées, ramassées sur elles-mêmes ou plutôt hachées par tronçons convulsifs.... Le penseur calme et serein, délicat et fort, élevait désormais sa fortune sur les débris de celle du fougueux coloriste en disgrâce. » En fait, l'article révé-

1. *Le Théâtre d'Auguste Vacquerie* (*la Jeune France*, 1er janvier-1er février 1882), non recueilli en volume.

lait surtout une remarquable faculté d'identification du critique avec son modèle. L'œuvre et le style d'Anatole France y étaient caractérisés en des phrases bien joliment imagées et caressantes :

Amoureux de l'étrange, du bizarre même, dévot de toutes les audaces, nous abordons peut-être indiscrètement cette œuvre qui, semblable à une jeune femme vêtue de soleil, allonge auprès d'un volume ouvert ses lignes harmonieuses, ses teintes fugitives, et songe, sous un voile fait de sourire, au passé qu'elle n'a pu revivre, à l'avenir où elle se veut survivre. En elle, toute émotion témoigne une chaste sensibilité, chaque parole une exquise délicatesse...

N'est-ce pas le même principe que nous retrouvons en ces phrases délicates, *enlaçantes, qui font sourire juste pour refouler une larme*, pour désarmer une indignation, et, préoccupées avant tout d'exactitude, ne troublent jamais plus par l'émotion la netteté de notre intelligence qu'un souffle ne ternit une glace? Style distingué qui retombe le long de l'idée en plis nets et gracieux, sans entraver la marche, sans rechercher d'autres ornements que les impressions du lecteur; *style savant qui converse à toute heure avec les plus exquis des anciens, les plus savants des modernes, et dédaigne de s'en vanter*; style loyal qui, à force d'énergie, saisit, comme en se jouant, le mot propre et met en fuite la tourbe tentatrice des épithètes et des métaphores; n'est-ce pas que nous y retrouvons ce même principe, le premier et le dernier de l'art, que toute œuvre, jusqu'au moindre détail, doit être traitée en harmonie avec la figure qui en fait le sujet [1]?

1. *Les Hommes de la Jeune France* : *Anatole France* (*la Jeune France*, février 1883), non recueilli en volume. — Il y aurait lieu de rapprocher cet article d'un autre article du *Journal* du 7 avril 1893 sur le même *Anatole France* (reproduit dans les *Scènes et Doctrines du nationalisme*, éd. originale, Juven, p. 18-50).

Évidemment, un écrivain nous était né; et l'on conçoit que le directeur de *la Jeune France* ait cru devoir mettre en note : « L'auteur de cet article n'a pas vingt ans (c'est vingt et un qu'il faudrait dire), âge que le lecteur ne devinerait probablement pas, si on ne le lui faisait connaître. »

Ouvrons maintenant *les Taches d'encre.* Avec quelques nouvelles d'une saveur un peu incertaine, nous y trouvons, sous le titre de *Psychologie contemporaine*, des études manifestement apparentées aux *Essais* de M. Bourget, sur Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Rollinat, des Esseintes, Leconte de Lisle, études où l'on sent percer tout à la fois l'admiration et la condamnation du « décadentisme » en littérature. Un autre article surprend davantage sous la plume d'un écrivain dont l'activité semble tournée tout entière du côté des « ouvrages de l'esprit ». Il est intitulé : *Un mauvais Français : M. Victor Tissot.* « Le patriotisme d'aujourd'hui, y déclare l'auteur, ne ressemble pas plus au chauvinisme d'hier qu'au cosmopolitisme de demain. Nous avons des pères intellectuels dans tous les pays. *Kant, Gœthe, Hegel ont des droits sur les premiers d'entre nous.* » Et il rêve d'une France large, accueillante, généreuse, sachant rendre justice à ses ennemis, « ouverte à tous les pensers », et qui, rien qu'en restant elle-même, « se maintiendra à la tête des peuples de l'Europe ». « Nous n'aimons guère, avoue-t-il, les chants guerriers de M. Déroulède »; il déclare qu'ils manquent d'art; il trouve son chauvinisme « encombrant » et sa Ligue des Patriotes « un peu bien bruyante »; mais il rend hommage à sa « sincérité », à son « désintéresse-

ment », se défend « de sourire de lui ». « Celui qui se dévoue à un idéal, quel qu'il soit, affirme-t-il, mérite notre respect. » Et sans s'aviser de la contradiction, au moins apparente, voici soudain qu'il écrit :

Certes, ils sentirent des colères terribles, ceux de nos aînés que nous aimons le plus ! Et nous-mêmes, qui revoyons la sombre année au vague brouillard de notre jeunesse, nous sentons dans le défilé d'un régiment tenir l'honneur de la patrie; *toutes les fanfares militaires nous entraînent à la terre conquise ; le frisson des drapeaux nous semble un lointain signal aux exilés*; *nos poings se ferment*; et nous n'avons que faire d'agents provocateurs....

*Notre tâche spéciale, à nous jeunes hommes, c'est de reprendre la terre enlevée*, de reconstituer l'idéal français qui est fait tout autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante du Midi. *Nos pères faillirent un jour; c'est une tâche d'honneur qu'ils nous laissent.* Ils ont poussé si avant le domaine de la patrie dans les pays de l'esprit que nous pourrons, s'il le faut, *nous consacrer quelques années au seul souci de reconquérir les exilés. Il n'y faudra qu'un peu de sang et quelque grandeur dans l'âme....*

Et puis, le jour que nos conducteurs agiteront le drapeau et sonneront le tocsin, *on verra ce que peut un peuple qui s'estime assez haut pour estimer ses adversaires* [1].

Un autre jour, notre étudiant découvre Amiel, que lui révèlent « deux superbes articles de Renan, dans *les Débats* ». Tout son mois d'octobre, nous confie-t-il, « a vécu de ces deux articles de Renan et de quelques phrases d'Amiel ». Et à ce propos, il écrit avec quelque rudesse :

1. *Les Taches d'encre*, Gazette mensuelle, par M. Maurice Barrès, 5 novembre 1884 (p. 27-33).

Jamais on n'imagina pareille impudence. Renan aime à faire accepter des âmes simples les plus parfaites immoralités : *il les trouble et il les charme.* C'est un parfait rhéteur et *celui qui aura fait le plus pour le nihilisme moral de la génération que nous sommes.* Les paradoxes de Gautier étonnaient jadis : que sont-ils auprès de ceux-ci !

Je ne sais pourquoi ce génie jésuitique de Renan, ces phrases insidieuses à réticences, ce Sainte-Beuve qui fait des sermons, évoque toujours à ma mémoire Tartuffe. Il caresse si doucement le cœur de sa lectrice !

Mais comme elle repose des brutalités du journal, des aménités de la politique, cette souriante hypocrisie des sceptiques ! Et que nous chérissons tout cela !

Dans vingt ans, nous tendrons les bras à quelque catholicisme un peu modifié[1].

A trois années de là, M. Maurice Barrès publiait dans une revue, puis en brochure, un article qui devait faire plus pour porter son nom au grand public que toutes ses tentatives antérieures. Ce « dialogue parisien », probablement inspiré de l'article qui avait, du jour au lendemain, rendu célèbre Jules Lemaître[2], était intitulé *Huit jours chez*

1. *Les Taches d'encre,* 5 novembre 1884, p. 62-63.

2. *Les Taches d'encre* de janvier 1885 (p. 47) engageaient leurs lecteurs à « lire la curieuse étude de Jules Lemaître sur Renan dans la *Revue politique et littéraire* ». La brochure *Huit jours chez M. Renan* a paru chez Dupret, au début de mars 1888. Elle était la reproduction, avec quelques variantes, d'un article de la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* intitulé *A l'ermitage de Renan* (février 1888). Elle a été remaniée dans les éditions successives. Par exemple, dans l'invocation de Renan à ses anciens maîtres de Saint-Sulpice, M. Barrès a supprimé un curieux paragraphe (p. 31-32) : « Voyez ceux que je vous amenai, France, Bourget, Fouquier, Lemaître, pour citer quelques noms profanes qui vous sont parvenus. Ils respectent vos caractères, ils aiment vos rêves, ils serviront votre mémoire.

*M. Renan*. C'était une fantaisie de haut goût, où les attitudes, les petites manies, les propos familiers de Renan étaient évoqués avec un art, un don du pastiche, un sens du comique, une ironie supérieure qui firent la joie des « lettrés délicats et prudents ». On ne pouvait nier que tous ces traits, dont quelques-uns sont restés fameux, portaient : « Cet après-midi, quand je fus introduit dans le cabinet de M. Renan, l'illustre académicien sommeillait légèrement sur d'antiques grimoires. Avec une parfaite aisance, il se réveilla, sans secousse, comme un sage qui est accoutumé de passer du rêve aux affaires. *Et déjà il m'approuvait.* » L'auteur de la *Vie de Jésus* n'approuva pas d'ailleurs cette innocente plaisanterie, et il eut la faiblesse de s'en plaindre aux Bretons du *Dîner celtique*. Ces plaintes eurent pour résultat de faire condamner à cinq années de tiroir un autre « essai de critique pittoresque » qui avait pour titre : *M. Taine en voyage*. « Il m'eût été insupportable, a déclaré M. Barrès, de froisser M. Taine à qui nous devons de grands bénéfices intellectuels. » A en juger du

Par moi, des jeunes gens pleurent le soir en pesant votre destinée. Et combien, derrière eux, qui n'ont pas ce vain talent de mettre leurs pensées dans des mots, mais qui ont reçu de mes mains des âmes dont le parfum vous serait agréable! » Pour connaître toute la pensée de M. Barrès sur Renan, il faudrait joindre aux textes qu'il signale ou réimprime dans la 3e édition des *Huit jours* (Sansot, 1904), trois fort intéressants articles du *Figaro*, qu'il n'a pas recueillis en volume : *La Règle de vie d'un philosophe* (11 mars 1892); *Renan* (3 octobre 1892); *la Vérité sur la crise de conscience de M. Renan* (1er mai 1896). Et l'on fera bien d'y joindre aussi l'article sur *Ernest Psichari mort au champ d'honneur* (*l'Ame française et la Guerre*, t. II, p. 69-76).

reste par le fragment, évidemment essentiel, qu'il en a cité plus tard, il semble bien que le ton de cet autre essai fût moins « dégagé » que celui des pages sur Renan [1]. Et cette réserve même est fort caractéristique. Brunetière observe profondément quelque part que les hommes de sa génération n'ont progressivement conquis leur originalité que dans la mesure où ils s'affranchissaient de l'influence de Renan et de Taine. La remarque s'applique à M. Barrès. A vingt-six ans, il juge déjà avec une entière indépendance les deux principaux maîtres de sa pensée; mais déjà l'on peut pressentir ce que sera son évolution, et qu'elle consistera à se détacher de plus en plus de Renan pour se rapprocher de Taine.

En dépit de certaine « bastonnade lyrique » administrée par un jeune homme inquiet à un « glorieux vieillard [2] », l'influence de Renan est encore très sensible dans les trois « romans idéologiques » que M. Barrès a publiés de 1887 à 1891, et qu'il a groupés plus tard sous ce titre significatif : *le*

1. On trouvera cette page dans *Du sang, de la Volupté, de la Mort*, nouvelle édition, Émile-Paul, 1914, p. 233-235. Et l'on fera bien d'y joindre divers articles fort suggestifs, et non recueillis en volume : *l'Influence de M. Taine* (*le Journal*, 6 mars 1893); *M. Taine eut-il tort?* (17 mars); *le Protestantisme de M. Taine* (*Figaro* du 25 mars 1893); *M. Taine et le Philistin* (*Figaro* du 19 décembre 1893); *Une page inédite de Taine sur l'Association* (*le Journal*, 18 avril 1899); *la Maison natale de M. Taine* (*le Journal*, 25 janvier 1900). Sans préjudice, bien entendu, des fameuses pages des *Déracinés*, dont nous parlerons plus loin. — Ces articles, à demi inédits, sur Taine et Renan, forment aujourd'hui une brochure : Maurice Barrès, *Taine et Renan*, pages perdues recueillies et commentées par Victor Giraud, Paris, Bossard, 1922.

2. *Sous l'œil des Barbares.*

*Culte du Moi.* Ces livres complexes, subtils, touffus, prodigieusement obscurs, ont suscité, au moment de leur publication, parmi leurs lecteurs, des sentiments contradictoires. Les uns, les hommes d'âge mûr, ou d'esprit clair, de sens rassis et de goût classique, tous ceux qui estiment qu'un auteur doit écrire non pour soi, mais pour le public, et qui, promptement choqués par les impertinences, les ironies, les dédains, les pétulances de la jeunesse, sont tentés de ne voir dans ses inventions que simple mystification littéraire, tous ceux-là se montrèrent fort sévères pour le nouveau romancier et lui firent payer un peu cher la déception que leur avaient causée ses livres. Les autres, les jeunes, quelques jeunes tout au moins, s'enthousiasmèrent pour cette prose chantante et harmonieuse, pour cette fine, jolie et hautaine sensibilité, pour cette pensée insolente, ondoyante et diverse, volontairement hermétique, et dont ils se flattaient de saisir jusqu'aux moindres nuances. Ils ne jurèrent plus que par « notre maître Maurice Barrès », — c'est le titre d'un de leurs livres, d'ailleurs excellent. L'un deux, Jean de Tinan, sur son lit de mort, en réponse à une enquête sur le plus grand des écrivains d'aujourd'hui, demandait une plume pour tracer d'une main défaillante le nom de l'auteur des *Déracinés.* Mais les tout jeunes gens n'étaient pas les seuls à prendre au sérieux ces livres aux titres énigmatiques et somptueux : *Sous l'œil des Barbares, l'Homme libre, le Jardin de Bérénice.* Dans le grave *Journal des Débats*, M. Paul Bourget saluait d'un article généreusement optimiste *Sous l'œil des Barbares*, abrégeant, pour son jeune confrère, « de

quelques années le temps fort pénible où un écrivain se cherche un public[1] ». Et voici comment dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume, le plus exquis et le moins dupe des critiques, Jules Lemaître, traduisait l'impression que lui avaient laissée les premiers romans idéologiques de M. Maurice Barrès :

Avec ses premiers ouvrages, *Sous l'œil des Barbares*, *l'Homme libre*, M. Barrès débute par le dilettantisme pur, ou, si vous voulez, par l'épicuréisme intellectuel. « Cultiver son moi », en défendre l'intégrité, « respecter et favoriser ses impulsions intérieures », comprendre et sentir le plus de choses possible, développer également en soi le sens critique et la faculté d'être ému, bref, refléter en son esprit des parcelles de plus en plus variées et étendues du vaste univers, tel est d'abord le programme. *Ce n'est, au fond, qu'une glose, délicatement outrée, de quelques formules de Renan.* M. Barrès s'évertue assez longtemps à poser les règles et à fonder la légitimité de ce perfectionnement de la sensibilité intellectuelle en vue du plaisir. A vrai dire, il n'arrive qu'à en donner des exemples, mais charmants, et de quelle saveur[2]!

Il est facile, du point de vue nécessaire de l'utilité sociale, de critiquer et de condamner cette attitude; et je crois, pour ma part, qu'illégitime en elle-même, elle est de plus d'un très mauvais exemple, et présente de fort graves dangers. Mais il faut s'efforcer

1. *Examen de trois idéologies*, éd. originale, Perrin, 1892, p. 5. — L'article de M. Bourget a été recueilli dans les *Essais de psychologie contemporaine*, éditions actuelles, Plon, in-16; t. II, p. 238-253.

2. Jules Lemaître, *l'Ennemi des Lois* (*Figaro* du 22 novembre 1892).

de tout comprendre, et il n'est pas sans intérêt de démêler les raisons d'ordre psychologique et historique qui expliquent, dans les premiers romans de M. Barrès, cette curieuse explosion d'individualisme exaspéré. D'abord, la culture philosophique et littéraire qu'il a reçue ou qu'il s'est donnée ne l'a que trop encouragé, nous l'avons déjà noté, à se faire le centre du monde et la mesure des choses, à considérer son moi personnel comme la seule réalité substantielle et saisissable, comme la seule digne d'être étudiée, cultivée et aimée : Kant et Gœthe, Fichte et Schelling, Hegel et Wagner, Schopenhauer et Hartmann, en bons Allemands et fils de Luther qu'ils sont tous, ne lui ont pas enseigné autre chose; et tous nos romantiques, de Jean-Jacques à Chateaubriand, de Victor Hugo à Sainte-Beuve et à Baudelaire, de Gautier à Rollinat, lui ont, sur un autre ton, tenu le même langage. Taine lui-même, le premier Taine, par son culte candide de l'énergie, hérité de Stendhal [1], et Renan surtout, par toute sa vie et toute son œuvre, par ses prédications finales, lui ont appris comme à beaucoup d'autres, à « caresser sa petite pensée », à vouer à son moi un culte de latrie, à mépriser

1. « C'est à vingt ans que j'aurais dû écrire quelques pages sur Stendhal. Alors j'étais à Rome. Tout le jour je parcourais la ville avec les *Promenades* pour guide.... Son œuvre s'accordait avec tous mes sentiments. A vingt ans, nous ne doutions pas de vivre cette vie italienne qu'il nous proposait pour modèle, vie de beauté voluptueuse, de gloire et de fierté. Nous croyions à la réalité présente de son Italie. Nous nous élancions sur elle comme de jeunes vainqueurs. » (Maurice Barrès, préface à la *Correspondance de Stendhal*, publiée par A. Paupe et P.-A. Cheramy, Paris, Bosse, 1908.)

profondément les « Barbares ». Représentons-nous d'autre part l'état d'âme d'un jeune provincial de vingt-cinq ans, perdu dans cet immense et fiévreux Paris qui

> Tous les matins dresse une gloire,
> Éteint un soleil tous les soirs.

Il rêve d'être une de ces gloires, et il ne trouve même pas un éditeur. Il dirait volontiers, comme jadis Victor Hugo : « Être Chateaubriand, ou rien », ou même, — rappelons-nous le serment des « déracinés » au glorieux tombeau des Invalides — : « Être Napoléon, ou rien [1] »; et il se voit condamné à des compagnies médiocres ou vulgaires. Il se sent « quelque chose là »; et ce quelque chose, pour le dégager de l'amas des influences, des imitations et des lectures, pour l'approfondir et le développer en tous sens, pour l'imposer aux autres surtout, il éprouve d'abord le très naturel besoin d'en prendre nettement et fortement conscience. Puisque la personnalité est la condition du succès, c'est cette personnalité qu'il faut avant tout découvrir et conquérir. De là tout un long travail d'introspection, d'analyse intime, de repliement sur soi, d'expérience

1. Dans un curieux volume, *la Vieille Garde impériale* (Tours, Mame, s. d., in-4°), illustré par Job, en tête du chapitre sur *la Garde*, dont il est l'auteur, M. Maurice Barrès est représenté par l'artiste en officier de la Garde, attablé en face d'un vieux grognard qui lui raconte ses campagnes : « Ils [les soldats de la Garde] souffrirent beaucoup, écrit-il; la vue de l'Empereur marchant au milieu d'eux les consolait. Puissance d'un excitateur d'hommes! *Aurai-je l'honneur que l'histoire recueille ce mot : Napoléon professeur d'énergie?* » — Cf. aussi l'enthousiaste article, non recueilli en volume, du *Journal* (14 avril 1893), déjà intitulé : *Napoléon professeur d'énergie.*

intérieure dont on consignera les résultats par écrit, « car on ne pense, ce qui s'appelle penser, que la plume à la main[1] ». Et de là enfin ces « romans idéologiques », ou mieux encore, ces « mémoires spirituels » qui forment la trilogie du *Culte du Moi.*

De tels livres ne s'analysent pas : ils sont trop complexes, trop subtils, trop émaillés d'ironies, de plaisanteries insaisissables ou trop parlantes.... A les réduire, comme nous allons le faire, à de sèches formules abstraites, sous prétexte d'en dégager le fond de pensée sérieuse, on néglige de parti pris et on laisse volontairement s'évaporer tout ce que les initiés y ont sans doute le plus vivement goûté : la grâce, l'humour, la fantaisie, l'impertinence cavalière, la virtuosité de l'artiste qui joue et qui jongle avec ses sensations les plus raffinées et ses imaginations parfois les plus osées. Juste punition peut-être de l'écrivain qui n'écrit pas pour tout le monde, mais pour lui-même, et pour de petites chapelles.... A la fois roman d'analyse, poème, confession, méditation philosophique, *Sous l'œil des Barbares*, c'est la confession d'un enfant du siècle, dont son ami Guaita nous trace alors le portrait que voici : « Paradoxal jusqu'à la sincérité; mystique jusqu'au sensualisme le plus caressant; complexe, fuyant et subtil jusqu'à la plus transcendante simplicité; personnel jusqu'au dédain des personnes, antithèse vivante lui-même, et penseur ne s'intéressant en dernière analyse qu'aux différentes façons de sen-

1. M. Bourget et Édouard Rod ont jadis, nous l'avons noté naguère, traversé une crise analogue. Voyez nos *Maîtres de l'Heure*, 2 vol., Hachette, 1911 et 1914, t. I, p. 255-256, et t. II, p. 125-126.

tir [1]. Ceux qu'il appelle « les Barbares », ce ne sont pas, comme on l'a cru, les bourgeois ou les « philistins »; ce sont, au sens antique du mot, les étrangers; c'est la tourbe immense des êtres humains qui composent le non-moi. Et ces « Barbares », il les méprise et il les hait infiniment, et non pas seulement parce qu'ils diffèrent de lui, mais parce qu'ils empiètent sur son moi et qu'ils s'efforcent d'en adultérer la pure essence. Il va jusqu'à écrire : « Il comprit qu'il était sali parce qu'il s'était abaissé à penser à autrui. » Et encore : « Ma tâche, puisque mon plaisir m'y engage, est de me conserver intact. Je m'en tiens à dégager mon moi des alluvions qu'y rejette sans cesse le fleuve immonde des Barbares [2]. »

Dans *Un homme libre*, l'auteur de ces truculentes formules faisait un pas de plus. Contempler passivement son moi et l'opposer violemment aux « Barbares », c'est risquer de piétiner éternellement sur place, dans le plus stérile des isolements. La meilleure manière de cultiver son moi, et même de le conquérir, et de le « prendre en main », c'est, au fond, de se mêler modestement aux « Barbares », et de s'aider d'eux pour se mieux connaître et pour enrichir son propre fonds. C'est pour l'avoir senti sans doute que M. Barrès a recours à ceux qu'il appelle les « intercesseurs », et qui sont, en l'occurrence, Benjamin Constant et Sainte-Beuve. Mais, à méditer leurs livres, il n'éprouve bientôt plus qu'une grande sécheresse. Or, voici qu'à entrer dans

1. Stanislas de Guaita, *art. cit.*
2. *Sous l'œil des Barbares*, éd. originale, Lemerre, p. 49, 165.

une église de Lorraine, à visiter les tombes qui l'entourent, à voir les paysans lorrains peiner sur leur dur labeur héréditaire, il se découvre une sensibilité toute neuve. Mis en goût par cette découverte, il étudie l'histoire de la Lorraine, et, se retrouvant l'un des fils de cette race qui a eu si fortement le sentiment du devoir sous la forme de bravoure militaire, il se donne pour mission d'approfondir et d'exprimer le génie ethnique où il a ses propres racines. Puis il part pour l'Italie : là, à Milan, à Venise, il a la révélation d'une beauté nouvelle qui, pour lui être en partie étrangère, ne lui en est pas moins vénérable et chère. Et à Milan même, devant un dessin du Vinci, il entrevoit que la seule attitude qui convienne en face du « Barbare », ce n'est ni le mépris, ni la haine, mais l'acceptation. Il a débuté par l'individualisme absolu; il aboutit maintenant à l'altruisme. Son moi tend à se dissoudre et à s'absorber dans le non-moi. Il a rêvé d'être « un homme libre »; sa « libération » commencera à sa « soumission ».

Enfin, dans *le Jardin de Bérénice*, il fait un dernier pas. A travers les jolis détours d'une pensée étrangement capricieuse, folâtre et, — le mot est de M. Anatole France[1], — un peu « perverse », l'idée qui se faisait jour dans ce livre est que le fond de notre être est l'instinct, l'inconscient, et qu'il nous faut imiter et aimer les humbles, les simples qui, sans tant raffiner, s'abandonnent aux tendances fondamentales de notre nature. « Tout notre raisonnement, a dit Pascal, se réduit à céder

1. Anatole France, *la Vie littéraire*, t. IV, p. 225.

au sentiment. » M. Barrès dirait volontiers quelque chose d'analogue : « C'est l'instinct, bien supérieur à l'analyse, qui fait l'avenir. C'est lui seul qui domine les parties inexplorées de mon être, lui seul qui me mettra à même de substituer au moi que je parais le moi auquel je m'achemine, les yeux bandés.... Alors j'aurai atteint à ce moi complet qui est mon principe et ma fin, le but et l'impulsion de ma culture.... Le peuple me donne une âme, la sienne, la mienne, celle de l'humanité.... Le peuple m'a révélé la substance humaine, et, mieux que cela, l'énergie créatrice, la sève du monde, l'inconscient [1]. » Ainsi donc, à étudier et à explorer son moi, à dégager à sa manière « les données immédiates de la conscience [2] », il en vient peu à peu à réintégrer et à légitimer les « puissances trompeuses » contre lesquelles il avait paru tout d'abord s'insurger le plus violemment.

1. *Le Jardin de Bérénice*, éd. originale, Perrin, p. 179-183. Le livre devait s'intituler primitivement *Qualis artifex pereo!* — titre très symbolique et qui peut s'interpréter en des sens bien différents.

2. Il n'est pas arbitraire, je crois, de rapprocher l'effort de M. Barrès de la tentative à laquelle, vers le même temps, se livrait M. Bergson. Il est à remarquer que *l'Homme libre* a été distingué, au moment de son apparition, par plusieurs philosophes de profession, Jaurès, entre autres, et M. Blondel, dans *l'Action*.

## III

C'est qu'entre temps un événement, au premier abord assez inattendu, s'était produit qui lui avait permis d'élargir singulièrement son horizon et de renouveler son fonds d'expérience. Au mois d'octobre 1889, l'écrivain raffiné de *Sous l'œil des Barbares* était devenu député de Nancy, et même député des ouvriers de Nancy. Beaucoup, à ce propos, éprouvèrent l'étonnement un peu ironique dont Jules Lemaître s'est fait si joliment l'écho dans un célèbre *Billet du matin*. Dans cette vocation nouvelle de son jeune confrère, il voulait voir surtout une des formes de son dilettantisme. « Vous rêviez, lui disait-il, dans votre *Homme libre*, la vie d'action, qui vous permettrait de faire sur les autres et sur vous un plus grand nombre d'expériences et par là de multiplier vos plaisirs. Vous avez pris, pour y arriver, la voie la plus rapide [1]. » « Un des articles de ce programme, écrivait-il plus tard encore, c'est qu'il faut agir, jouer un rôle, même plusieurs,

1. Jules Lemaître, *Contemporains*, t. V, p. 311. Cf. dans la dédicace de *l'Appel au Soldat*, la réponse de M. Barrès.

être, s'il se peut, plusieurs hommes, afin de multiplier par l'action les chances et les occasions de jouir. C'était le temps du boulangisme. M. Barrès profite avec le plus souple à-propos de cette intéressante erreur et devient député des ouvriers de Nancy. Et ceux-là seuls en furent surpris qui ne savent pas ce que c'est que le dilettantisme[1]. »

L'explication n'est pas inexacte, mais elle est insuffisante. Avec toutes ses faiblesses et ses misères, le boulangisme a été un sursaut de l'orgueil national français contre les empiètements et les insolences de l'Allemagne. A ce titre, il ne pouvait manquer de séduire le jeune écrivain qui, vers ce temps-là, en des pages qui frappèrent M. Lavisse, venait de « découvrir » sa Lorraine natale, et, impatient du joug étranger, cherchait, au fond, à se « libérer » de l'influence germanique. Il dut voir dans la politique active un moyen de réaliser son nouvel idéal. Et, certes, cela pouvait paraître une contradiction de la part d'un homme qui ne cessait d'afficher son mépris des politiciens. Mais il en est de la politique comme de la métaphysique, d'après Aristote : même pour la nier, il faut en faire. Pour détruire, — ou épurer, — le parlementarisme, il faut être parlementaire. Et une occasion s'étant présentée, après une énergique campagne, M. Maurice Barrès entra au Parlement. Pareillement, il n'y a pas lieu de beaucoup s'étonner que « l'humoriste renchéri » du *Jardin de Bérénice* ait eu quelque faiblesse pour le socialisme. Les aristocrates de pensée, bien plus que les esprits « bourgeois », ont souvent de ces

1. Article cité sur *l'Ennemi des Lois* (*Figaro*, 22 nov. 1892).

inconséquences ou de ces générosités-là. Ils reprennent volontiers à leur compte le fameux mot de La Bruyère : « Faut-il opter? Je ne balance pas : je veux être peuple. » M. Barrès, lui aussi, a voulu être peuple; et Ariel, une fois de plus, s'est fait le porte-parole de Caliban.

Ce que furent, dans cette première législature, son rôle et son action à la Chambre, il est assez difficile de le dire : dans les grandes foules anonymes, les efforts individuels, sauf exceptions assez rares, se perdent et se volatilisent. Mais ce qui est sûr, c'est que, dans ce nouveau milieu, sont écloses ou se sont précisées quelques-unes de ses idées essentielles : son « nationalisme », entre autres, et ses théories décentralisatrices. Surtout, il a pu y observer, sur le vif, des mœurs, des passions et des caractères que, jusqu'alors, il n'avait connus que par les livres, et, en essayant de les peindre, il se découvrit un genre de talent, jusqu'alors insoupçonné des autres, et peut-être de lui-même, et qui, d'emblée, lui conquit l'universelle notoriété que dix années d'écriture ne lui avaient pas encore assurée. Quand, en pleine crise panamiste, il fit dans *le Figaro* l'article célèbre intitulé : *Leurs Figures*, chacun s'accorda à évoquer, à ce propos, le grand nom de Saint-Simon [1] : la République parlementaire avait trouvé en lui le plus vigoureux et le plus cinglant de ses

1. L'article a paru dans *le Figaro* du 25 janvier 1893. Il n'a pas été recueilli en volume, mais il a été reproduit dans une petite brochure de propagande électorale : *la Corruption parlementaire* : *les Scandales de Panama*, Paris, Savine, 1893. Et les passages essentiels en ont été repris dans le roman *Leurs Figures*.

portraitistes, le moins indulgent de ses annalistes.

Ayant échoué, en 1893, comme candidat à la députation de Paris, il entame, six mois durant, dans *la Cocarde*, dont il devient directeur, une campagne quotidienne en faveur du « socialisme fédéraliste ». Campagne fort intéressante, et qu'il a justifiée en ces termes : « Individualisme, voilà toujours notre formule. L'individu, *qui suit jusqu'au bout son instinct, sa force intérieure, sa vertu humaine*, a une tendance à se grouper, à se solidariser, selon ses affinités électives, d'après ses besoins, d'après ses aptitudes, d'après ses parentés, dans un corps social, et à devenir ainsi une unité dans une individualité plus large, dans cent individus, groupes locaux et moraux [1] ! » Fait à noter : comme s'il avait quelque peine à se détacher entièrement des influences allemandes, il est alors sous la dépendance de Hegel, dont la méthode et « l'admirable dialectique » l'enchantent, et dans lequel il voit, avec raison, le grand ancêtre du socialisme contemporain. « Nos différents socialismes, dit-il, sont la sensibilité de Rousseau ordonnée par le dialectique de Hegel. » Mais il n'a déjà aucun goût pour cette forme brutale, bureaucratique et autoritaire du socialisme qu'un disciple authentique de Hegel, Karl Marx, a fondé sous le nom de collectivisme, conception que peu à peu l'hégémonie allemande va faire triom-

1. *La Cocarde*, 13 février 1895. — Les articles de *la Cocarde* n'ont pas été recueillis en volume, sauf quelques-uns dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme* et dans le petit volume intitulé : *De Hegel aux Cantines du Nord* (Sansot, 1904). — Voyez aussi Henri Clouard, *la Cocarde de Barrès*, Nouvelle Librairie nationale, 1910.

pher sur toutes les conceptions rivales, et dont nous voyons aujourd'hui les sinistres méfaits dans la Russie de Lénine et de Trotsky. « Le socialisme, s'il n'était pas fédéraliste, écrit-il, ne serait que le transfert de notre société actuelle aux mains de nouveaux dirigeants. » Et, plutôt que de Karl Marx, il s'inspire d'un penseur français, Proudhon, préludant ainsi à ce que l'on a depuis appelé « le socialisme national », et opérant déjà cette synthèse entre l'intelligence, le capital et le travail, qui est la vraie tradition française, et qui s'oppose si harmonieusement à la barbare doctrine de la « lutte des classes », telle qu'on l'a conçue et imposée outre-Rhin. Très préoccupé d'assainir et de renouveler « l'énergie nationale », M. Maurice Barrès ne voit pour le pays de salut que dans une sage décentralisation. A cette France congestionnée, unitaire et où 36 millions d'individus abdiquent entre les mains d'une poignée de politiciens qui les corrompent et les oppriment, il rêve de substituer une France fédéraliste ou la vie communale ne serait plus un vain mot, où seraient créées un certain nombre de régions naturelles jouissant d'une large autonomie administrative, politique et sociale, et dont l'unité pacifique serait faite du libre groupement de ces forces particulières. A cette seule condition, croit-il, on verra « la France plus forte et la paix organisée en Europe ». Dans une fort curieuse conférence qu'il prononçait à Bordeaux, le 29 juin 1895, sous les auspices du « comité intransigeant socialiste », il s'écriait :

Vous sentez bien que les vrais individus sont rares dans ce temps de domestication universelle. Seule la

décentralisation peut nous sauver. A toutes les objections que pourraient nous faire *le patriote pour qui le seul problème allemand existe*, ou l'internationaliste qui veut effacer toutes nuances de races, voici notre réponse : *le fédéralisme nous permet d'aimer la patrie, sans nous forcer de haïr l'étranger.*

Ah! que ne suis-je un grand orateur pour jeter la lumière sur cette ascension de liberté qui, s'élevant de bas en haut, de l'individu libre à la commune libre, permet à la commune de se mouvoir dans la région, épanouit la région dans l'union nationale et *fédère la nation elle-même par un lien plus lâche avec les autres États de l'Europe*[1].

L'événement allait prouver que ces vues étaient un peu prématurées, qu'elles ne pouvaient prendre corps et faire fortune, tant que « le problème allemand », autrement dit le problème alsacien-lorrain, ne serait pas résolu. Et c'est ce dont M. Barrès n'allait pas tarder à s'apercevoir à son tour.

En attendant, il poursuivait son œuvre littéraire, et, sous une forme tantôt romanesque, tantôt didactique, il multipliait ou il s'efforçait de justifier ses expériences psychologiques. Il publiait *l'Ennemi des Lois*, « délicieux petit livre », déclarait Jules Lemaître. « Il ne m'a pas seulement plu, ajoutait-il, par le tour nerveux et subtil, propre à M. Barrès, par les frémissements voluptueux et courts d'une sensibilité surveillée et d'autant plus fine : mais j'y ai vu le commencement de la banqueroute heureuse, et consentie par l'auteur, de son dilettantisme. » Et

1. *Assainissement et Fédéralisme*, Paris, Librairie de la *Revue socialiste*, 1895, p. 15. Cf. la brochure *Contre les étrangers, étude pour la protection des ouvriers français*, 1893.

Jules Lemaître avait sans doute raison. Mais le livre devait être quelque peu obscur, car Émile Faguet, de son côté, y voyait tout autre chose, « une petite fantaisie anarchiste [1] ». Et peut-être ces deux interprétations contradictoires étaient-elles toutes deux légitimes.

La vérité était sans doute celle-ci, et il me semble qu'elle apparaît avec une croissante netteté dans ces trois livrets successifs qui s'intitulent : *Trois stations de psychothérapie*; *le Culte de Moi : examen des trois idéologies*; *Toute licence, sauf contre l'amour.* L'auteur de ces pages tourmentées reste bien l'un de ces « jeunes gens en qui les torrents de la métaphysique allemande ont brisé les compartiments latins », mais, en même temps, il aspire à retrouver la tradition romaine. Il est tout à la fois épris et détaché de son moi. Féru d'individualisme, au point de tout ignorer du monde extérieur, il en vient à admettre ce qui est la négation même de l'individualisme, à savoir le catholicisme. « A notre cosmopolitisme, écrira-t-il, à notre dilettantisme, à notre cher nihilisme enfin, pour dire le mot qui résume le mieux notre déracinement moral, la grande ville catholique restitue leur sens complet, en même temps qu'elle leur donne une haute allure. A sa lueur, nos dégoûts et notre ardeur m'apparaissent ce qu'ils sont en réalité, un sentiment religieux. » Et encore : « Le catholicisme! Voilà où tendent et s'expliquent tous les mouvements de notre cœur, qui n'est obscur et mal à l'aise que pour avoir accueilli les fièvres de cinq ou six peuples. C'est

1. Émile Faguet, *Propos littéraires.*

tiraillé par elles que le cosmopolite, toujours incomplètement satisfait, erre à travers l'Europe; il les satisferait dans la capitale où convergent toutes les nations. » Qu'est-ce à dire? Et faut-il voir dans des déclarations de ce genre une adhésion intime à un ensemble de croyances dont, tout d'abord, l'écrivain de *Sous l'œil des Barbares* n'avait point paru beaucoup se soucier? De bonne heure il s'était nourri de certains mystiques, et, pour enrichir et « sublimer » sa propre vie intérieure, il avait essayé d'appliquer leurs méthodes et de leur ravir leurs secrets. « Son mysticisme incroyant, disait de lui M. Bourget, a conduit M. Barrès à une audacieuse tentative pour appliquer à ses propres émotions la dialectique morale enseignée par les grands religieux, par les François de Sales et les Ignace de Loyola, et c'est toute la pensée de *l'Homme libre* que cette idée. » Et M. Bourget ajoutait, profondément :

Le paradoxe qui est au fond d'une pareille thèse, M. Maurice Barrès a trop de sincérité pour ne pas le découvrir un jour. Ce jour-là, il prononcera la phrase admirable de notre maître Michelet : « Je ne peux me passer de Dieu. » Tous les dons si rares de sa noble nature seront alors éclairés et harmonisés. *Mais n'est-ce pas une communication avec un hors de lui, n'est-ce pas une foi qu'il cherche quand il parle de cet instinct des foules dont il a le si profond amour*[1]*?*

1. Article du 15 août 1890, écrit à propos de *Un Homme libre*, et cité avec reconnaissance par M. Barrès dans *Amori et dolori sacrum*, éd. originale, Juven, p. 307-311. — Sur la feuille de garde de *Toute licence, sauf contre l'amour*, je note encore : « En préparation : *les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola,* avec une préface de Maurice Barrès. »

L'auteur de *Toute licence, sauf contre l'amour* semblait donner raison à M. Bourget.

Et en 1894, il faisait paraître, sous un titre flamboyant, un livre qui, si, à proprement parler, il ne nous révélait pas un Barrès tout à fait nouveau, précisait pourtant et développait certains traits, encore peu accusés, mais essentiels, de sa physionomie littéraire. Je crois bien que c'est à partir de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* que la réputation de M. Barrès qui, jusqu'alors, n'avait guère franchi un cercle assez restreint d'initiés, s'est décidément imposée à un plus large public[1].

Le livre n'est qu'un recueil, assez bigarré, de méditations ardentes, d' « idéologies passionnées », de nouvelles, de rêveries, d'impressions de voyage. La théorie du culte du moi s'y enrichit de quelques applications inédites. Mais surtout d'originales notations pittoresques y sont revêtues d'une forme si attachante que le lecteur le plus inattentif se sent ici en présence d'un maître incontestable. « Tel paysage du *Jardin de Bérénice,* d'un trait rapide et d'une perspective infinie, est inoubliable », disait déjà Anatole France. Et peut-être songeait-il à celui-ci :

A Aigues-Mortes, l'atmosphère chargée d'eau laisse se détacher les objets avec une prodigieuse netteté et leur donne ces colorations tendres qu'on ne retrouve qu'à Venise et en Hollande. Devant nous se découpait

1. Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1894, l'article de M. Doumic (recueilli dans *les Jeunes,* Perrin, 1895).

le carré intact des hautes murailles crénelées, coupées de tours et se développant sur deux kilomètres. Au pied de cette masse rude, campée dans l'immensité, jouaient des enfants pareils à des petites bêtes chétives et malignes. Mais mon regard détourné se fondait au loin *sur la plaine profonde et ses immenses étangs d'un silence éternel et si doux!*

Et voici maintenant, dans *Du Sang*, le puissant portrait de l'ardente Tolède :

Tolède sur sa côte, et tenant à ses pieds le demi-cercle jaunâtre du Tage, a la couleur, la rudesse, la fière misère de la sierra où elle campe et dont les fortes articulations donnent, dès l'abord, une impression d'énergie et de passion. C'est moins une ville, chose bruissante et pliée sur les commodités de la vie, qu'un lieu significatif pour l'âme. Sous une lumière crue qui donne à chaque arête de ses ruines une vigueur, une netteté par quoi se sentent affermis les caractères les plus mous, elle est en même temps mystérieuse, avec sa cathédrale tendue vers le ciel, ses alcazars et ses palais qui ne prennent vue que sur leurs invisibles patios.

Ainsi *secrète et inflexible*, dans *cet âpre pays surchauffé*, Tolède apparaît comme *une image de l'exaltation dans la solitude, un cri dans le désert.*

Et puis, c'est Ravenne :

Ravenne, tout chargé de siècles, *lourd vaisseau échoué aux sables de l'Adriatique avec son chargement de Byzance.*

Et Pise :

Cette douce Pise n'a que peu de choses à montrer, mais exquises. Elle les présente avec une complai-

sance charmante, sur sa petite prairie où les pieds poudreux des voyageurs n'empêchent point que fleurisse un magique trèfle à quatre feuilles (le Dôme, le Baptistère, le Campanile et le Campo Santo), divinement doré, ce matin, par les premiers soleils de l'année.

Et Sienne :

*Étrange enfant*, cette Sienne, à la fois si dure et si souple, cerclée de murailles qui la compriment et assise avec aisance sur trois collines. Ces rues étroites, enchevêtrées, qui sans trêve grimpent et dévalent, que de fois je les ai suivies dans la fraîcheur qu'y maintiennent, même en été, les lourds palais qui les bordent !

Qu'on relise maintenant les pages si poétiques, si voluptueusement luxuriantes sur *les Jardins de Lombardie*; et l'on aura là quelques-uns des paysages les plus achevés de la prose française contemporaine. M. Maurice Barrès paysagiste mériterait toute une étude. Ce n'est pas la manière de Chateaubriand qui, en quelques traits, artistement choisis, compose un tableau grandiose et complet, dont la perfection s'impose à l'imagination du lecteur. Ce n'est pas celle de Loti qui, on ne sait trop comment, par quelques mots subtilement assemblés, suggère les sensations mêmes qu'il a personnellement éprouvées en face de certains spectacles de la nature. Pour M. Barrès, un paysage est essentiellement « un état d'âme », au sens, d'ailleurs impropre, où l'on prend d'ordinaire ce mot célèbre; et c'est cet état d'âme qu'il analyse et qu'il traduit. Très sensible aux impressions qui lui viennent du monde extérieur, il se laisse docilement faire par elles et les incorpore à son moi. Ainsi mis dans un certain

état moral, il s'efforce, par des images, des épithètes, des notations appropriées, d'exprimer cet état moral au complet, avec leurs causes directes et les nuances particulières d'émotion qu'elles déterminent; et les paysages qu'il dessine, mi-physiques, mi-psychologiques, ont tout ensemble une intensité de coloris et une saveur de spiritualité qui ont ravi tous les « amateurs d'âme » et de poésie.

Nous sommes aux environs de 1895. Ces dix ou douze années d'apprentissage, d'efforts et de tentatives en tous sens, ont été fécondes. D'abord, à s'exercer dans les genres les plus divers, — il a même une fois abordé le théâtre, — M. Barrès a mis au jour, il a successivement découvert tous ses dons, les intimes ressources de son souple et riche talent : le paysagiste exquis, le satiriste redoutable, l'humoriste audacieux, le subtil psychologue, le poète incorrigible se sont tour à tour révélés à lui-même, et à un public de plus en plus large. D'autre part, et surtout, il a pris peu à peu conscience de sa véritable nature. Comme la plupart des jeunes gens, sous prétexte de préserver l'originalité de son moi des atteintes des « Barbares », il avait commencé par se fuir lui-même, par répudier les vraies sources de son inspiration profonde. Français, Lorrain, homme de tradition réaliste et bourgeoise, il s'était germanisé, romantisé à outrance, il s'était imprudemment livré aux poètes et aux philosophes d'outre-Rhin. Puis, pour échapper au nihilisme, où ils le conduisaient, il s'était repris. Il avait retrouvé sa petite patrie; il en avait goûté le charme. Comme le géant de la fable, il s'était senti plus fort en tou-

chant la terre maternelle. Il comprit qu'à suivre ses directions, qu'à accepter ses disciplines, bien loin de se diminuer, il agrandirait son propre domaine; il ferait œuvre utile, durable et féconde, et dont la grande patrie bénéficierait à son heure. Ces aspirations nouvelles, il lui restait à les exprimer dans un livre qui serait comme la synthèse de sa personnalité littéraire et morale.

## II

## EN ATTENDANT LES BARBARES

Sauf de bien rares exceptions, ce n'est que par des œuvres d'imagination qu'un écrivain s'impose au grand public. Le *Génie du Christianisme* lui-même n'aurait pas fait entrer du premier coup Chateaubriand dans la gloire, sans les deux « épisodes » d'*Atala* et de *René* que l'auteur y avait subtilement insérés. Plus près de nous, les *Essais de psychologie contemporaine* ont eu certainement moins de lecteurs qu'*Un crime d'amour* et que *Cosmopolis.* C'est sans doute ce qu'avait obscurément senti M. Barrès en réservant, dès ses débuts, à l'art du roman, son effort littéraire le plus soutenu. Le roman, dans la littérature d'aujourd'hui, remplit exactement la fonction que remplissait la tragédie dans la littérature classique. Cette forme d'art est si souple, elle se prête à des talents si divers, à des conceptions si variées, qu'elle ne peut manquer d'attirer et de retenir tous ceux qui ont quelque imagination dans la pensée[1]. Mais les premiers

1. Le théâtre, où M. Barrès s'était essayé en 1894, en donnant *la Comédie parlementaire*, dont la censure interdit la représen-

romans de M. Barrès étaient d'une qualité si singulière et, pour tout dire, si étrangement obscurs et si ésotériques, qu'ils ont déconcerté, et même découragé, je le sais, la bonne volonté de bien des lecteurs qui n'étaient point tous méprisables. Les « Barbares » se vengeaient de leur dédaigneux « adversaire »... en n'achetant point ses livres. Celui-ci était trop fin, trop amoureux de la gloire pour ne s'en point aviser, et pour ne point changer de méthode. Il dut rêver d'un grand roman conçu suivant une formule nouvelle, et où il se mettrait tout entier, avec toutes ses idées, philosophiques, politiques et sociales, avec son expérience de la vie et des âmes contemporaines, avec ses multiples dons d'écrivain : sorte d'épopée symbolique où il inscrirait, dans l'évocation de quelques destinées individuelles, l'histoire morale de sa propre génération. Et ce serait *le Roman de l'Énergie nationale.*

tation, convenait évidemment beaucoup moins à son genre de talent et à sa tournure d'esprit. « Cette gazette, étant littéraire, s'occupera rarement des théâtres », écrivait-il dédaigneusement dans *les Taches d'encre* (5 novembre 1884, p. 62).

# I

L'œuvre une fois conçue (1894), elle fut bâtie tout entière, puis présentée à une Revue. Elle effraya par ses dimensions démesurées. On se contenta d'en insérer la première partie, qui fut baptisée d'un titre tout à fait heureux, et qui devait faire fortune : *les Déracinés.* De 1897 à 1903, les trois parties de la trilogie parurent successivement en librairie : *l'Appel au soldat* et *Leurs Figures* suivirent *les Déracinés.* Comme ils mettaient en scène nombre de personnages encore vivants, chacun de ces livres, ainsi qu'il était naturel, souleva de vives polémiques. L'ensemble s'imposa à l'attention générale : les critiques les moins indulgents durent convenir qu'après ce gros effort, M. Maurice Barrès était quelque chose d'autre et de plus qu'auparavant, et qu'il fallait désormais compter avec lui.

On se rappelle la donnée de ce *Roman de l'Énergie nationale.* C'est, entre 1879 et 1894, l'histoire de sept jeunes Lorrains, anciens élèves du lycée de Nancy, qui, brûlés du désir d' « arriver », grisés des discours de leur professeur de philosophie, le

politicien Bouteiller, sont venus chercher fortune à Paris. Ils ne croient qu'en eux-mêmes, et leur grand maître, leur « professeur d'énergie », est Napoléon [1]. Le journalisme, la politique, ces deux grands modernes « moyens de parvenir », leur réussissent assez mal, au moins à quelques-uns d'entre eux : l'un, Racadot, entraîné au crime, meurt sur l'échafaud ; son complice, Mouchefrin, achève de se dégrader par des opérations du plus bas chantage. Deux autres, Renaudin et Suret-Lefort, aussi peu scrupuleux, mais plus habiles et plus heureux, deviennent, l'un agent principal d'une grande maison de publicité, l'autre député influent de la majorité républicaine, et le successeur désigné de Bouteiller. Un autre, Saint-Phlin, catholique et conservateur, retourne s'enraciner dans son pays. Un autre, Rœmerspacher,

1. Il faut rapprocher le célèbre chapitre des *Déracinés*, *Au tombeau de Napoléon*, de l'article, non recueilli en volume, du *Journal* (14 avril 1893), sur *Napoléon professeur d'énergie*. Citons-en quelques lignes : « Je suis sûr que nous manquons d'énergie, de volonté, d'enthousiasme, et puis aussi d'une qualité moindre, de la flamme romanesque. Le vrai traitement, la réelle *psychothérapie* ne serait point de conduire nos enfants dans les maisons d'idiots et de leur dire : « Sois semblable à ceux-ci pour être heureux. » Mais racontons-leur la vie de Bonaparte. Même, n'ayez point de scrupule de leur dire : « Petit enfant, si tu le peux, sois semblable à celui-ci. » Pour ma part, je considère que tout individu qui n'est point malade d'admiration, d'enthousiasme sans issue à la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène*, doit être jeté dehors à coups de pied.... Ah ! s'il est quelqu'un de qui ces noms : Bonaparte ! Napoléon ! l'Empereur ! M. de Buonaparte ! ne fasse pas battre le cœur, je ne suis pas de sa race, il m'est plus étranger qu'un nègre ou qu'un sous-préfet. Quant à moi, j'entends bien ne mourir que de mon cœur usé pour avoir trop aimé l'homme de Brumaire, et, avec lui, cinq ou six héros, des hommes qui surent marcher sur les flots et n'y furent pas engloutis, parce qu'ils avaient confiance en eux-mêmes.... »

solide travailleur de Sorbonne, finira sans doute à l'Institut. Quant au dernier, François Sturel, nature inquiète, fine et nerveuse, il ne sera rien complètement : sa liaison avec le général Boulanger, ses indignations et ses velléités d'action pendant la période panamiste n'aboutiront qu'à lui faire constater son impuissance. Ce « roman de l'énergie nationale » nous laisse à dessein sous l'impression, par suite d'une mauvaise application, d'un fâcheux gaspillage de l'énergie nationale.

Cette œuvre puissante, et qui fait songer à certains romans sociaux de Balzac, n'est point sans défauts. Elle est trop touffue et elle est inégale. Les belles pages, que guettent les anthologies, y abondent. Mais le style, dans sa luxuriance, avec toutes ses qualités d'éclat, de force, d'ingéniosité aiguë, n'a pas toujours la limpidité, la simplicité, l'aisance heureuse qui distinguent les vrais classiques. Ce fleuve abondant et tumultueux charrie encore dans son cours quelques débris des vieilles roches qu'il a arrachées à ses rives; la pureté de ses eaux est encore troublée par le limon germanique qu'elles transportent. Mais que l'écrivain consente à faire un choix parmi les sensations qui l'assaillent; qu'il n'en retienne, pour les exprimer brièvement, que celles qui dominent et emportent les autres, et il lui arrivera de dessiner des paysages ou de tracer des portraits dont on ne saurait dépasser la vérité vivante et la force évocatrice.

Tous ceux qui ont senti et goûté la grandeur mélancolique des fins d'automne à Versailles croiront revivre leurs émotions passées en contemplant cette noble toile :

Le tapis du parc varie selon l'essence des arbres et la facilité qu'eut la pluie à le ternir. Quand le sol se bombe ou se rentre, les rayons réfractés avec des angles inégaux y fournissent mille feux non pareils. Parfois, dans le lointain, un bassin de marbre s'offre au bout des charmilles dont l'ombre zèbre le sol. Sur les côtés filent des sentiers étroits entre des haies rigoureusement taillées, et chacun d'eux aboutit à des bosquets où des bancs de Carrare délavé assistent à la chute des feuilles dans l'eau de vasques. De ces ronds-points déserts, huit chemins abandonnés mènent chacun à des solitudes d'où rayonne encore un système d'allées, toujours mélancoliques et de même enchantement, mais plus pressantes à mesure que leurs dédales se multiplient. Les feuilles se détachaient et glissaient en se froissant de branche en branche. Avec le moindre bruit, elles se couchaient, ne voulaient plus que pourrir. Un vent léger se leva qui les entraînait doucement, les faisait rouler comme des cerceaux d'enfants, les poussait jusqu'aux vasques croupissantes où des plombs bronzés, que gâte l'humidité poisseuse, émergent à fleur d'eau. O mort émouvante, formes ambiguës de la décomposition, couleurs liquéfiées où rampent les animaux répulsifs! Nul passant, rien que la mort et la gamme de ses marbrures[1]....

Veut-on maintenant des portraits, enlevés d'un trait de plume qui flagelle ou qui grave, ou ramassés en quelques lignes, ou amoureusement composés et dressés en pied, ou infatigablement pris et repris et qui s'acheminent à la ressemblance par des retouches successives? C'est Constans, « avec ce ton bonhomme et cet air de maraîcher qui a des économies ». C'est M. Ribot « se frottant les mains et agitant sa belle tête de pianiste ». C'est Rouvier, « avec son aplomb de sanguin fortement musclé,

1. *Leurs Figures*, éd. originale, Juven, p. 288-289.

ses larges épaules, son regard de myope qui ne daigne s'arrêter sur personne, avec tout cet aspect d'Arménien transporté des quais de Marseille à Paris, et toujours parlant haut, de cette admirable voix autoritaire qui, depuis quatre ans, brutalise, subventionne et soutient tout ce monde-là ». C'est Clemenceau, « né agressif et qui, même dans la vie familière, procède par interpellation directe et par intimidation, les bras croisés, le regard insulteur, la figure verte, cherchant son souffle[1] ». C'est Bouteiller, « avec son teint pâle, sa redingote où l'on cherchait instinctivement des traces de craie ». C'est Boulanger, « très simple, avec sa belle allure d'homme sûr de sa destinée et avec cette expression à la fois puissante et douce qui donnait tant de charme à sa physionomie », mais avec « un fond de vulgarité » qui reparaissait dans les moments décisifs[2]. Et c'est enfin Taine :

Le philosophe avait alors cinquante-six ans. Enveloppé d'un pardessus de fourrure grise, avec ses lunettes, sa barbe grisonnante, il semblait un personnage du vieux temps, un alchimiste hollandais. Ses cheveux étaient collés, serrés sur sa tempe, sans une ondulation. Sa figure creuse et sans teint avait des tons de bois. Il portait sa barbe à peu près comme Alfred de Musset qu'il avait tant aimé, et sa bouche eût été

1. Cf. dans un article, non recueilli en volume, sur *Clemenceau littérateur* (*Figaro* du 20 mai 1896), cet autre portrait : « C'est un homme. Considérons avec plaisir cette physionomie indomptable, son teint jaune et les plans violemment accusés de cette figure si vivante où éclate le besoin de vous expliquer à vous-même ce que vous alliez lui exposer. »

2. *L'Appel au soldat*, éd. Juven, p. 95, 222, 226; *Leurs Figures*, éd. originale, Juven, p. 135-136.

aisément sensuelle. Le nez était busqué, la voûte du front belle, les tempes bien renflées, encore que serrées aux arcades du front et l'arcade sourcilière nette, vive, arrêtée finement. *Du fond de ces douces cavernes, le regard venait, à la fois impatient et réservé, retardé par le savoir, semblait-il, et pressé par la curiosité.* Et ce caractère, avec la lenteur des gestes, contribuait beaucoup à la dignité d'un ensemble qui aurait pu paraître un peu chétif et universitaire dans certains détails, car M. Taine, par exemple, portait cet après-midi une étroite cravate noire en satin, comme celle que l'on met le soir [1].

Ce sont là des pages qui classent une œuvre. Mais un paysagiste, un portraitiste même ne sont pas un romancier. Il faut encore, il faut surtout, pour mériter pleinement ce titre, savoir conter et créer des figures vivantes. Savoir conter, c'est donner au lecteur l'illusion d'une histoire vraie, c'est fixer son attention et piquer sa curiosité au moyen d'une intrigue à la fois si attachante et si claire que pas un instant l'intérêt ne faiblira. A cet égard, le « roman de l'énergie nationale » n'est pas une parfaite réussite. Le don latin de la composition y fait un peu défaut. Très différent en cela, par exemple, de M. Bourget, qui est un si puissant constructeur, M. Barrès ne tient pas d'une main très ferme tous les fils de l'écheveau qu'il doit dérouler sous nos yeux ; il les laisse s'entrecroiser, et même s'embrouiller quelquefois. Les destinées de chacun de ses héros ne sont point *centrées* autour d'un point fixe, et, à les suivre parallèlement, l'intérêt se disperse et se dilue. Joignez à cela que, pour des raisons de

1. *Les Déracinés*, éd. originale, Fasquelle, p. 189-190.

fantaisie personnelle ou de doctrine, l'écrivain se laisse volontiers entraîner à des longueurs, des digressions, des hors-d'œuvre, qui nous font perdre de vue la ligne générale du récit et rompent à chaque instant l'impression d'ensemble. Grave défaut dans un ouvrage d'imagination : le lecteur n'appartient corps et âme qu'à l'écrivain qui s'empare de son esprit dès la première ligne et ne le lâche qu'à la dernière, après l'avoir conduit, par la voie la plus directe, la plus rapide, au terme secrètement poursuivi. Au romancier qui lui procure ce singulier plaisir d'être constamment dominé, et pris, et emporté dans un vigoureux engrenage, il n'est pas loin de presque tout pardonner, même de ne point posséder le don de vie et de ne pas « faire concurrence à l'état civil ».

Cette dernière faculté, on a parfois prétendu que M. Maurice Barrès en était dépourvu. Et si l'on veut dire par là que les personnages imaginaires qu'il met en scène ne surgissent pas devant nos yeux, ses livres fermés, avec cette netteté, ce relief, cette force d'obsession qu'ont les images des êtres réels que nous coudoyons dans la vie, on a peut-être raison. Je ne *revois* pas Rœmerspacher et Mme de Nelles comme je revois Eugénie Grandet ou le père Goriot. Mais a-t-on remarqué qu'il n'en va pas de même pour les personnages que M. Barrès a peints d'après nature et qui appartiennent à l'histoire? Je revois fort bien Bouteiller, — copié, comme l'on sait, fort librement d'ailleurs, sur Auguste Burdeau; — j'entends sa belle voix grave et pathétique, et, instinctivement, je cherche, moi aussi, des traces de craie sur sa redingote de pro-

fesseur. Je revois surtout Boulanger et toutes ces « figures » de « panamistes » et de parlementaires qui s'agitent au Palais-Bourbon. Et ce que le romancier n'a pas bien moins senti et rendu, c'est l'atmosphère toute spéciale où vivent, intriguent, spéculent et quelquefois tremblent ses héros. Telles séances de la Chambre, — la « Journée de l'Accusateur », celle de « la Première charrette », — sont de la grande psychologie collective en action et nous laissent une impression ineffaçable, — une impression analogue à celle que l'on emporte de certaines pages de Saint-Simon.

Et tout ceci revient à dire que l'art de M. Barrès, inférieur peut-être à son rêve, quand il s'agit de créer et de faire mouvoir des êtres fictifs, ne prend tout son prix que quand l'écrivain travaille d'après le modèle vivant. Son imagination est moins inventive qu'évocatrice de choses vues. « *L'Appel au soldat*, écrivait Jules Lemaître, *l'Appel au soldat* me paraît être de l'histoire, au même titre, par exemple, que les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Mémoires d'outre-tombe* ou les visions de Michelet, et à plus forte raison que les admirables chapitres de *l'Éducation sentimentale* où est racontée la Révolution de 1848. Toute histoire est forcément « subjective », c'est-à-dire interprétée et par suite transformée par le narrateur, à moins que celui-ci soit un esprit tout à fait indigent. L'histoire est, dans *l'Appel au soldat*, d'un subjectivisme qui avoue, voilà tout[1]. » Historien, je ne sais, car peut-être

1. Jules Lemaître, *l'Appel au soldat* (*Écho de Paris*), non recueilli en volume.

se mêle-t-il trop de passion à cette représentation des mœurs contemporaines; mais chroniqueur ou mémorialiste assurément : M. Maurice Barrès est par excellence le chroniqueur de la vie politique sous la troisième République.

Ce chroniqueur, enfin, est un écrivain qui pense; il ne se contente pas d'évoquer : il juge la réalité qu'il peint; il a écrit, et il faut l'en louer, un roman à thèse. L'idée générale qui domine et qui inspire son livre, c'est celle qui forme l'une des assises doctrinales des *Origines de la France contemporaine*, et que nous avons déjà vue esquissée ou développée dans maint article de journal. Aux yeux de M. Barrès, comme aux yeux de Taine, la France d'aujourd'hui souffre surtout d'un excès de centralisation. Centralisation intellectuelle : l'enseignement universitaire, tout pénétré d'esprit classique et d'humanisme, détache les jeunes êtres qui lui sont confiés du sol natal et des traditions familiales, les coule dans un moule uniforme et artificiel; il fabrique des « déracinés » et des hommes de lettres parisiens. Centralisation politique : tout le pouvoir est concentré entre les mains de quelques centaines de mandataires qui, organisés en partis, choisissent ou imposent les ministres, et, accessibles à toutes les corruptions, battent monnaie de leurs votes, de leur influence, sans aucun souci de l'intérêt public. Centralisation administrative : une immense armée de fonctionnaires couvre le pays, recevant le mot d'ordre de Paris, appliquant des règlements qui ne tiennent pas compte des diversités locales et qui répriment impitoyablement toute velléité d'originalité, toute initiative individuelle. A ce régime, la France se

meurt, la France est morte. Il n'y a qu'un moyen de la ressusciter : c'est de restreindre de plus en plus le rôle de l'État dévorateur et tout-puissant; c'est de réchauffer, ou même de recréer la vie régionale; c'est de combattre sans trêve le parlementarisme irresponsable et incompétent.

La thèse ainsi présentée est spécieuse, et j'en dirais même volontiers ce que Pascal disait de l'athéisme, qu' « il est vrai, mais jusqu'à un certain point seulement ». Car certes, nous n'allons pas nier les réels inconvénients d'une centralisation excessive. Mais nous n'irons pourtant pas jusqu'à charger ce seul bouc émissaire de tous les péchés et de tous les malheurs d'Israël. Ce n'est pas d'un excès de centralisation que la France de 1880-1910 a particulièrement souffert; c'est, — nous le voyons mieux aujourd'hui, — de sa défaite de 1870. On pourrait même soutenir que c'est sa centralisation, qui a permis à la France vaincue de sauvegarder jalousement et de consolider son unité nationale, et de pouvoir, à l'heure du danger, faire face de toutes ses forces réunies à l'ennemi commun. La France de la grande guerre n'a pas eu, comme la Belgique, ses « flamingants », ni, comme l'Angleterre, son Irlande. Elle est actuellement, et de beaucoup, la plus une de toutes les nations européennes : ce résultat est assez appréciable pour être payé, fût-ce un peu cher. Et cela assurément ne veut pas dire qu'il n'y ait pas lieu, maintenant surtout, de corriger les défauts et d'atténuer les excès d'une centralisation trop rigide, de décongestionner un organisme, où quelques organes, d'ailleurs essentiels, ont pris une extension démesurée, de rendre aux membres

atrophiés la souplesse et la libre aisance de la vie. Mais l'opération doit être conduite avec tact, mesure et prudence. En matière sociale, où tout est affaire de nuances et de sage opportunité, les erreurs sont toujours graves, et, sous prétexte de fuir un excès regrettable, il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire, peut-être plus fâcheux encore. Les décentralisateurs d'aujourd'hui et de demain devront entendre les discrètes et justes réserves qu'Émile Boutmy formulait déjà sur les vues décentralisatrices de Taine. « Dans notre société nivelée et pulvérisée, disait-il, l'État est actuellement la seule expression de la patrie, le seul symbole visible d'une communauté historique glorieuse. Si l'on entreprend de diminuer cette grande figure, ce doit être sans raideur théorique, avec beaucoup de ménagements et de précautions, et en lui laissant toujours de quoi soutenir un haut personnage. Autrement, le patriotisme perdrait le dernier et le seul centre de conscience par où il se saisit et se reconnaît [1]. »

La thèse du « déracinement » appellerait des réserves analogues [2]. Comme la thèse de « l'étape », dans le roman célèbre de M. Bourget, elle n'est juste qu'à la condition de n'être pas érigée en dogme, en principe rigide et absolu. Oui, sans doute, il serait bon qu'un grand nombre de ceux qui viennent chercher fortune à Paris trouvassent dans les cadres naturels

1. Émile Boutmy, *Taine, Scherer, Laboulaye*, A. Colin, 1901, p. 43. Cf. p. 120-123, une très forte page dans le même sens, et dans les *Questions politiques* d'Émile Faguet (A. Colin, 1899), la belle étude intitulée : *Décentralisateurs et Fédéralistes*.

2. Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1897, l'article de M. René Doumic sur *les Déracinés*.

de leur province natale un utile emploi de leur activité. Mais il y a des ratés, même en province, et je ne suis pas sûr que les six « déracinés » de M. Barrès, même s'ils n'avaient jamais quitté leur Lorraine, eussent beaucoup mieux tourné que sur le pavé de Paris. Plus que de leur « déracinement », ils me paraissent les victimes de leur amoralité personnelle, et c'est ce que l'écrivain aurait dû plus nettement indiquer, et c'est ce qu'il aurait fait peut-être, s'il n'avait pas cru devoir affecter, au cours de ses trois volumes, un air et un ton d'amoralisme qui se traduit par maints détails d'une crudité inutile et un peu voulue, et qui rappelle trop les écarts de sa première manière.... Pour en venir à des cas réels et concrets, plus probants que des cas imaginaires, à chaque instant ne constatons-nous pas autour de nous les heureux effets de certains « déracinements »? Les lettres françaises et « l'énergie nationale » eussent-elles gagné à ce que M. Maurice Barrès s'enfermât dans sa vallée de la Moselle et limitât sa destinée à être magistrat, ou même journaliste, à Nancy? Enfin, l'enseignement universitaire peut avoir toute sorte de défauts, mais, — ne nous laissons pas ici abuser par de mauvais souvenirs personnels de collège, — s'il se propose pour objet de franciser, d'humaniser, — c'est tout un, — les jeunes provinciaux qui lui sont soumis, de les acheminer à des conceptions moins locales, plus générales du monde et de la vie, il remplit exactement sa fonction propre, et il faut l'en féliciter. *Élever* un enfant, — la langue même l'indique avec une force merveilleuse, — c'est le détacher de lui-même, c'est le dégager de

sa gangue originelle, et le faire progressivement passer d'un état voisin de l'animalité primitive à un état d'humanité supérieure. Élever, c'est épurer, c'est affranchir; c'est, si l'on veut, « déraciner » en chacun de nous l'instinct égoïste et lui substituer une claire volonté d'altruisme. En ce sens, le « déracinement » est une chose non seulement légitime, mais nécessaire; c'est le dernier mot et la fin dernière de toute éducation véritable.... Mais ne faut-il pas maintenant reconnaître qu'un livre qui, sans parler de ses autres mérites littéraires, soulève de pareilles questions, n'est pas un roman ordinaire? En écrivant son *Roman de l'énergie nationale*, M. Barrès a pris rang, décidément, parmi les premiers écrivains d'aujourd'hui.

# II

Son œuvre de romancier, si importante qu'elle fût à ses yeux [1], n'absorbait pas son activité tout entière. Il écrivait d'autres livres, il poursuivait son labeur de journaliste; surtout il se mêlait à l'action politique. « Depuis mon premier livre, livre d'enfant, *Sous l'œil des Barbares*, a-t-il dit, je n'ai donné au travail pour lequel je suis né que les instants que je dérobais à ma tâche politique [2]. » Il avait cessé de trouver Déroulède « encombrant » et il avait adhéré à la Ligue des Patriotes. Lorsqu'en 1898, la douloureuse « Affaire » éclata, rompant avec des amitiés et des admirations dont beaucoup lui étaient chères [3], il prit fortement position

1. « Ai-je un talent? Si faible qu'il soit, en interprétant les aventures de *l'Énergie nationale* dans ces dernières années, j'ai mieux servi l'esprit français, que par les trois cents réunions où j'ai dénoncé les parlementaires. » (*Scènes et doctrines du Nationalisme*, éd. originale, Juven, p. 6.)

2. *Id., ibid.*

3. « Je viens de relire votre œuvre entière, et dix fois, en sentant revivre aussi fraîches qu'au premier jour les joies d'art que je vous ai dues jadis, en songeant à ce que vous valez, et à ce que valent ceux qui ne vous aiment pas,

contre ceux qui lui paraissaient mettre en péril les plus graves intérêts du pays; il fut l'un des plus ardents promoteurs et organisateurs de la *Ligue de la Patrie française*; et s'il ne l'a peut-être pas inventé, c'est lui qui, plus que personne, a fait la fortune du mot *nationalisme*.

Un nationaliste, c'est d'abord essentiellement un homme qui rapporte tout à la France, et qui juge de tout, même de la vérité abstraite et métaphysique, en fonction de l'intérêt français. « L'assertion qu'une chose est bonne ou vraie a toujours besoin d'être précisée par une réponse à cette question : Par rapport à quoi cette chose est-elle bonne ou vraie? Autrement, c'est comme si l'on n'avait rien dit [1]. » Et, d'autre part, « un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. Nationalisme est acceptation d'un déterminisme [2]. » « Pour moi, messieurs, s'écriait un jour M. Maurice Barrès, dans une conférence célèbre, dévoyé par ma culture universitaire, qui ne parlait que de l'Homme et de l'Humanité, il me semble que je me serais avec tant d'autres agité dans l'anarchie, si certains sentiments de vénération n'avaient averti et fixé mon cœur. » Un jour, à Metz, au cimetière de Chambière, en face du monument élevé à la mémoire de sept mille deux cents soldats français morts aux ambulances de 1870, il a eu la révélation de la solidarité inéluc-

j'ai eu la tentation de me taire... (Lucien Herr, *A M. Maurice Barrès*, *Revue blanche*, janvier-avril 1898, p. 241).

1. *La Terre et les Morts* (*Sur quelles réalités fonder la conscience française*), Paris, Bureaux de *la Patrie Française*, 1899, p. 12.

2. *Scènes et doctrines*, p. 10.

table qui le rattache à tous ces morts, à la terre, aux traditions qu'ils défendaient. « A Chambière, devant un sable mêlé de nos morts, par un mouvement invincible de vénération, notre cœur convainc notre raison des grandes destinées de la France et nous impose à tous l'unité morale. »

Cette voix des ancêtres, cette leçon de la terre que Metz sait si bien nous faire entendre, rien ne vaut davantage pour former la conscience d'un peuple. La terre nous donne une discipline, et nous sommes les prolongements des ancêtres. Voilà sur quelles réalités nous devons nous fonder.

Que serait donc un homme à ses propres yeux, s'il ne représentait que soi-même? Quand chacun de nous tourne la tête sur son épaule, il voit une suite indéfinie de mystères, dont les âges les plus récents s'appellent la France. *Nous sommes le produit d'une collectivité qui parle en nous.* Que l'influence des ancêtres soit permanente, et les fils seront énergiques et droits, la nation une [1].

Appuyé sur ce fondement solide, M. Barrès espérait rallier à sa doctrine tous les éléments sains de la communauté française. « La Patrie française, disait-il, liera partie avec les patriotes de Déroulède, avec les régionalistes, et avec tous ceux, catholiques ou positivistes, qui veulent une discipline sociale. » Les circonstances, de profondes divergences politiques entre les hommes firent avorter ce mouvement. Ceux-là mêmes qui eussent été tentés naguère de le condamner le plus sévèrement doivent reconnaître aujourd'hui, après l'expérience que nous avons faite de la volonté de guerre allemande, que ces

1. *La Terre et les Morts*, p. 17-20.

« tumultes français », boulangisme, nationalisme, ont eu leur raison d'être historique et leur utilité nationale. Trop absorbée dans ses querelles intérieures, endormie dans une sécurité trompeuse par les prédications pacifistes, la France risquait d'oublier le péril militaire qui croissait à sa frontière. Boulangistes et nationalistes l'ont tenue en haleine; leurs excès mêmes ont entretenu, dans la jeunesse surtout, la flamme sacrée du patriotisme et « le sens de l'ennemi », et à l'heure voulue, le pays tout entier s'est trouvé moralement prêt. Ses plus violents adversaires doivent aujourd'hui à Déroulède la juste réparation de leur gratitude.

Chose plus essentielle peut-être encore, le nationalisme a entretenu dans la pensée française la méditation du problème alsacien-lorrain. Le mot célèbre de Gambetta : « Y penser toujours, n'en parler jamais », impliquait une profonde erreur psychologique : les hommes sont ainsi faits qu'ils ne pensent quelquefois qu'aux objets dont ils parlent toujours; et la formule du grand tribun risquait fort de devenir une emphatique invitation à l'oubli. Il fallait empêcher l'odieuse et impie prescription. M. Maurice Barrès fut parmi les plus ardents à s'y employer. Ses origines mêmes le prédisposaient à cette tâche. Au sortir du « long travail de forage » auquel il s'était livré à ses débuts, il avait retrouvé dans sa petite patrie « la source jaillissante » de sa propre personnalité. Ses souvenirs d'enfance et de jeunesse lui avaient rendu familières toutes les choses de Lorraine et d'Alsace. Chaque année il revenait à Charmes passer de longues semaines dans la maison familiale; il visitait l'Alsace et la Lor-

raine annexée. Un jour de juin 1899, il avait, sur le champ de bataille de Reischoffen, rencontré le docteur Bucher, qui, « barrésien » de la première heure, avait voué un culte touchant au maître aimé de sa jeunesse et s'offrit à le guider dans son enquête sur l'âme alsacienne. La collaboration de ces deux hommes fut extrêmement féconde pour l'un et pour l'autre. Bucher dut à M. Barrès, avec d'incomparables encouragements, la révélation de son propre idéal et la claire conception de son œuvre. Et M. Barrès dut à Pierre Bucher de mieux comprendre, dans sa complexité et sa profondeur, la question d'Alsace-Lorraine. En décembre 1899, il faisait, sous les auspices de la *Patrie française*, une conférence sur *l'Alsace et la Lorraine*. Il se défendait d'apporter à ses auditeurs « des déclamations », mais simplement « un état sincère des gens et des lieux ». « Allons à Metz », disait-il, et il dépeignait vivement cette ville charmante, « château de la Belle-au-Bois dormant » : « une caserne dans un sépulcre ».

Les femmes de Metz, ajoutait-il, touchent par une délicatesse, une douceur infinie, plutôt que par la beauté. Leur image, quand elles parcourent les rues étroites, pareilles aux corridors d'une maison de famille, s'harmonise au sentiment que communique toute cette Lorraine opprimée et fidèle. *Quelque chose d'écrasé, mais qui éveille la tendresse*, pas de révolte, pas d'esclaves frémissantes sous le maître, *mais l'attente quand même, le regard et le cœur tout entiers vers la France.*

Puis l'orateur, par des anecdotes et des faits précis, décrivait la lutte sourde qui, depuis 1871, était engagée à Strasbourg entre l'administration

allemande qui a déclaré une « guerre féroce à la langue, aux habitudes, à tout ce qui est d'essence française », et une population invinciblement récalcitrante, et qui se venge en apprenant et en sachant mieux le français qu'avant la guerre. Et, généralisant, il retraçait à grands traits « le développement des âmes alsaciennes et lorraines » depuis l'annexion. Tout d'abord, « sous la douleur de la déchirure », « ce fut la période *héroïque* et de *protestation* ». Le système n'ayant pas produit les résultats positifs qu'on en attendait, on en changea. Ce fut alors la phase de la résistance légale. Les Alsaciens ont pris conscience de la supériorité de leur culture sur la culture germanique, et sans violence inutile, ils imposent ce sentiment à leurs maîtres d'un jour. « Dans l'Empire d'Allemagne, ils ont introduit des idées et des goûts français : un peu de France, en un mot. Au rapt du sol par la violence ils ont répondu par une lente et sûre conquête morale. » « Français ne puis, Allemand ne daigne, Alsacien suis » : telle est leur devise présente. « Et nous aussi, concluait le conférencier, nous devons travailler à cela : les maintenir dans la conscience française.... Notre devoir, c'est de fortifier la France le plus possible.... Si vous créez une France forte, armée, organisée, vous pouvez être certains que, de l'autre côté de la frontière, *à l'instant que la politique aura choisi comme favorable, on entendra un immense cri d'amour s'élever vers la France quand elle pourra faire le geste nécessaire*[1]. » Nous savons

1. *La Patrie française* : Septième conférence, par Maurice Barrès : *l'Alsace et la Lorraine*, Paris, Bureaux de *la Patrie française*, 1900. — Cette conférence, comme la précédente, sur

aujourd'hui combien la réalité des faits a justifié cette prédiction.

Tout en constituant et en développant les thèmes principaux de son nationalisme, et comme s'il était incapable de se laisser enlizer dans une préoccupation unique, M. Barrès ne s'interdisait pas de noter et d'orchestrer les émotions d'un autre ordre qui, au hasard des jours, venaient solliciter son ardeur lyrique. C'est ainsi qu'en plein procès de Rennes, il allait visiter Combourg, pour « s'épurer dans l'atmosphère d'un grand poète de l'honneur ». Et ce pieux pèlerinage nous a valu une fort belle méditation sur la jeunesse de René. « Fils des romantiques, je rentre dans ma maison de famille et je sonne à l'huis d'un château, survivance du passé, où je reconnais en même temps le principe de mon activité littéraire. » Fils des romantiques encore, l'auteur du livre intitulé *Amori et Dolori sacrum* (1903), et qui, de son propre aveu, contient des pages appartenant à la même veine que *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* Parmi ces pages, certains admirateurs fanatiques de M. Maurice Barrès ont particulièrement distingué celles qui sont consacrées à *la Mort de Venise*, et ils déclarent volontiers, selon le mot de Sainte-Beuve sur Chateaubriand, qu' « en prose il n'y a rien au delà ». Je leur donnerais volontiers raison, si je ne croyais discerner dans ce morceau célèbre, avec quelques longueurs, un peu d'artifice, un peu de « littérature » aussi, et même, — soyons franc, —quelques traces de ce mauvais roman-

*la Terre et les Morts*, a été reproduite dans les *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, mais avec bien des coupures et des variantes.

tisme que ses premiers maîtres ont inoculé au poète, et dont il aura grand'peine à se défaire. Mais j'avouerai bien volontiers que « l'Incendie de Venise » est une superbe « opale », à placer tout à côté de ce pur joyau qu'est la fameuse *Lettre sur la Campagne romaine* :

Là-bas, sur notre droite, Venise, au ras de la mer, s'étendait et devait faire une barre plus importante à mesure que le soleil s'anéantissait. Des colorations fantastiques se succédèrent, qui eussent forcé à s'émouvoir l'âme la plus indigente. C'étaient tantôt des gammes sombres et ces verts profonds qui sont propres aux ruelles mystérieuses de Venise; tantôt ces jaunes, ces orangés, ces bleus avec lesquels jouent les décorateurs japonais. Tandis qu'à l'Occident *le ciel se liquéfiait dans une mer ardente*, sur nos têtes des nuages enivrants de magnificence renouvelaient perpétuellement leurs formes, *et la lumière crépusculaire les pénétrait, les saturait de ses feux innombrables*. Leurs couleurs tendres et déchirantes de lyrisme se réfléchissaient dans la lagune, *de façon que nous glissions sur les cieux. Ils nous couvraient, ils nous portaient, ils nous enveloppaient d'une splendeur totale, et, si, je puis dire, palpable*. Vaincus par ces grandes magies, nous avions perdu toute notion du réel, quand des taches graves apparurent, grandirent sur l'eau, *puis nous prirent dans leur ombre*. C'étaient les monuments des doges [1].

Certes, l'auteur de cette page est un grand artiste. A Venise, il s'est efforcé de retrouver les traces de Wagner et de Taine, de Gautier et de Léopold Robert, de George Sand et de Musset, de Byron, de Chateaubriand et de Gœthe. C'est là ce qu'il appelle le « Conseil des Dix ».

1. *Amori et Dolori sacrum*, éd. originale, Juven, p. 53-54.

— Ils ne sont que neuf, me dit un lecteur.

— Qu'on réserve le dixième siège. Je connais telle candidature....

J'en connais une autre. Et qui sait? si modeste qu'il soit, M. Maurice Barrès doit bien la connaître aussi.

A le prendre dans son ensemble, le recueil *Amori et Dolori sacrum* paraît d'une inspiration encore toute romantique, et au lieu d'être daté de 1903, il pourrait l'être de 1890 : pourquoi les pages sur *Une Impératrice de la Solitude* ne seraient-elles pas contemporaines de *Sous l'œil des Barbares*, plutôt que de *l'Appel au Soldat?* A y regarder pourtant d'un peu plus près, il est visible que l'auteur ne s'abandonne pas sans quelques remords à son lyrisme éperdu, à ses émotions un peu troubles et, parfois, malsaines, aux anciens guides de sa pensée et de son art. Et artiste très conscient de ses moyens et de son objet, pour mieux nous signifier que ce livre, s'il n'est pas un démenti, est tout au moins un adieu à son passé, il l'a couronné par une fort curieuse et suggestive méditation, *Le 2 novembre en Lorraine*, où, résumant tout son développement antérieur, il nous montre « le culte du Moi » aboutissant, nécessairement et logiquement, au culte vivifiant de la terre et des morts et, dans « un vertige délicieux », « l'individu se défaisant pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans les milliers d'années, que n'annule pas le tombeau ». Sur la « sainte colline nationale » de Sion-Vaudémont il a « trouvé l'apaisement », il a « compris son pays et sa race », il a « vu son poste véritable, le but de ses efforts, sa prédestination » :

Voici la Lorraine et son ciel : le grand ciel tourmenté de novembre, la vaste plaine avec ses bosselures et cent villages pleins de méfiances. *O mon pays, ils disent que tes formes sont mesquines! Je te connais chargé de poésie.* Je vois sur ton vaste camp des armes qui reposent. Elles attendent qu'un bras fort les vienne ressaisir.... Plus que tout au monde, j'ai cru aimer le musée du Trocadéro, les marais d'Aigues-Mortes, de Ravenne et de Venise, les paysages de Tolède et de Sparte; mais à toutes ces fameuses désolations, je préfère maintenant le modeste cimetière lorrain où, devant moi, s'étale une conscience profonde.... Comme furent nos pères, nous sommes des guetteurs. Qu'est-ce que la pensée maîtresse de cette région? Une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin. *Ce fut la destinée constante de notre Lorraine de se sacrifier pour que le germanisme, déjà filtré par nos voisins d'Alsace, ne dénaturât point la civilisation latine*[1].

Fortes paroles, et de grande conséquence. Ouvrons, pour nous en mieux convaincre, le livre charmant que M. Barrès a publié, vers le même temps, sous ce titre plein de promesse : *les Amitiés françaises.* Ce sont, un sous-titre nous en avertit, des *Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie.* Ce « petit Lorrain » est le propre fils de l'écrivain, Philippe, celui dont on a bercé l'enfance des récits de 1870, et auquel on a dit : « Les Français seront vainqueurs... le jour que tu seras grand. » Il faut noter à ce propos que les fougueux individualistes sont bien rarement d'honnêtes pères de famille; ils ressemblent tous plus ou moins à leur maître Jean-Jacques qui, pour mieux discuter sur l'éducation, avait commencé par envoyer ses enfants à l'hopital : n'ayant pas

1. *Amori et Dolori*, p. 284-290.

charge d'âmes, ils peuvent prêcher à leur aise, à l'abri de l'expérience et des responsabilités, le culte du Moi et le mépris des traditions séculaires. Il en va tout autrement pour les éducateurs dignes de ce nom; ceux-là veulent armer pour la vie réelle des êtres humains qu'ils rêvent aussi complets que possible; ils savent quelle tâche complexe, délicate, presque effrayante, est celle qui consiste à élever un enfant; aux théories toutes faites, aux aventures métaphysiques ils préfèrent l'autorité des faits et la leçon des ancêtres. « Nous ne rêvons pas d'un Eldorado, écrit M. Barrès. Nous ne sommes pas les éternels émigrants qui dessinent au bord d'une mer mystérieuse et sur le sable d'un rivage détesté les épures d'un vaisseau de fuite. *Nous sommes des traditionalistes*. Quand toutes les idées entrent en concurrence dans l'âme d'un enfant, je m'applique à favoriser la poussée de ses ancêtres. » Et il conduit son fils sur la côte de Vaudémont, berceau de la légende et de l'histoire lorraine, à Domrémy, à Niederbronn, en Alsace, à Lourdes; il s'efforce de lui mettre dans l'âme de vivantes images françaises, et, en le maintenant dans la droite lignée de ses pères, de lui suggérer « la noble et la seule féconde discipline qu'il nous faut hardiment élire ». « Il s'agit de concevoir une sage économie de nos forces, d'organiser notre énergie et de sortir d'un désordre barbare pour l'accomplissement de notre destin. » Telle est la tradition de la France, celle « qu'il faut maintenir et développer », « et ce soin suffirait presque à donner un sens à notre activité ». Et certes, cette subordination volontaire du sentiment à la raison implique de réels sacrifices.

Quand je reviens toujours à ma rude Lorraine, croyez-vous donc que j'ignore tant de douceurs, tant de merveilles épandues sur le vaste monde? *Si je m'en tiens à Corneille, à Racine*, ne distinguez-vous point que j'ai subi comme d'autres, *et plus peut-être*, ce flot de nihilisme et ces noirs délires que, par-dessus la Germanie, nous envoie la profonde Asie?... Et, par exemple, croyez-vous qu'on ignore les somptueuses et déchirantes ivresses, tout le vaste flot de l'Asie, qu'un Tristan, qu'une Yseult, nous versent à nous submerger? Leurs philtres m'enivrèrent, me corrompirent, m'allaient dissoudre. *Ah! combien ils me gênent encore!* On ne chasse plus Tristan et Yseult s'ils mirent un jour leur poison dans nos veines.... Voyons clair et, si c'est notre lâche dessein de nous abandonner, livrons-nous à ce flot stérile, à cet appétit du néant. *Mais si vous préférons l'allégresse créatrice, la belle œuvre d'art française, rejetons le poison de l'Asie*[1]...

Désormais, le choix du poète est fait. Il a renoncé au néant. L'âge, la réflexion, l'expérience, l'action, la paternité ont exercé leur salutaire influence, exorcisé les séduisants et dangereux fantômes dont s'enchantait sa romantique jeunesse; les « amitiés françaises » ont agi doucement, mais puissamment sur son âme, l'ont définitivement affranchie du lourd tribut qu'elle payait aux divinités d'outre-Rhin. Elle est libre maintenant d'entonner son « chant de confiance dans la vie ».

1. *Les Amitiés françaises*, éd. originale, Juven, p. 15, 251-254, 257, 258, 262-264.

## III

*Le Roman de l'énergie nationale* appelait une contre-partie. A ces six jeunes Lorrains qui, pour leur malheur et celui de la communauté nationale, avaient déserté leur pays, il fallait en opposer d'autres qui ne commissent pas la même faute. A l'exemple des « déracinés » il fallait substituer celui des « racinés dans la terre de leurs morts ». A cet égard, quel cas plus intéressant, plus pathétique même à étudier que celui des Alsaciens-Lorrains qui n'ont pas émigré ! C'est toute la question d'Alsace-Lorraine qui se pose à leur sujet. Question, observons-le, qui n'est pas seulement actuelle, mais éternelle. « Ce grand drame moral n'est qu'une scène dans la longue tragédie qui se joue sur le Rhin entre le Romanisme et la Germanie. » « Les populations d'outre-Rhin ont envahi vingt-huit fois la France.... Cette querelle pour la possession du Rhin ressemble assez à la lutte entre le soleil et la pluie qui se perpétue d'alternative en alternative. » Situées face à l'Allemagne, nos deux marches frontières sont les citadelles avancées de la civilisation latine, nos

« bastions de l'Est ». Elles ont une mission historique à laquelle M. Maurice Barrès avait longuement et souvent réfléchi et que, depuis plusieurs années, il se proposait de décrire. C'était là « une œuvre à laquelle il se préparait, alors même qu'il ignorait devoir, un jour, l'entreprendre [1] ».

Ce sera, — écrivait-il en 1901, à propos des *Oberlé*, — ce sera l'honneur de ma carrière d'écrivain si je puis quelque jour apporter plus de lumière sur les magnifiques luttes rhénanes, luttes entre les intelligences *et dans chaque intelligence.* Aux frontières de l'Est, ma petite nation, à travers les siècles, a joué un rôle principal dans cet antagonisme de race où je suis, à mon tour, un modeste combattant. *Nous avons filtré les races inférieures.* Je ne m'écarte des querelles électorales que pour mieux me préparer à ce devoir difficile de fermer les défilés et de ralentir le flot étranger [2].

Ces « magnifiques luttes rhénanes », l'écrivain se proposait de les mettre sous nos yeux par une série d' « épisodes » qu'il publierait successivement. Le premier de ces épisodes, c'est le beau récit intitulé *Au service de l'Allemagne.*

Le livre doit beaucoup à Pierre Bucher [3] qui a servi de modèle, — de modèle très librement interprété, — pour le portrait du volontaire Ehrmann.

1. *Au service de l'Allemagne*, éd. originale, Fayard, *Préface.*
2. *Les Annexés* (*Figaro* du 16 novembre 1901); recueilli dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 313.
3. « Je dirai un jour, comment de nos entretiens acharnés, pleins d'une foi profonde, sortirent mes livres alsaciens et lorrains.... » (Discours prononcé par M. Maurice Barrès aux funérailles de Pierre Bucher, *l'Alsace* du 19 février 1921.)

Il semble d'ailleurs que ces pages aient tout d'abord un peu surpris les Alsaciens, comme ces photographies qui font douter de leur parfaite ressemblance, parce qu'elles mettent en saillie un trait profond, involontaire et insoupçonné, d'une physionomie trop connue. En fait, la ressemblance intérieure était si subtilement attrapée, et, comme toutes les grandes œuvres d'art, le portrait fictif concentrait et exprimait si fortement les tendances intimes, presque inconscientes et inavouées, bref, toute la vie secrète, actuelle et prochaine, du modèle, il en éclairait, il en réalisait si lumineusement les virtualités, que bientôt les volontaires Ehrmann devinrent légion sur la terre d'Alsace. Une fois de plus, la vie se mit à imiter l'art. Et cela, sans doute, parce que l'art est une des forces constitutives de la vie; mais aussi, mais surtout parce qu'en étudiant l'Alsace nouvelle, l'artiste l'avait comprise, devinée et percée de part en part, et lui avait fourni la juste formule de son développement provisoire. « Jean Oberlé, — écrivait-il déjà à la fin de son article sur le roman de M. Bazin, — Jean Oberlé, généreux garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros? Ne quittez point l'Alsace.... *Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas.* » Voilà la devise de l'âme alsacienne durant les années qui ont précédé la guerre. Mieux que jamais nous voyons aujourd'hui combien elle était féconde et combien elle a servi la cause de la France.

Les idées abstraites n'ont toute leur action sur les âmes que lorsqu'elles prennent corps et vie en de parlants symboles. C'est à Sainte-Odile que M. Mau-

rice Barrès a eu la claire révélation du « devoir alsacien » et de « sa juste tâche ». Taine était venu à Sainte-Odile, et, dans des pages célèbres, exalté par la beauté du paysage, il avait évoqué la haute et pure figure de l'Iphigénie de Gœthe. Fâcheuse erreur d'un déraciné! Sainte-Odile se suffit à elle-même : elle ne serait pas la patronne de l'Alsace, si elle n'était pas « le nom d'une victoire latine » et catholique sur la brutalité barbare et germanique. Son histoire, sa légende résument et symbolisent des siècles d'efforts et la continuité d'une même volonté nationale. Cette volonté est plus forte que les changeantes contingences historiques. « Ainsi, de nos jours, il nous faut le même miracle qu'au temps d'Odile, fille d'Adalric. *Nous attendons que notre sol boive le flot germain et fasse réapparaître son inaltérable fond celte, romain, français, c'est-à-dire notre spiritualité.... La romanisation des Germains est la tendance constante de l'Alsacien-Lorrain.* Telle est la formule où j'aboutis dans mes méditations de Sainte-Odile [1]. »

Mais cette formule générale, comment l'adapter aux circonstances présentes? Comment traduire dans les faits contemporains « la pensée de Sainte-Odile »? C'est ici qu'intervient l'histoire qui forme le fond du livre *Au Service de l'Allemagne.* Fils d'un industriel qui, pour ne pas laisser tomber son usine aux mains des Allemands, est resté en Alsace après la guerre, Ehrmann, convaincu lui aussi que son devoir est de ne pas quitter le pays natal, a fait ses études de médecine à Strasbourg, puis il est entré au régi-

1. *Au service de l'Allemagne*, p. 60.

ment pour y accomplir comme volontaire ses six mois de service obligatoire. Sa première journée de caserne allemande lui est si dure, qu'il songe à déserter. Mais il se ressaisit, et il mettra son point d'honneur à être un excellent soldat, à s'imposer comme tel à ses chefs, à ses camarades, à leur arracher leur estime et l'aveu de sa supériorité d'Alsacien français. Et peu à peu, à force de patience, d'empire sur soi, de souple adaptation, de dignité et de gentillesse, il sort vainqueur du duel qui s'est engagé entre le militarisme prussien et son âme irréductible de Français annexé. Le jour de son départ, il est allé prendre congé du maréchal des logis, qu'il trouve en pleurs, au chevet de son unique enfant qui vient de mourir. Il lui serre la main et lui envoie une couronne. Le lendemain, le brave homme fait irruption dans sa chambre, sanglotant, les mains tendues :

— Vous êtes vraiment un grand cœur, monsieur Ehrmann. *Au moment où je ne peux plus vous servir de rien!* monsieur, on doit le dire, *les Francais ont plus d'humanité que les autres.*

Il m'a traité de Français! C'est le dernier mot que j'ai entendu de cette caserne, et l'un de ceux qui, de ma vie, m'aura le plus donné de plaisir[1].

Cette sorte de tragédie intime est traitée, comme il convenait, à la manière classique. Pas de grands mots, pas d'éclats de voix, pas de considérations théoriques formant longueur. Des faits, de brèves

1. *Au service de l'Allemagne*, p. 113.

notations psychologiques, une action vive et continue; quelque chose de net et de souple, de direct et de vigoureusement ramassé qui rappelle les meilleures nouvelles de Mérimée; une forme dépouillée, rapide, incisive; une sobriété un peu hautaine, mais puissamment suggestive. Cela est d'un très grand art, fort et fin tout ensemble, et qui s'accorde admirablement avec la donnée morale du sujet traité. Nous voilà assez loin du romantisme d'inspiration et d'expression que l'on pouvait reprocher encore à l'auteur des *Déracinés* et de *la Mort de Venise.* Il s'est « romanisé » lui aussi. « Comment ne serais-je point prêt, écrivait-il naguère, à tous les sacrifices *pour la protection de ce classicisme qui fait mon épine dorsale*[1]*?* » Sans rien répudier de ses heureuses acquisitions antérieures, ces sacrifices, il a eu le courage de les accomplir. Il s'est modelé sur son héros. Il a accepté une discipline intérieure. Il a voulu faire sentir à tous ses lecteurs, fussent-ils Allemands, la supériorité ordonnatrice du génie latin. Son œuvre est devenue l'un de nos « bastions de l'Est ».

Quelques années après, il la poursuivait et la complétait en publiant un second « épisode », *Colette Baudoche, Histoire d'une Jeune fille de Metz.* « Colette Baudoche, nous dit l'auteur, est la sœur de l'Alsacien Ehrmann. L'un et l'autre, j'ai essayé de les présenter avec les mots les plus unis et sans aucun artifice, pour ne pas diminuer devant le lecteur une position d'un romanesque si vrai. » Ce désir tout classique de simplicité n'a-t-il pas, ici, conduit

1. *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 12.

M. Barrès un peu au delà du but, très légitime et très élevé, qu'il poursuivait? Simplicité, sobriété ne sont pas, en art, et fût-ce dans l'art le plus attique, synonymes de sécheresse, et il y a, nous le verrons, un peu de sécheresse dans l'exécution de ce « petit roman, plein de sens, qui éclaire *d'un jour net et froid* l'état des choses franco-allemandes en Lorraine ». D'autre part, le sujet lui-même, avec tout le « romanesque si vrai » qu'il comporte, impliquait-il cette largeur et cette profondeur de pathétique qui caractérisent les grandes œuvres de la littérature et de l'art? On peut en douter. On peut plaindre et admirer profondément les récentes générations d'Alsace et de Lorraine, croire que « ces captifs et captives continuent d'ajouter au capital cornélien de la France », et trouver que la touchante Colette Baudoche aurait quelque peine à se transfigurer en une Pauline ou une Chimène. « Petite fille de mon pays, écrit bien joliment M. Barrès, je n'ai même pas dit que tu fusses belle, et pourtant, si j'ai su être vrai, direct, plusieurs t'aimeront, je crois, à l'égal de celles qu'une aventure d'amour immortalisa. Non loin de Clorinde, mais plus semblable à quelque religieuse sacrifiée dans un cloître, tu crées une poésie, toi qui sais protéger ton âme et maintenir son reflet sur les choses. » — « A l'égal » est peut-être beaucoup dire; mais « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père », et, parmi les héroïnes du sacrifice volontaire, la « jeune fille de Metz » est assurée de ne pas périr.

On connait sa modeste et douloureuse aventure. Les dames Baudoche, la grand'mère et sa petite-

fille Colette, ont loué deux de leurs chambres à un jeune professeur allemand, Frédéric Asmus. Celui-ci, un bon pédant, mal dégrossi, mais candide et plein de bon vouloir, se laisse prendre peu à peu au charme subtil de la vieille cité messine et de la vie lorraine; il visite Nancy, admire la noble et discrète beauté de la place Stanislas, et, les commentaires de ses hôtesses aidant, il s'ouvre lentement à un ordre de pensée et de civilisation supérieures, bref, à l'ordre français. Peu à peu, la grâce opère, sous les espèces aimables, ingénieuses et sensées de la jeune fille, et un beau jour, l'Allemand la demande en mariage. Après un mois d'indécision, à la messe anniversaire des soldats français morts pendant le siège, messe qui, chaque année, le 7 septembre, se célèbre à la cathédrale, Colette a la claire révélation de son devoir de Française : les morts ont parlé; elle ne peut pas, elle ne doit pas épouser un Allemand : car elle perdrait l'estime des Dames de Metz.

Certes, cette « petite Française de la lignée cornélienne » est touchante. Peut-être le serait-elle davantage, d'une part, si la lutte qui s'engage dans sa conscience était moins brièvement analysée et nous était rendue plus sensible, et, d'autre part, si son sacrifice lui était, osons-le dire, plus rude. Car elle n'aime pas d'amour Frédéric Asmus, lequel, en vérité, n'est pas très séduisant. Il y a des Chimènes bourgeoises, et je crois bien que Colette Baudoche a le cœur et l'âme de l'une d'elles; mais son Rodrigue des bords de la Sprée, avec toutes ses qualités de sérieux et de bonhomie, n'est pas fait, du moins en France, pour provoquer quelque grande pas-

sion : il mérite estime, sympathie, amitié, tout ce que lui donne généreusement Colette, mais rien de plus. Et je suis d'ailleurs bien aise que Colette Baudoche n'ait pas le cœur brisé en disant adieu à Frédéric Asmus : la vie lui ménage peut-être quelque heureuse compensation, et, en tout cas, si elle avait épousé son Prussien, elle aurait trop souffert quelques années plus tard.... Il est probable que son cas a dû être assez fréquent dans les pays annexés, au cours des quarante-trois ans qui ont suivi nos désastres.

A ce titre, le petit roman de M. Barrès, comme celui qui l'a précédé, a une portée représentative et symbolique qui en rehausse l'intérêt et le prix. Poser des cas de conscience largement humains, en étudier la répercussion sur des âmes d'aujourd'hui, fines, complexes, hautes et vibrantes, peindre avec une sobre discrétion les situations émouvantes où la vie et leur sensibilité les engagent : la littérature classique n'a pas fait autre chose, et n'est-ce pas là le commun idéal d'art qui a inspiré des œuvres telles que *le Cid*, *Andromaque* ou *la Princesse de Clèves?* L'auteur de *Au service de l'Allemagne* et de *Colette Baudoche* s'est définitivement rallié à la meilleure tradition de chez nous. Il a très délicatement ouvragé les fines tragédies tempérées qu'il avait conçues. La peinture des sentiments des Alsaciens et des Lorrains à l'égard des vainqueurs, leur « volonté de ne pas subir, leur volonté de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur » lui a paru une riche et noble matière d'art français. « J'ai tenté, nous dit-il, d'incorporer à notre littérature les grands exemples de constance et de fierté qu'ils

fournissent chaque jour, là-bas, afin que leur vertu continue de s'exercer au milieu de nous[1]. » Il y a excellemment réussi[2].

1. *Colette Baudoche*, éd. originale, Juven, p. VI-VII.

2. Pour mesurer l'action d'un écrivain sur ses lecteurs, rien ne vaut les « petits faits vrais », les témoignages précis et positifs. De ces témoignages involontaires, il m'en tombe un sous les yeux, dont il est, je pense, bien inutile de souligner l'intérêt. Je l'emprunte à une lettre qui m'est communiquée, et qui est datée du 20 août 1913 : « ... Deux de mes amis étaient, l'autre dimanche, à Metz. Étant allés faire leur pèlerinage au monument du Souvenir français, au cimetière, ils virent se diriger vers eux un soldat portant l'uniforme allemand. Tout d'abord, ils essayèrent de l'éviter. Le soldat insista et, franchement, les aborda d'un : « Bonjour, Messieurs ! » Il avait deviné des Parisiens et des patriotes, et il avait besoin de s'excuser à leurs yeux. Il leur dit : « Que l'uniforme que je porte ne vous indis- « pose pas.... *Nous sommes ici les soldats de Barrès !* » Et comme l'un de mes amis lui faisait remarquer que le numéro de son régiment était le même que le sien : « Avec cette différence, « répondit le jeune Lorrain, que, vous, c'est de l'autre côté ! » En se serrant la main, pour se quitter, tous trois avaient les larmes plein les yeux.... »

## IV

Ce dépouillement progressif de son romantisme original s'est opéré, chez M. Barrès, d'une façon parfaitement consciente. A cette évolution si marquée du goût et de l'art, il a fait coopérer les circonstances changeantes de sa vie individuelle aussi bien que les expériences nouvelles qu'il lui plaisait de tenter. C'est ce que l'on perçoit fort nettement dans un livre qui, commencé en 1900, n'a été achevé et publié qu'en 1905, sous ce titre : *le Voyage de Sparte.* Le livre n'est point parfait : il n'est pas d'une seule venue, et l'on y sent trop les retouches et les reprises; les longueurs, les digressions y abondent : l'histoire de Louis Ménard, celle de Tigrane, les pages sur l'*Iphigénie* de Gœthe n'ont avec la relation d'un voyage en Grèce qu'un rapport bien lointain; il se mêle aussi trop de « littérature », je veux dire des souvenirs de lectures trop voisines et trop fraîches, aux impressions personnelles de l'auteur. Mais, « la part de l'envie » ainsi faite, comment ne pas savoir gré à l'écrivain d'une sincérité dont il nous donne des preuves touchantes et multipliées? En un sujet où l'excitation factice est si facile, qu'elle

aurait droit à l'indulgence, il s'y dérobe de parti pris. Il nous avoue que le polythéisme de Louis Ménard l' « ennuie », que la Grèce ne l'attire pas spontanément comme l'Espagne, qu'il s'y rend pour obéir aux suggestions imaginatives des maîtres parnassiens de sa vingtième année. « La curiosité qui m'oriente vers Athènes, dit-il, m'est venue du dehors plutôt que de mon cœur profond.... C'est avec une sorte de maussaderie et *pour remplir un devoir de lettré* que je vais me soumettre à la discipline d'Athènes. Saurai-je l'entendre? » Il l'entend d'ailleurs fort bien, mais non pas du premier coup, et, si l'on peut dire, avec son intelligence plus qu'avec son cœur. « Je ne puis y contredire, déclare-t-il, la beauté de Phidias s'impose avec domination à tous les hommes raisonnables. » Et pourtant, — Renan l'avait déjà pressenti, — un moderne ne pourra, sur l'Acropole, adresser à Athéné la prière d'un Grec du v^e^ siècle. « Le Parthénon n'éveille pas en moi *une musique indéfinie comme fait, par exemple, un Pascal*.... Entre le Parthénon et nous, il y a dix-neuf siècles de christianisme. J'ai dans le sang un idéal différent et même ennemi. Bien que je reconnaisse l'interprétation hellénique de la vie comme très haute et d'immense portée, elle m'est étrangère et sans résonance. » Ce qui l'intéresse et le touche plus que tout, ce sont les souvenirs des ducs français d'Athènes, c'est la petite église catholique de Daphné. Et sans doute, en relisant *Antigone* au théâtre de Dionysos, il connaît des « instants de plénitude » qui lui seront une très vive jouissance et un enrichissement spirituel. Mais c'est qu'Antigone est déjà, à bien des égards, une héroïne moderne.

Tout au fond, Athènes désoriente un peu ce Lorrain par sa sobriété un peu nue, par sa « dure perfection ». A Athènes, il préfère Sparte.

Que de force et de grandeur dans les mouvements du Taygète, quand il s'appuie largement sur la plaine conseillère de voluptés et qu'il se jette par cinq pointes neigeuses dans le ciel!... *A quarante ans, c'est Sparte où je me veux fixer.* Sparte n'est point comme Venise une note de tendresse qui sonne au milieu du plaisir; elle ne jette pas comme Tolède un ordre, un cri dans la bataille; elle laisse Jérusalem gémir. *Le Taygète entonne un péan.*

Un cœur noyé de poésie, s'il connaît une fois la virilité du mont sous lequel tressaille la plaine pécheresse, veut mourir pour un idéal. *Sa volonté d'être un héros jaillit, claire et joyeuse.* Rien désormais ne le contentera qu'un fier repos au sein de la cité, une mémoire bien assise et resplendissante.

Qu'on veuille méditer cette page, si riche de substance. Elle nous explique l'inspiration et l'exécution, toutes « spartiates » des livres, qui lui sont postérieurs, *Au service de l'Allemagne* et *Colette Baudoche.* La vue du Taygète « aux cinq doigts », la contemplation des lieux où fut bâtie Sparte, « la dompteuse d'hommes », n'ont pas été étrangères à la conception des *Bastions de l'Est.* Sur le sol foulé par Léonidas, le petit-fils du soldat de Napoléon a senti se réveiller en lui l'instinct d'une vieille race militaire.

Et quand, deux années plus tard, s'interrogeant d'une âme plus sereine sur le bénéfice littéraire et moral qu'il a retiré de son voyage de Grèce, il se livre à une sorte d'examen de conscience spirituel, il se laisse aller à des aveux plus significatifs encore.

Non sans résistance, il accepte « la leçon classique ». « Je reconnais, dit-il, les Grecs pour nos maîtres. Cependant il faut qu'ils m'accordent l'usage du trésor de mes sentiments. Avec tous mes pères romantiques, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale; mais il faut que les classiques *à qui nous faisons soumission* nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. » Il ne veut pas renoncer à « son aigre Lorraine », qu'après Athènes il a retrouvée avec un plaisir indicible, et qu'il chante en des termes qu'eût enviés Virgile : « C'était le temps de la cueillette des mirabelles dans nos étroits vergers qu'entoure la grande paix lorraine; un doux ciel bleu pommelé de nuages, d'immenses labours que parsèment des bosquets, un horizon de molles côtes viticoles, et *des routes qui fuient avec les longs peupliers chantants.* » Oui, certes, il y a un « miracle grec »; mais il y a aussi un « miracle français »; et pourquoi l'un abdiquerait-il devant l'autre?

Épictète disait malheureux l'homme qui meurt sans avoir gravi l'Acropole. Ah! s'il existait un pèlerinage que Pascal nous eût ainsi recommandé comme la fleur du monde! Je rêve d'un temple dressé par un Phidias de notre race dans un beau lieu français, par exemple sur les collines de la Meuse, à Domrémy, où ma vénération s'accorderait avec la nature et l'art, comme celle des anciens Grecs en présence du Parthénon....

Mais l'homme qui fait ce rêve, ce n'est pas en vain que, de ses yeux de chair, il a vu le Parthénon :

La déesse m'a donné, comme à tous ses pèlerins, *le dégoût de l'enflure dans l'art.* Il y avait une erreur dans ma manière d'interpréter ce que j'admirais : *je cherchais un effet, je tournais autour des choses jusqu'à ce qu'elles parussent le fournir.* Aujourd'hui, j'aborde la vie avec plus de familiarité, et *je désire la voir avec des yeux aussi peu faiseurs de complexités théâtrales que l'étaient les yeux grecs....* Si la France relève, par l'intermédiaire romain, de la Grèce, c'est une tâche honorable, où je puis m'employer, de maintenir et de défendre sur notre sol une influence civilisatrice.... Reste, m'a dit la Grèce, où te veulent tes fatalités.... Demeure à l'Orient de la France, avec ta petite nation, à combattre pour ma beauté que tu n'es pas prédestiné à vivre [1].

Ce dégoût de l'enflure, heureuse leçon du génie grec, nous l'avons constaté dans les romans alsaciens de M. Maurice Barrès. Nous le constaterions encore dans le petit livre sur *Greco ou le secret de Tolède*, ou encore dans *la Colline inspirée.* Je ne sais, à vrai dire, si, dans ce dernier cas, « son aigre Lorraine » a très heureusement inspiré l'auteur de *Colette Baudoche.* De bons juges ont regretté le temps qu'il a passé en compagnie de ces trois prêtres schismatiques, que leur mysticisme individualiste

1. *Le Voyage de Sparte*, éd. originale, Juven, p. 278-283. — De ces déclarations, on peut rapprocher les dernières lignes de la réponse au discours de réception de M. Jean Richepin : « La règle toute seule et défendue avec superstition mène droit au formalisme stérile; l'indépendance cultivée pour elle-même, c'est la confusion, le caprice, l'incohérence! Heureux celui qui parvient à conquérir son équilibre entre ces tendances ennemies, qui, sans paralyser aucune de ses puissances de désir, et sans rien négliger de ses réserves héréditaires, ne fait qu'une seule âme des deux âmes qui nous sollicitent tour à tour, une seule âme, à la fois audacieuse et disciplinée! »

a poussés hors de l'Église, et dont l'histoire morale est si loin de présenter l'intérêt largement humain qui s'attache, par exemple, à la destinée spirituelle d'un Luther ou d'un Lamennais, d'un Renan, ou même d'un Loyson. S'il y a des sujets qui « portent » un écrivain, assurément ce n'est pas celui-là; et il semble que le biographe des frères Baillard aurait pu aisément trouver, dans l'histoire religieuse de sa province natale, quelque épisode qui fût plus complètement digne de son talent. N'a-t-il donc jamais été tenté d'écrire une *Vie de Jeanne d'Arc*[1]?

Entre temps, la vie d'action l'avait repris dans son engrenage. En 1906, il était rentré au Palais-Bourbon comme député de Paris. Il y rentrait à un mauvais moment, au lendemain de la loi de Séparation, au plus fort de nos discordes civiles. Longue et néfaste période où « les Français ne s'aimaient pas », où la France, indifférente en apparence au péril extérieur grandissant, semblait prendre plaisir à se déchirer elle-même. Le peintre et le pamphlétaire de *Leurs Figures* a eu sous les yeux, plusieurs années durant, la plus riche matière d'observation qui pût tenter la plume d'un psychologue de la vie parlementaire. C'est cette expérience qui a alimenté nombre d'articles dont la verve sans indulgence a réjoui la malice, piqué la curiosité, enchanté le goût de tous ceux qui lisent, et même de plus d'un des bénéficiaires des abus que l'écrivain attaquait. Si l'étranger n'écoutait pas aux portes, quel est le Français cultivé et libéral qui n'applau-

1. On a recueilli en un petit volume intitulé : *Autour de Jeanne d'Arc* (Paris, Champion, 1916), les articles que M. Barrès a consacrés à la sainte de la patrie.

dirait pas à quelques-unes au moins des pages vengeresses qui s'intitulent avec une truculente franchise : *Dans le cloaque?*

M. Barrès ne s'en tenait pas d'ailleurs à ce rôle, tout négatif, d'observateur ironique et d'écrivain d'opposition. Il intervenait dans les discussions pour défendre, avec une autorité croissante, les causes qu'un intérêt supérieur lui rendait particulièrement chères. A vivre parmi des passions contradictoires, il prenait fortement conscience de dispositions intérieures que la vie, jusqu'alors, semblait avoir un peu obnubilées. « Je ne me connais pas comme un croyant, écrivait-il, mais l'infernale stupidité de nos anticléricaux m'oblige à sentir, à voir dans mon cœur *la divine nécessité de la religion de mes pères.* Auprès du cercueil de Brunetière, l'autre matin, je songeais que nous rendions à notre respecté ami, dans cette sublime atmosphère des mots latins les plus émouvants, un hommage que nulle puissance ne pourrait ni interdire, ni suppléer. *Ce n'est pas que je subisse l'influence des dogmes, mais je m'incline avec amour sous l'inévitable et très chère influence du passé* [1]. » C'était retrouver l'état d'esprit, et presque les termes du testament de Fustel de Coulanges. Et, quelques jours après, à la tribune de la Chambre, il déclarait :

Sous couleur de guerre au cléricalisme, c'est la guerre au catholicisme qu'on veut faire. Or je me range parmi les défenseurs du catholicisme.... Je ne vais pas parmi ces défenseurs en qualité de fidèle ou

1. *Le ton de M. Clemenceau* (*Écho de Paris,* 15 décembre 1906), non recueilli en volume.

de croyant, je n'y vais même pas en invoquant le principe de liberté.... *Je rejoins et défends le catholicisme menacé, parce que je suis patriote, au nom de l'intérêt national.*

Je considère que la nationalité française est liée étroitement au catholicisme, qu'elle s'est formée et développée dans une atmosphère catholique et qu'en essayant de détruire, d'arracher de la nation ce catholicisme, si étroitement lié avec toutes nos manières de sentir, vous ne pouvez pas prévoir tout ce que vous arracherez [1]....

Ce patriotisme prévoyant et généreux lui tenait les yeux constamment ouverts sur le péril extérieur. Il maintenait énergiquement contre les empiètements du germanisme les droits et la dignité de la communauté française; il dénonçait les maladresses de ceux qui se montraient trop prompts à oublier [2]; il signalait sans relâche les graves dangers de l'émigration dans l'Alsace-Lorraine annexée. Il écrivait : « Si les folies de nos Méridionaux, ce qu'à Dieu ne plaise! devaient livrer à l'Allemagne une nouvelle bande de territoire, je ne quitterais pas ma Lorraine. Je demeurerais à Charmes pour être un élément de résistance française, de persistance latine et lorraine. Je supporterais de voir l'épais nuage des sauterelles affamées s'abattre sur mon plateau lorrain. Elles ne mangeraient tout de même pas ce que je couvrirais de terre [3]! » En 1911, dans un

1. Discours à la Chambre, 21 décembre 1906.

2. *Le Voyage des trente et un maladroits*; *Encore nos trente maladroits*; *Réponse à un germanophile* (*Écho de Paris*, 5 mai, 11 mai 1908, 24 février 1910), non recueillis en volume.

3. *Il ne faut plus émigrer* (*Éclair* du 18 avril 1907), non recueilli en volume.

moment particulièrement critique, appelé à Metz pour y commémorer les morts de 1870, il y prononçait un vibrant discours, fort audacieux dans sa discrète franchise, et qui dut faire sourciller plus d'un pangermaniste. Il y célébrait la constance de la fidélité lorraine et la profondeur de la tendresse française. « Vous savez qu'en France, déclarait-il, sur tous les sujets, nous sommes profondément divisés : c'est notre vieux défaut national; c'est une maladie dont nous avons toujours souffert et dont nous nous sommes toujours guéris. Quand il y fallait un miracle, eh bien! une jeune paysanne de Lorraine s'en chargeait. Vive la Lorraine! C'est toujours elle qui rétablit l'unité française. S'il s'agit de vous, il n'y a plus qu'un sentiment, une seule voix, un seul peuple. » Il rappelait avec joie une magnifique parole récente de Jaurès : « L'Alsace et la Lorraine sont comme ces arbres qu'on peut séparer par une muraille de la forêt, mais qui, par les racines profondes, vont rejoindre sous la muraille de l'enclos les racines de la forêt primitive. » Il notait avec finesse les curieuses affinités électives qui, des deux côtés des Vosges, rapprochaient entre elles les générations nouvelles, « ce rythme, disait-il, qui soulève dans la même cadence notre jeunesse et la vôtre ». « Nos fils et vos fils ne se sont jamais vus, ils se ressemblent et ils s'aiment. » Il citait avec attendrissement ce mot qu'il avait lu « dans un cimetière de la Lorraine heureuse » : « Qu'il soit béni celui qui posa l'espérance sur les tombes! » Espérance, foi dans l'avenir, « tous ces grands cris de vigueur et de *confiance indéterminée* qui sont l'âme de notre nation » scandaient infatigablement les phrases,

on serait tenté de dire les strophes de cette noble harangue.

Attachons-nous, — concluait l'orateur, — à cette vertu d'espérance. Et puisqu'ayant à parler, dans Metz, de la France, je me suis imposé de n'y rien dire que je ne puisse penser en présence d'un digne Allemand, et par exemple d'un Gœthe, c'est à celui-ci que j'emprunterai le mot par lequel je veux clore et résumer tout ce que nous avons éprouvé au cours de ces trois journées. Oui, nous prendrons pour mot d'ordre le beau mot de Gœthe dans le deuil : « Allons! par-dessus les tombeaux, en avant [1]! »

Et comme si ces paroles n'étaient pas assez explicites, il les commentait en deux articles qui en soulignaient le sens et la portée : « Au reste, disait-il, c'est très clair, très simple et très net, ce que nous attendons, ce que nous souhaitons des annexés : qu'ils restent Alsaciens et Lorrains, qu'ils demeurent pareils à eux-mêmes, de manière *qu'au jour où nous reviendrons les prendre*, nous nous reconnaissions les uns les autres sans peine et *que la vie recommence, la vie de la famille française, comme si les dures années de la séparation n'avaient pas existé. Nous arriverons, et ils diront : Nous vous attendions; nous reconnaissez-vous*? » — « Eh bien! la bataille continue, — écrivait-il encore. — *Qu'est-ce qu'un armistice de quarante années? Sommes-nous prêts, sommes-nous les meilleurs*? Voilà l'unique question, la grande question toute claire, toute crue,

1. *Un discours à Metz* (15 août 1911), éd. originale, Émile-Paul, p. 12-23. — Sur les circonstances où ce discours a été prononcé, cf. *l'Ame française et la Guerre*, t. I, p. 49-54; éd. originale, Émile-Paul.

qui chasse les vaines songeries. » Se faisant l'écho des impressions vécues qu'il avait recueillies en Lorraine, il répondait à la question ainsi posée avec un optimisme auquel la guerre, au total, devait donner pleinement raison. Soldats et officiers, artillerie, haut commandement, sur tous ces points essentiels, les Lorrains annexés estimaient l'armée française nettement supérieure à l'armée allemande; et ils se laissaient aller à des « pensées de libération ». « J'entendais vraiment, nous confie M. Barrès, des captifs saluer l'espérance [1]. » A cette date, exprimer ces pressentiments qui, si tôt, allaient devenir prophétiques, ce n'était pas rendre un mauvais service à son pays.

En attendant l'inéluctable échéance, c'était lui en rendre un autre que d'évoquer et de chanter *la Grande Pitié des églises de France*. Ce beau livre, l'un de ceux où les divers aspects et les contrastes mêmes de la pensée et du talent de M. Barrès s'expriment le plus complètement et se concilient de la façon la plus harmonieuse, est à la fois le plus personnel peut-être et le plus impersonnel de tous ceux qu'a écrits l'auteur des *Déracinés*. Il y a dans *le Voyage de Sparte* quelques lignes qui pourraient servir d'épigraphe à l'œuvre tout entière de l'écrivain. Il n'en saurait vouloir, nous dit-il, au voiturier lacédémonien qui le berce et l'ennuie de sa monotone et intarissable chanson : « Si je cours, avoue-t-il, dans ces montagnes du Péloponèse, c'est pour y ressentir des humeurs nouvelles et les tra-

1. *Autour d'un discours à Metz* (*Écho de Paris*, 1er et 15 septembre 1911), non recueillis en volume.

duire en phrases longues, brèves, lourdes, ailées, pareilles à des barques mouvementées sur mon cœur. *Quand je suis si personnel* que je ne parviens pas à fixer mon attention sur le terrain de Mantinée, sur les vestiges de Tégée, ni sur le lion de Piali, convient-il que je blâme un pauvre cocher *qui ne s'occupe, comme moi, qu'à produire son âme?* » Ne nous étonnons pas que ce grave sujet des églises de France lui ait été un nouveau prétexte « à produire son âme » : c'est le propre des questions religieuses, par quelque biais qu'on les prenne, d'émouvoir en chacun de nous et de faire affleurer à la surface de notre être ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus profond. M. Maurice Barrès ne pouvait échapper à la règle générale.

Non pas, on l'entend bien, qu'il aborde le problème religieux en théologien, ou en critique. Son point de vue est bien plutôt celui d'un libre philosophe et moraliste, doublé d'un poète et d'un artiste. « Il n'est pas nécessaire, écrit-il, de posséder une foi parfaite pour prendre un plaisir de vénération devant l'image sereine de la foi. » Lui qui a si souvent dit : « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes! » il sait qu' « il ne faut pas compter sur le rationalisme non plus que sur la science pour cultiver toute l'âme ». « Connaissez mieux, s'écrie-t-il en pleine Chambre, *connaissez mieux la nature humaine*, celle des simples et celle des plus grands : il y a chez nous tous un fond mystérieux et qui ne trouve satisfaction que dans ce phénomène mystérieux lui-même qu'on appelle la croyance. Il y a une part dans l'âme, et la plus profonde, que le rationalisme ne rassasie pas et qu'il ne peut même

pas atteindre. » « C'est qu'aussi bien, dira-t-il encore, quelques notions de plus ou de moins n'y changent rien, *nous sommes tous le même animal à fond religieux*, inquiet de sa destinée, qui se voit avec épouvante, encerclé, battu par les vagues de cet océan de mystère dont a parlé le vieux Littré et pour lequel nous n'avons ni barque, ni voile. » Eh bien! ce fond religieux « à la fois très fécond et très redoutable », « l'Église y met une discipline »; elle *canalise*, si l'on peut ainsi dire, le sentiment religieux. Et de cela on doit lui savoir un gré infini. Par elle, le sentiment religieux est réglé, épuré; il reste, dans nos médiocres sociétés modernes, la grande source profonde et irremplaçable d'idéalisme et de poésie. Qu'on aille au village, qu'on assiste à la procession du 15 août, que le poète nous décrit en des pages qui ont l'air échappées du *Génie du Christianisme*. « J'ai entendu, nous dit-il, *Parsifal* à Bayreuth; tout y est lourd, grossier, volontaire, près de cette fête de la pureté.... C'est ici que la petite ville peut prendre le sentiment de sa beauté morale, et *s'évader des soins matériels*.... J'ai vu passer la poésie dont je suis un fils reconnaissant et dévoué. » Détruire les églises, tracasser ou paralyser ceux qui veulent les sauver de la ruine, c'est pécher contre l'Esprit, c'est prêter main forte à la Bête. Écoutez le poète méditer dans la cathédrale de Reims : « Que me demande-t-on si je crois? Je suis sûr que j'appartiens à la civilisation du Christ, et que c'est mon destin de la proclamer et de la défendre.... J'accueille le chant des chrétiens et m'y associe dans mon cœur.... *J'ai le cœur serré, moins du passé que de l'avenir, devant cet incomparable édifice menacé....* »

Pressentiment tragique, et qu'un très prochain avenir n'allait que trop justifier. « J'ai vu la mort envahir les parties les plus périssables de l'édifice, mais, je le jure, son âme demeure.... Ici les générations héritent les leçons et les exemples d'une haute civilisation. »

Défendre les églises, c'est, proprement, « défendre l'éternel ».

Rien ne sert d'objecter que Messieurs X..., Y..., Z... et Madame Trois-étoiles, adversaires déclarés du christianisme, font voir des vertus de sacrifice et le plus beau sens de l'honneur. Est-ce que l'on songe à le nier? Le fait ne va pas contre ce que je dis. Ces anti-chrétiens vivent dans une société toute formée par le catholicisme; ils sont eux-mêmes compris et interprétés par une société catholique; ils bénéficient de l'atmosphère, et leur noblesse morale, que des observateurs superficiels seraient tentés de prendre pour une qualité naturelle, ils la reçoivent de l'Église même.

Plusieurs années avant la publication du livre de *la Grande Pitié des Églises de France*, l'un des plus fins critiques d'aujourd'hui, pénétrant et subtil historien des idées et des âmes religieuses, M. Henri Bremond, écrivait déjà, à la fin d'une longue étude sur l'auteur des *Amitiés françaises* : « Si le xx^e siècle doit avoir son *Génie du Catholicisme*, ni les artistes, ni les docteurs ne s'étonneront de lire, à la première page d'un pareil livre, le nom de M. Barrès. » M. Barrès a tenu à justifier ce pronostic : avec les plus nobles d'entre les écrivains ses contemporains ou ses aînés, il a pris rang parmi les apologistes du dehors.

Ces généreuses et hautes pensées étaient exprimées

sous une forme des plus originales. Le livre de *la Grande Pitié*, c'est, munie de ses pièces justificatives, l'histoire intérieure et extérieure de la campagne que, six années durant, M. Maurice Barrès a poursuivie, au Parlement et dans la presse, en faveur des églises de France, que la haine imbécile de quelques sectaires aurait voulu vouer à la destruction ou à la ruine. Discours à la Chambre, lettres, méditations, rêveries, confidences, articles de journaux, il y a un peu de tout dans ce livre, je veux dire un peu de tous les genres où s'est exercé M. Barrès, et l'auteur de *Leurs Figures* y donne la main à celui de *la Colline inspirée.* Aucun désordre d'ailleurs dans cet apparent pêle-mêle : un goût très sûr, une discipline très sévère président à la distribution des matières; la complexité des sentiments, des idées et des faits que l'auteur met en œuvre est librement, mais fortement soumise à la souple régularité d'un ordre latin, d'un art parfaitement classique. En même temps que nous voyons s'instruire, au jour le jour, sous nos yeux, une grande cause nationale, nous assistons à la suggestive genèse d'une large pensée religieuse.

Nous sommes en mars 1914. Réalisant un vieux rêve d'origine peut-être romantique, M. Maurice Barrès, comme Chateaubriand et comme Lamartine, est allé « se soumettre aux cités reines de l'Orient », et recueillir sur place les éléments d'une enquête sur le rôle et la situation de la France dans le Levant. Par son œuvre et son action d'homme de lettres et d'homme politique, par son évolution morale et itteraire, par la nature d'un talent tout à la fois

très personnel et très hospitalier, très ouvert notamment aux tentatives juvéniles, il est sans contredit le plus en vue, le moins discuté, le plus « représentatif » des écrivains qui viennent d'atteindre la cinquantaine. Les jeunes de toutes les écoles, en France et à l'étranger, le saluent et même le vénèrent comme un maître : ils écrivent sur lui des articles, des brochures, et même des livres; ils lui consacrent de copieuses, naïves ou touchantes « enquêtes [1] ». Sa « chanson heurtée, elliptique » s'est peu à peu imposée à tous. Surgisse le tragique duel ethnique que si souvent il a pressenti : nul ne sera plus qualifié pour exprimer et pour chanter « l'âme française et la guerre ».

1. Voyez, dans la *Revue francaise* du 3 août 1913, *Maurice Barrès et la Jeunesse étrangère*. On y a recueilli le curieux témoignage d'un Allemand, le Dr Curtius, qui, depuis, a consacré tout un livre à l'auteur des *Déracinés*.

## III

## FACE A L'ACTION

Le 12 juillet 1914, « par une acclamation unanime », la Ligue des Patriotes, réunie pour se donner un Président, choisissait M. Maurice Barrès comme successeur de Paul Déroulède, mort depuis six mois. Le nouveau Président dénonçait avec vigueur l'active conspiration qu'il voyait se fomenter « pour rompre la Triple-Entente et lui substituer une alliance avec l'Allemagne ». Quelques jours plus tard, il adressait non seulement aux Ligueurs, mais à tous les Français, un appel pour les grouper dans une manifestation fraternelle sur le passage du Président de la République rentrant dans Paris. Et le 5 août, il commençait dans l'*Écho de Paris*, concurremment avec Albert de Mun, cette campagne de presse quotidienne, ou presque quotidienne, qui devait durer plus de quatre années, et qui restera son œuvre la plus belle et la plus méritoire.

# I

Se représente-t-on bien, quand on n'est pas « du métier », la difficulté de l'effort que symbolise ce simple mot : l'article quotidien? Tous les jours que Dieu fait, quelles que soient nos dispositions intérieures ou les circonstances de notre vie, trouver un sujet, — et un titre, — d'article, qui pique la curiosité et retienne l'attention d'un public très divers, un peu blasé, fiévreux, affairé; au cours d'une rédaction nécessairement très hâtive, rassembler les idées ingénieuses, les faits précis, les mots qui portent, les formules saisissantes qui resteront dans l'esprit du lecteur comme un dard dans une plaie; si l'on a des scrupules d'écrivain ou d'artiste, veiller à la clarté, à la correction, à l'élégance de la forme, à la propriété des termes, être perpétuellement en garde contre les mille écueils et les faciles tentations de la banalité envahissante; et quand l'article est fini, revu, discuté, livré à la composition, corrigé, tiré, — rêver sans rémission à l'article du lendemain : c'est à ce prix que s'achètent, plus chèrement qu'on ne pense, la réputation et l'autorité d'un grand journaliste. A ces difficultés

d'ordre général s'ajoutaient, pendant la guerre, des difficultés particulières dont il importe de tenir compte : il s'agissait, parmi les pires angoisses publiques ou privées, de conserver intacte sa liberté d'esprit, de soutenir la confiance sans cesser d'être véridique, de ne pas écrire une ligne qui n'eût pour objet de maintenir et de fortifier l'union sacrée entre tous les citoyens, et qui n'allât à créer l'atmosphère morale d'où devait sortir la victoire, de rester chaleureux et grave sans tomber dans la déclamation et dans la monotonie fastidieuse. Jamais il n'a été plus malaisé, ni plus nécessaire, de bien remplir, durant ces longues années tragiques, le noble « ministère de la parole ».

Ce ministère, l'un des plus beaux qu'il y ait au monde, — « servir de lien entre les esprits et les âmes », — M. Maurice Barrès l'a si magistralement rempli, que les mille ou douze cents articles qu'il a écrits pendant la guerre ont pu résister à l'épreuve décisive des productions éphémères, je veux dire la publication en volume [1]. Évidemment, nos arrière-neveux, qui n'auront pas, comme nous, vécu ces années douloureuses, n'éprouveront pas, à en feuilleter l'abondante « chronique », les sentiments, encore tout palpitants, qui nous animent nous-mêmes : il semble pourtant que ce « papier journal » de nos émotions collectives ne les laissera pas indif-

1. La majeure partie des articles de M. Barrès ont été recueillis en une série de volumes auxquels il a donné pour titre collectif *l'Ame française et la Guerre* (Émile-Paul, 1915-1919). Une autre édition à tirage limité a commencé à paraître à la librairie Plon sous le titre de *Chronique de la Grande Guerre*. A cette série se rattache directement le beau volume intitulé *les Familles spirituelles de la France*.

férents, et qu'ils sauront bien en percevoir le permanent intérêt.

Intérêt littéraire d'abord. Certes, parmi ces innombrables articles, il en est beaucoup qui, par leur sujet même, ne se prêtent guère aux grandes envolées de style : il est difficile, avouons-le, d'être très éloquent, quand on se propose de nous renseigner avec une austère précision sur *l'Excellence de nos services de transport*, ou sur la question de savoir *Comment se nourrissent nos soldats*, ou encore sur l'organisation d'une *Fédération nationale des mutilés.* Sachons même à l'écrivain un gré infini de n'avoir pas jugé ces sujets indignes de lui. Il a voulu servir, et il a servi. Non content de chanter nos gloires et de pleurer nos deuils, il a voulu, à sa manière et selon ses forces, coopérer à l'action guerrière : à toutes les bonnes volontés qui s'offraient à lui, pour signaler d'utiles réformes, des progrès à réaliser dans l'armement, les services du front, des ambulances et de l'arrière, il a prêté le secours de sa plume; il s'est fait, dans tous les ordres d'idées et d'action, le dévoué collaborateur des pouvoirs publics; ses campagnes pour la croix de guerre, pour l'amélioration des services sanitaires, pour l'adoption d'un casque de tranchées, pour les mutilés, ont abouti à des créations bienfaisantes. Par lui de précieuses vies françaises ont été sauvées, des souffrances physiques et morales ont été épargnées à nos soldats et à leurs familles, et la somme du mal qu'a déchaîné la hideuse Allemagne a un peu diminué dans le monde. Quel plus noble usage un écrivain pouvait-il faire de son talent, et que vaut la plus belle « littérature » du monde en face d'une « œuvre de guerre »?

Et M. Maurice Barrès a mérité qu'un jour les « Poilus de l'Argonne », en lui envoyant leur offrande pour les Invalides de la guerre, le remerciassent en ces termes :

Ce sont les « Poilus de l'Argonne » qui frappent aujourd'hui à votre porte et viennent vous apporter un peu de leur cœur. Ils ont entendu votre voix, et ils l'ont aimée. Quand, penché sur la tranchée, vous avez chanté, clamé l'héroïsme et la grande vertu de nos soldats, ils se sont dit tout bas, en songeant surtout à ceux qui étaient tombés : « C'est vrai ! » Et ils vous ont béni silencieusement, au fond de leur âme, pour les hommages que vous avez rendus aux saints de la patrie. Mais, lorsque vous avez accompagné, des champs de bataille aux hôpitaux, leurs camarades mutilés, ils vous ont vraiment aimé. C'était si beau, c'était si bien, qu'un grand écrivain, mieux, qu'un grand poète, mieux encore, qu'un grand patriote s'inclinât sur les plaies saignant du bon sang de France et sur les glorieux débris de tant de braves ! De cette haute sollicitude pour leurs camarades, les « Poilus de l'Argonne, » ceux-là qui tiennent, accrochés aux pentes de défilés fameux, vous remercient [1]....

Si M. Maurice Barrès n'était pas prêt à donner pour cette lettre tous les plus élogieux articles qu'a pu lui valoir son œuvre littéraire, il nous aurait bien amèrement trompés sur lui-même.

Mais, si importants qu'ils soient, les problèmes d'organisation matérielle ne sont pas tout à la guerre. La guerre est, au fond et essentiellement, une affaire d'âme, et à qui rêve d'en embrasser tous les aspects et d'en égaler par la pensée et par l'expression l'infinie complexité, on ne saurait souhaiter une

1. *Pour les mutilés*, p. 89

âme trop riche, une capacité d'émotion trop vibrante. M. Barrès était trop poète pour ne pas sentir quelle incomparable matière il y avait là pour lui dans le spectacle et la méditation quotidienne de cette guerre d'apocalypse qui se déroulait sur tant de théâtres, qui mettait aux prises tant de peuples divers, et d'où allait surgir tout un monde, et il ne s'est refusé à aucun des motifs qui venaient assaillir son imagination et son cœur. Il a multiplié les « visions de guerre », visions triomphales ou visions douloureuses, visions angoissantes ou visions joyeuses; il a ramassé à pleines mains toutes les images d'épopée qui, chaque jour, s'offraient à lui :

C'est un paysage matinal, un ciel d'or, d'argent et d'azur. Août 1914! Sur les coteaux, le clairon retentit : au milieu des vignes et des bois, le drapeau tricolore s'avance; l'Alsace entonne *la Marseillaise*. Les fers de l'Alsace sont rompus. Déroulède, nous sommes à Mulhouse! Vive la République française[1]!

Voilà l'entrée en Alsace. Et voici, durant les tragiques journées de la Marne,

Ce vaste Paris de septembre, quasi désert, muet. attentif, et qui ne fut jamais plus délicat, plus noble, plus aimé que dans ces heures de solitude et de péril, Comme il était exposé! Quelle proie il faisait, sous le charmant soleil de septembre! *Son silence surtout était prodigieux*! On allait indéfiniment, sans lassitude, avec l'amitié la plus vive, le long des avenues désertes. Les passants fraternisaient, échangeaient leurs raisons de confiance[2].

1. *L'Union sacrée*, p. 38.
2. *Sur le chemin de l'Asie*, p. 44.

Comme toutes ces notations sont d'une fine exactitude! Et quel est celui d'entre nous qui, tandis que la victorieuse bataille faisait rage, n'aurait pu signer ces lignes?

Hier, à Versailles, en voyant la majestueuse solitude du palais, des eaux, des statues et des bosquets centenaires; ce matin, en traversant les cours du Louvre où dorment les joyaux du génie humain, je sentais se former en moi une ardente prière de gratitude et d'amitié pour ceux qui travaillent à vaincre, pour ceux qui donnent leur sang, capable d'engendrer de nouvelles merveilles, afin de protéger, de sauver le trésor hérité des siècles. Et ma prière, où pouvait-elle aller, quand tous veulent être anonymes? Vers toi, ô ma patrie, mère de nos défenseurs [1].

Et voici, dans leurs tranchées, les « saints de la France » :

Ils sont tout roides, à cause de leurs nombreux vêtements épais et de la boue séchée qui les enveloppe d'une sorte de carapace. Quelques-uns ont sur le dos des sacs vides en grosses toiles; d'autres s'abritent sous des morceaux de tôle plissée, qu'ils appuient aux deux parois de la tranchée. Cette vie de lutte *fait briller leurs yeux dans leurs visages broussailleux*, en laissant sur tout leur être une vague expression de sommeil. Ils m'écoutent avec la charmante politesse naturelle des paysans et avec un bon sourire [2].

Veut-on assister maintenant à un service pour les morts, sur le front de Lorraine?

1. *L'Union sacrée*, p. 156.

2. *Les Saints de la France*, p. 122-123. Cf. dans *Sur le chemin de l'Asie*, p. 114, une magnifique évocation des hécatombes allemandes de l'Yser.

Qu'on se représente la scène. Quelques centaines de soldats, massés autour d'une tombe longue de trente mètres et ornée de drapeaux, de pauvres bouquets et de faisceaux d'armes. A la tête de cette tombe, deux groupes, l'un de paysans sinistrés, l'autre d'officiers et de religieuses, encadrant un autel où monte un prêtre. Il s'incline et ses vêtements sacerdotaux laissent voir son pantalon rouge.

Le prêtre-soldat! figure étonnante qui réapparaît à de longs intervalles dans l'histoire de France, évêque des chansons de geste, moine guerrier des croisades, curé de 1914 : homme en qui résident deux mystères, et qui dispose d'une double puissance pour nous émouvoir. Toutes les têtes se découvrent, toutes les figures se contractent. Et tandis qu'il procède au service divin, chacun se livre aux songeries du cœur. Nous revivons les grands âges primitifs et purs de notre race. Le mensonge s'enfuit! les rites redeviennent capables d'élever, d'emporter les esprits dans le ciel. Au lointain, le canon tonne; nos villages ruinés sonnent leurs cloches malheureuses. *Et quand, au sommet de l'office, le prêtre-soldat élève le calice au-dessus du champ de bataille, on entend palpiter les âmes* [1].

Ce qui fait le prix de ces notations pittoresques, ce n'est pas seulement qu'elles fixent des « choses vues », et qu'elles les placent fortement sous nos yeux; c'est qu'elles en dégagent la signification morale et qu'elles s'achèvent en « méditations ». Méditations ardentes d'un poète qui, à chaque instant, entr'ouvre ou déploie ses ailes et qui épanche tout le lyrisme qu'il a dans le cœur. A propos de la mort glorieuse d'un tout jeune écrivain, Marcel Drouet :

1. *Les Saints de la France*, p. 52-53. — Chateaubriand eût envié ce dernier trait et cette admirable petite phrase.

Le paysage monotone est sinistre, le danger partout, le noir mystère dans tous les taillis ; l'aurore même se lève funèbre. Mais lui, pas un instant, ne s'indigne contre le destin qu'il prévoit et les forces qui l'écrasent. *Sans résister au sort contraire, il glisse au gré du fleuve.* Être mortel et limité, il sauve son honneur, et, gardant la paix de l'âme, sans regrets, ni supplications, ni colère, il se resserre dans ses souvenirs tendres et dans ses hautes espérances. *O mort, que vos vingt ans écourtés valent mieux que notre longue jeunesse vaine* [1] !

Avais-je tort de parler de lyrisme? Et que manque-t-il à cette page, pour en faire une « méditation » de Lamartine, ou, mieux encore peut-être, une « contemplation » de Hugo? Et ceci encore, écrit à propos des dévastations de Lorraine :

C'est en descendant les sentiers fleuris, bordés d'arbustes et pareils à des allées de parc, qui mènent d'Hattonchâtel à Vigneulles et des Côtes de Meuse dans la Voivre, qu'enivré du charme des matinées lorraines, j'accusais le grand Ligier Richier d'excès tragique et de trop de douleur. *Écartons ces branchages, ces vaines minutes rapides du printemps.* Pardessous, voyons notre terre et sa destinée éternelle. La voilà ! C'est bien celle que la grande âme de Ligier prophétisait, il y a quatre siècles. *Je te reconnais : les siècles n'ont point changé : tu es toute en calvaires glorieux et en sépulcres de résurrection* [2].

Poésie et philosophie ne sont pas les Muses ennemies que l'on s'imagine quelquefois; et il est au contraire tout naturel que le lyrisme le plus personnel aboutisse à des vues d'ensemble sur nos raisons de vivre et sur le sens de notre effort. Ce sont là

1. *L'Amitié des tranchées*, p. 15.
2. *Id.*, p. 343.

des questions que M. Barrès a toujours présentes à l'esprit, et toutes les occasions lui sont bonnes pour nous exposer sa philosophie de la guerre :

O guerre redoutable, — s'écrie-t-il, à propos de l'entrée en scène de la Turquie, — que nul n'avait désirée, car tous les hommes sensés craignaient que nous ne fussions pas prêts, un miracle, un sursaut du génie national, favorisé par les plus heureuses circonstances, a suppléé à tous les manques, et la victoire se fait sous nos yeux éblouis. Au milieu de nos efforts, de nos angoisses privées, de toute notre humanité douloureuse, qui nous empêchent de la bénir, cette guerre, nous voyons bien qu'elle est le salut. Elle nous sauve, jusqu'en Orient [1].

Quand tous ces articles de guerre ne se recommanderaient pas par ces hautes qualités littéraires, ils resteraient encore un document historique et psychologique de premier ordre. A les relire, non seulement nous y trouvons réunis et commentés pour la première fois des textes et des faits dont l'ensemble forme une importante « contribution » à l'histoire générale d'une époque dont le vivant intéêtr ne fera que croître avec le temps; mais encore nous voyons s'y tisser sous nos yeux toute la trame des sentiments, des émotions et des idées dont nous avons tous vécu, — de quelle vie haletante, fiévreuse, angoissée! — plus de quatre mortelles années. Quand on voudra, plus tard, reconstituer l'histoire morale de la France pendant la grande guerre, c'est là, dans cette « chronique » qu'il faudra aller puiser à pleines mains. « Je ne vaux, écrivait M. Barrès,

1. *Les Saints de la France*, p. 35.

que pour exprimer à haute voix nos vœux ardents, pour me faire le servant d'une sorte d'office national et de la supplication de tous [1]. » C'est cela même, et l'on ne saurait mieux définir le rôle que s'est assigné l'auteur des *Déracinés* en écrivant ses articles quotidiens : dans ce long drame aux multiples péripéties qui s'est joué sur la scène du monde, il a comme rempli l'office du chœur dans la tragédie antique [2].

C'est d'abord, en réponse à l'insolent défi de l'Allemagne, la brusque « résurrection » française, « l'union des Français autour des grandes idées de notre race », le « jour sacré » du 4 août, et l'élan de tout un peuple qui se porte à sa frontière. Puis c'est la fièvre de la mobilisation et l'attente impatiente des premières batailles. « Une matière enthousiaste passant par des mains qui savent l'ordonner, voilà notre France à cette heure, plus belle, ma foi, que nous n'osions la rêver, nous-mêmes qui, toujours, avons proclamé que le génie français est de vieille formation militaire. » Et tandis que le front intérieur s'organise, que les dévouements s'offrent et se multiplient, une même pensée inquiète hante tous les non-combattants : « J'ai là trois œuvres très utiles, sans compter d'autres soins de propagande, et c'est assez pour remplir les journées, même pour remplir l'esprit. Mais tout cela n'arrive pas à accaparer suffisamment l'âme. *On se surprend à se croire en faute* ; c'est ailleurs qu'on voudrait être, là-bas, au champ du devoir. »

1. *L'Union sacrée*, p. 253.
2. C'est M. Barrès qui, le premier, a baptisé *la Voie sacrée* la fameuse route de Bar-le-Duc à Verdun.

Cependant les armées adverses croisent le fer, et le sort des armes nous est d'abord contraire. Les hordes germaniques s'avancent à marches forcées sur Paris. La volonté française se tend dans un effort surhumain. « Voulez-vous que j'emploie le mot de *prière*? Il rend bien ma pensée. A cette heure, dans tout l'univers, l'élite des hommes, les plus cultivés, les plus humains, prient pour le succès de nos armes. Ils voient que la civilisation serait diminuée, si elle était privée de notre nation, de notre ville, plus capables qu'aucune nation et qu'aucune ville de maintenir les idées généreuses dans le monde. » Une partie suprême va se jouer que nous devons aborder avec confiance, car nos armées sont intactes et leurs dispositions morales sont admirables. « Quelque chose d'heureux et de grand se prépare. » Et en effet, au bout de quelques jours d'angoisse, le miracle souhaité s'accomplit; la victoire, que nous avions attendue quarante-quatre ans, redevient enfin française. Un immense soupir d'allégresse salue notre délivrance. « *Ils s'en retournent, les Barbares, comme s'en retournèrent jadis le duc de Brunswick et Attila.* Et nous, d'avoir par nous-mêmes, une fois de plus, assuré notre salut et préparé le salut du monde, quelle grandeur! Toutes les âmes françaises en reçoivent de la lumière et une indéfectible énergie. C'est une fermentation immense dans tout notre pays. Tout un peuple cet après-midi, battait les murs de Notre-Dame. Chacun de nous cherche où porter ses remerciements aux autels de la patrie[1]. »

1. *L'Union sacrée*, p. 18, 19, 27, 48, 125, 144, 178

Hélas! les Barbares devaient mettre plus de quatre années encore à regagner définitivement les frontières de leur pays. Et durant ces longues et mortelles années, que de deuils, que de misères, que d'émotions et d'inquiétudes, que d'espérances déçues! De toutes ces fluctuations morales, de la trace qu'elles laissaient en notre âme, les articles de M. Barrès nous offrent un miroir fidèle. Qu'elle est belle, par exemple, cette page où l'écrivain traduit si éloquemment les idées qui nous remplissaient le cœur quand il nous arrivait de funèbres nouvelles de l'immense champ de bataille!

C'est notre devoir, c'est notre salut d'aimer nos morts et de recueillir leur souffle. Quelle énergie de vie ils exhalent! O morts, que vous êtes vivants! La France s'était amusée, par un jeu inexplicable, à s'aller reposer quelques heures dans son sépulcre, car les nations et les individus ont leurs tombeaux toujours prêts, et ses ennemis s'approchaient pour pousser la pierre et l'ensevelir; mais, éveillée en hâte par ses plus jeunes fils, elle est sortie de sa chambre de mort. Elle va avec eux maintenant sur les rudes chemins, rouges de sang, et dit en se frappant la poitrine : « Je leur avais donné une âme héroïque; pourquoi ai-je négligé si longtemps de les armer? Ils vivraient! » Ils n'ont pas cessé d'être. Ils sont seulement transformés. Ils agissent mieux que jamais [1]....

Je ne puis suivre l'écrivain dans tous les développements que lui inspirent les événements tumultueux qui se sont succédé au cours de ces cinquante mois si pleins de choses. Mais ce serait retracer son rôle d'une manière trop incomplète que de

1. *La Croix de Guerre*, p. 300.

passer sous silence les campagnes qu'il a poursuivies contre le « défaitisme » et contre les partisans d'une paix sans garanties effectives. Lorsqu'en 1917 de tristes politiciens, exploitant la lassitude générale, et subissant, à leur insu, espérons-le, les démoralisantes suggestions de la propagande allemande, se laissèrent aller, envers des traîtres avérés, à des complaisances coupables, le terrible pamphlétaire de *Leurs Figures* se leva pour les démasquer, pour les signaler à la vindicte publique; par ses discours, par ses articles, il porta le fer rouge dans la plaie : on lui doit des mises en accusation retentissantes qui firent reculer les puissances de ténèbres et de mort et contribuèrent singulièrement à purifier l'atmosphère morale de la France militante; il a préparé l'avènement de l'heureuse dictature de M. Clemenceau [1]. Et pareillement, il n'a rien négligé pour préparer l'opinion aux revendications que la France aurait à faire valoir lors des négociations du traité de paix. Que dans cette campagne certains mots un peu imprudents aient été prononcés, au regard d'alliés trop disposés à croire à notre « impérialisme », il est possible; et, par exemple, il eût été sage de ne point parler d' « annexions raisonnables ». « Dès l'instant qu'on reconnait *la nécessité d'incorporer des réfractaires temporaires* et la ville de Sarrebrück, qui est la plus importante de la région au Nord de la Moselle, — écrivait encore M. Barrès, — il serait ridicule de ne pas exiger une frontière rationnelle, défendable, formant écran protecteur

1. Voyez, dans *les Tentacules de la Pieuvre*, les pages intitulées : *En regardant au fond des crevasses*, p. 73-154.

pour la Lorraine, en cas de guerre future. » Paroles discutables, encore une fois, et dangereuses, mais qui du reste ne représentent pas le fond permanent et juste de la pensée rhénane de l'auteur des *Déracinés*. Plus un soldat allemand sur le Rhin, les territoires de la rive gauche arrachés à la Bavière et à la Prusse, neutralisés et dotés d'une autonomie administrative et politique, sous une sorte de protectorat militaire de la France et de la Belgique : voilà la solution qui, visiblement, a ses préférences et qui aurait dû s'imposer à l'équité et à la prévoyance des négociateurs alliés :

Quand je rêve, ou plutôt quand je réfléchis, je me vois surtout m'allant promener librement à Luxembourg, où j'ai déjà des amis, et plus loin, dans ces belles villes de Trèves, de Coblence et plus bas encore, pour y faire aimer la France, car *ces populations auront à choisir de se rattacher à nous et de partager fraternellement notre existence*, *ou bien de garder leurs destinées propres sous la garantie d'une neutralité perpétuelle.*

Il ne peut plus être question, au long de la charmante Moselle et sur la rive gauche du Rhin, d'aucune souveraineté de Bavière, ni de Prusse, d'aucune pensée pangermaniste. Nous voulons la paix du monde, la sécurité pour nos fils et pour nos petits-fils [1].

Hélas! ni M. Wilson, ni M. Lloyd George n'ont voulu entendre la sagesse politique de ce langage. Puissent nos enfants n'avoir pas à se repentir qu'on ne l'ait point écouté!

1. *La Croix de Guerre*, p. 398, 345, 305.

## II

Les nations de l'Europe, — écrivait, dès le 1er mars 1915, M. Barrès, — sous le regard de l'univers attentif à cette grandiose tragédie, sont appelées depuis six mois à faire valoir les titres de leur puissance. Allemagne, que veux-tu? Ton orgueil, justifie-le! Et vous, noble Belgique, Russie, Angleterre, France? Le monde a suspendu ses jugements et décidé qu'il allait connaître à l'épreuve ce qui est admirable [1].

Rien de plus juste que cette observation. Pour les peuples comme pour les individus, la guerre est une grande épreuve, dans toute la force et dans tous les sens du mot; elle met à nu le fort et le faible de chacun ; elle déclasse et reclasse les valeurs morales, suivant leurs titres d'authentique noblesse. Ce reclassement des vraies valeurs ethniques, M. Barrès s'y est souvent exercé dans ses articles de guerre, et il a pu composer au jour le jour de curieux et vivants portraits des principaux peuples engagés dans le tragique conflit. Le fervent « amateur d'âmes » qu'il n'a jamais cessé d'être a voulu profiter de la

1. *De la sympathie à la Fraternité d'armes : les États-Unis dans la Guerre*, Alcan, 1919, p. 1.

prodigieuse expérience psychologique qui était instituée sous ses yeux, et de son œuvre de guerre, on peut dégager, il a dégagé lui-même, un certain nombre d'enquêtes morales du plus haut intérêt sur nos amis et nos ennemis, enquêtes dont il y a lieu de grouper et de consigner les résultats.

Sur le compte de l'Allemagne d'abord, on pourrait s'attendre à ce que l'auteur de *Colette Baudoche* s'exprimât sans la moindre espèce d'indulgence. Et, de fait, nul n'a mis plus fortement en lumière sa brutalité, son orgueil, sa voracité, sa lourdeur têtue, son manque absolu d'esprit de finesse. Mais la vivacité du sentiment patriotique ne le rend pas aveugle aux qualités, et même aux vertus de nos adversaires : il sait rendre hommage à leur discipline, à leur courage, à leur méthodique patience, à leur esprit d'organisation. Sans avoir sur le génie allemand les singulières illusions qu'un Renan avait encore en 1870, il n'oublie pas ce que lui, Français, a pu devoir à ce génie dans le passé; il ne calomnie ni Kant, ni Gœthe. Il voit dans l'idéalisme monstrueusement dévoyé de l'Allemagne, dans l'imagination colossalement irréelle où elle s'abandonne, l'origine de son funeste impérialisme; mais il est trop poète pour condamner sans rémission l'imagination et l'idéalisme. Un jour, à propos d'une page testamentaire vraiment fort belle qui avait été trouvée sur un Allemand blessé, il se livre à de très suggestives réflexions sur « ce reître du Nord » qui, « près de mourir sous les peupliers de France », « refait de la poésie nébuleuse de Germanie [1] ». Mais

1. *Les Saints de la France*, p. 130-132.

la Prusse a corrompu l'Allemagne; elle a gâté ses dons les plus précieux. « Guérissons des malades.... Le Rhin est un vieux dieu loyal. Quand il aura reçu des instructions, il montera très bien la garde pour notre compte et fera une barrière excellente à la Germanie. Vous verrez, nous nous assoirons comme des maîtres amicaux sur la rive du fleuve, et nous ranimerons ce que la Prusse a dénaturé et dégradé, mais *qui était bien beau. Nous libérerons le génie de l'Allemagne qu'ont aimé follement nos pères*[1]. »

En attendant le salutaire démenbrement de l'unité allemande, il faut battre le Hohenzollern. A cette suprême croisade, la France a convié le monde qui, de proche en proche, a répondu à son appel. C'est l'Angleterre qui, la première des grandes puissances non alliées, s'est vaillamment rangée à nos côtés. Elle a fait pour nous secourir, — et pour se secourir elle-même, — un magnifique effort dont jamais l'Allemagne ne l'aurait crue capable. Cet effort, à deux reprises, en 1915 et en 1916, M. Barrès est allé s'en rendre compte sur place, une première fois dans une visite à l'armée anglaise, puis dans un voyage en Angleterre[2]. Il a vu défiler sous le ciel brumeux des Flandres, toutes les races amies de la France, Canadiens des lacs, spahis, Indiens du Nopal, Sikhs et Gourkas; il a admiré l'extraordinaire bariolage de ces troupes exotiques venues librement au secours de la puissance anglaise, et il a eu pour « l'amitié canadienne » les paroles de prédilection

1. *La Croix de guerre*, p. 300.

2. Voyez *Une visite à l'armée anglaise*, Berger-Levrault, 1915 (recueilli dans *Pour les mutilés*, Émile-Paul, 1917) et *Voyage en Angleterre*, Émile-Paul, 1919.

fraternelle dont un Français peut difficilement se défendre. Il a contemplé la solidité sportive et le splendide entraînement moral de l'armée de volontaires que l'énergie de Kitchener a fait surgir du sol britannique. Il a été frappé du sérieux de ces robustes soldats « qu'une idée pure a décidés » et qui « mettent, au-dessus de tout, la bravoure calme, froide, à toute épreuve ». Il a été émerveillé enfin de la perfection, de l'opulence des services de l'arrière, et de tout le confort que la vieille Angleterre a su assurer à ceux qui se battent pour elle. Lenteur puissante et grave, obstination sereine, profondeur du sentiment moral, ce sont là des traits qui lui paraissent caractériser l'âme anglaise, telle qu'elle se reflète à travers l'armée que nos voisins ont créée, presque de toutes pièces.

Et ce sont aussi les traits qui se sont imposés à son attention au cours du rapide voyage d'étude que, sur l'invitation du gouvernement britannique, M. Barrès a fait en Angleterre, au début de l'offensive de la Somme. Il s'agissait de faire toucher du doigt aux lecteurs de chez nous l'intensité et la résolution de l'effort anglais; l'écrivain français put interroger M. Asquith, M. Lloyd George, « le petit homme à la figure de songe » qui fut pour la France, pendant la guerre, un ami si sûr et si fervent, et, depuis la paix, un ami si inconsistant et si dangereux. Partout il constata « sympathie, gratitude, affection pour notre patrie ». « Tout ce que les Anglais ont de ferveur intellectuelle et sentimentale, écrit-il, s'est porté sur nous.... Chaque fois que Lloyd George parle en public, il parle de la France. Toujours à un moment il s'avance sur la plate-

forme, et il dit : « Et puis, il y a un pays qui s'ap- « pelle la France et qui est joliment bien ! » Alors les Anglais lancent leurs chapeaux en l'air. » Dans toutes les classes de la société, l'Angleterre a fait sienne la cause de la France et pour la soutenir, cette cause, pour la faire triompher, elle a déployé une activité admirable qui se manifeste aussi bien à Oxford qu'à Sheffield et à Portsmouth. « Ce grand peuple sérieux » n'a pas « réalisé » du premier coup l'œuvre immense à accomplir; mais une fois qu'il l'a conçue, il s'y est énergiquement attelé, et il la conduira jusqu'au bout. Pour mesurer sa puissance, plus encore que ses formidables usines, c'est sa flotte qu'il faut voir de près. M. Maurice Barrès a eu l'heureuse fortune de survoler en hydravion, — l'hydravion de la bataille du Jutland, — l'escadre anglaise : « Ces côtes couvertes de forêts profondes, écrit-il, et *ce manteau bleu de la mer semé des abeilles de la flotte*, et puis, à mesure que l'on monte, cet isolement dans les vastes espaces tout près du ciel, quel enchantement, quelles minutes de spiritualité !... De ma vie, je n'aperçus rien d'aussi grandiose que, depuis le ciel, cette flotte aux aguets, dans un repos terrible, sur cette mer d'Écosse [1]. » A cette date, en effet, rien ne valait pareille vision pour enfoncer en nous le sentiment de notre sécurité et de notre inéluctable victoire.

Ce sont d'autres images, non moins émouvantes et réconfortantes, que l'auteur de *la Mort de Venise* était allé, deux mois auparavant, cueillir en Italie. « Vieux pèlerin des routes d'Italie », il avait été

1. *Voyage en Angleterre*, p. 23, 123, 124.

invité par ses amis italiens à venir passer quelques jours au milieu de leurs armées. Là, il put toucher du doigt les redoutables difficultés que la nature et l'histoire avaient opposées à l'effort militaire de nos alliés et le mérite qu'ils avaient eu à entrer en guerre à nos côtés. L'amitié franco-italienne a procédé par étapes, car le propre du prudent génie italien est de ne rien brusquer, de ménager les transitions, et, d'autre part, en 1914, l'Italie était aussi peu que possible, matériellement et moralement, préparée à la guerre. Il fallut créer de toutes pièces l'instrument de la définitive libération italienne : la maladresse et la brutalité tudesques, la générosité de l'héroïsme français firent le reste : la Marne, Verdun déterminèrent au delà des Alpes une ferveur d'émulation dont la cause alliée ne pouvait manquer de bénéficier. L'Italie sentit que, dans un conflit où l'idée latine risquait de sombrer, elle se devait à elle-même de participer pleinement au péril commun : elle « se bat, — constate M. Barrès, — pour l'accomplissement de ses destinées nationales, c'est-à-dire pour s'assurer les frontières dont elle ne peut pas se passer, et puis pour la défense de la civilisation ». Reçu par le roi, — « saisissante figure, bien inattendue au cœur de cette Italie théâtrale et pleine de feu », — il a été frappé de « la supériorité morale » de ce souverain sérieux, sage, délicat et bon, et il songe tout naturellement, en le voyant, à « cette conception des devoirs princiers dont notre Louis IX a créé le type incomparable ». « Je crois, déclare-t-il, avoir respiré quelque chose de cette atmosphère inoubliable de courage et de douceur, d'humilité simple et grande, de mélancolie profonde

et touchante. » Et il note d'autre part, chez les officiers, lesquels « demeurent d'une manière extraordinaire des Italiens amoureux d'art », — et d'art théâtral, — « une aisance, un abandon » qui enchantent sa sensibilité d'artiste. Ce n'est certes point sa visite à d'Annunzio blessé, « plus charmant que jamais en jeune officier », écoutant de la musique de chambre dans un délicieux décor vénitien, qui atténuera en lui cette impression d'art obstinément mêlé aux spectacles les plus tragiques de la guerre [1]. Tant il est vrai que la guerre met en un relief particulièrement vigoureux les traits essentiels, l'âme profonde de chacun des peuples qui y sont engagés.

Cette observation s'applique avec une rigoureuse exactitude à la grande République d'outre-Atlantique. Jusqu'à 1914, on pouvait la croire uniquement absorbée par la « chasse aux dollars » et elle ne dissimulait point son admiration pour la force allemande. Sur la foi de la propagande germanique, elle croyait naïvement à la « décadence française ». La violation de la neutralité belge, le sursaut d'héroïsme qui dressa la France contre l'envahisseur, la victoire de la Marne dessillèrent les yeux d'un peuple resté très idéaliste sous des apparences parfois contraires. M. Barrès a scrupuleusement épié et très finement noté toutes les phases de la lente évolution qui a fait passer le peuple américain d'une sympathie, d'ailleurs très fervente, à une complète fraternité d'armes. Lettres privées, articles de journaux ou

1. *Dix jours en Italie*, Crès, 1917. Ces pages sont recueillies dans le livre intitulé : *Pendant la bataille de Verdun*, Émile-Paul, 1919, p. 245-376.

de revues, menus faits de la vie quotidienne lui servent à mesurer « les progrès de la France dans la conscience américaine ». Tout d'abord, d'un élan presque unanime, l'Amérique offre à la France en guerre le généreux hommage de son respect, de son admiration, de son regret de l'avoir méconnue. « Que les mères, écrit magnifiquement M. Barrès, que les mères qui ont perdu leur fils au champ d'honneur recueillent ce grand témoignage. Il leur appartient, il est leur joyau, leur parure de fierté sous leurs vêtements noirs. » « Chacune d'elles, par son enfant, a rétabli l'honneur de la France. Le monde applaudit nos soldats morts et vivants, et regarde avec un silence angoissé les mères debout au pied de la croix. » « Les descendants de ceux qui ont lutté pendant la guerre de Sécession pour l'abolition de l'esclavage et l'émancipation du Noir » ont compris, suivant le mot profond de l'un d'eux, qu' « il s'agit cette fois de l'émancipation du Blanc ». Et c'est bientôt ce que proclament, dans un manifeste solennel, cinq cents Américains, représentant l'élite intellectuelle de leur pays. Enfin, l'Amérique officielle, poussée à bout par les provocations allemandes, se lève à son tour : « un chantier, le plus extraordinaire qui soit au monde et qui fièrement ne voulait rien être d'autre, et qui méprisait les formes où s'attardent les peuples de l'Europe, veut de sa libre volonté devenir davantage une nation ». Spectacle prodigieux : dans une violente crise de conscience, un grand peuple retrouve le principe spirituel qui était sa raison d'être historique, et le Président Wilson continue Lincoln. Mais il y a plus : la levée en masse du peuple américain contre

l'immorale Allemagne n'aurait pas été si prompte, ni si unanime, ni si généreusement efficace, si la France n'avait pas dû en bénéficier plus que tout autre peuple. A l'égard de la France, l'Amérique éprouve plus que de la sympathie, plus même que de l'amitié, une ardente, profonde, admirative et respectueuse tendresse. Et cette tendresse est faite non seulement de curieuses affinités électives, mais encore d'un vif et émouvant sentiment de gratitude. Les États-Unis se souviennent de La Fayette plus que nous ne nous en souvenons nous-mêmes, et ils ont voulu nous rendre au centuple tout ce que nous avions fait pour eux lors de leur guerre de l'Indépendance. De là leur enthousiasme, et l'admirable intensité de leur effort. « C'est autour de la cause française que s'est cristallisé le meilleur de la bonne volonté américaine. » Cette bonne volonté, M. Barrès a mis toute sa complaisance à la décrire : mais il n'a pas cru qu'elle dût prendre fin avec la guerre. Profondément convaincu que les deux tempéraments américain et français, par leurs contrastes mêmes, sont destinés à se compléter l'un l'autre, pour le plus grand bénéfice de chacun d'eux, il appelle de ses vœux une coopération de plus en plus intime entre les deux nations : « Comme dans ces alliances où deux êtres se complètent sans se porter ombrage, écrit-il, les éléments de l'une et l'autre civilisation ont chance de s'accorder et de s'entr'aider pour une évolution vers des fins pareilles. L'Océan, lac franco-américain, Brest tendant la main à New-York, et la chaine ininterrompue des bateaux qui amènent aujourd'hui le renfort américain, continueront, la guerre finie, un échange

pacifique de bonnes volontés et une entr'aide nationale qui dépasse dans l'histoire des deux pays cette tragique collaboration guerrière d'aujourd'hui [1]. » Noble espérance qui est aujourd'hui celle de tous les Français clairvoyants et généreux.

« Et maintenant la France! » Ce mot qui suffisait à dresser debout, dans un élan d'enthousiasme, les plus grands auditoires américains, M. Maurice Barrès a dû souvent se le répéter à lui-même au cours de ses enquêtes psychologiques sur les diverses nations belligérantes. Il est visible que l'auteur de *l'Ame française et la Guerre* ne perd jamais la France de vue, et qu'à ses yeux aucun objet d'étude ne vaut celui qui consiste à observer et à définir l'âme nationale, telle qu'elle s'est révélée à la lumière de la grande tragédie qui, quatre années de suite, s'est jouée sur la scène du monde. Cette pensée de derrière la tête, — leur titre même en témoigne, — éclate dans tous ses livres de guerre; elle inspire plus précisément encore sa conférence de Londres sur *les Traits éternels de la France* et son livre, son très beau livre sur *les Familles spirituelles de la France.*

Invité par l'Académie britannique à venir parler de la France aux Anglais, M. Barrès a excellemment réalisé une très ingénieuse et profonde idée. Laissons-le nous l'exposer lui-même :

M'étant proposé, nous dit-il, de mettre en valeur les titres de notre nation à l'estime universelle, j'ai produit les lettres les plus émouvantes de nos soldats et de leurs familles et puis des faits authentifiés par

1. *De la sympathie*, etc., p. 11, 23, 57, 58.

les mises à l'ordre de l'armée en regard, je lisais des fragments sublimes de nos chansons de geste ou bien de nos vieux chroniqueurs. *C'était comme si j'avais pris à poignée dans le médaillier de la France les types les plus glorieux pour les mêler à nos croix de guerre* [1].

Belle image et noble pensée qui a été supérieurement rendue. L'archevêque Turpin et le jeune Vivien, saint Louis et le pape Urbain II, Guillaume d'Orange et Jeanne d'Arc, Godefroy de Bouillon et le chevalier d'Assas viennent donner la réplique à Jean Allard-Méeus, à Alain de Fayolle, à Gaston Voizard, à François Laurentie, à Driant, à Jacques Péricard, le héros de « Debout, les morts! ». Ce sont les mêmes mots, les mêmes attitudes, les mêmes états d'âme généreux, héroïques et naïvement sublimes qui se renouvellent et se font écho à plusieurs siècles d'intervalle.... Je doute qu'un Français puisse relire tous ce discours sans que des larmes d'émotion et d'admiration lui montent aux yeux, sans ressentir ce frisson spécial de fierté qu'on éprouve à Versailles, dans la Galerie des Batailles, à constater qu'un vieux peuple comme le nôtre a derrière lui toute une longue et glorieuse tradition de vertu militaire, et que ses plus beaux gestes se répètent à travers l'histoire. Il est heureux que de telles pages aient été traduites dans presque toutes les langues : l'âme française ne pourrait souhaiter un plus éloquent et plus véridique témoignage.

Ce témoignage se retrouve précisé et développé dans le livre sur *les Diverses familles spirituelles de la France*. Ce livre, — que peut-être n'aurait-on

1 *Voyage en Angleterre*, p. 27.

pas attendu jadis de l'auteur de *Leurs Figures*, — on ne saurait trop en louer la généreuse inspiration. C'est le plus beau gage d'union sacrée qu'un écrivain français pût fournir. C'est la plus triomphale réponse que l'on ait jamais faite à ceux qui expliquent toute l'histoire de notre pays par l'opposition et la domination alternée de « deux Frances » ennemies et irréconciliables. Sous la diversité apparente des « familles spirituelles » qui ont surgi sur notre sol, l'écrivain a découvert et mis en un puissant relief l'identité foncière des âmes. Catholiques, protestants, israélites, libres-penseurs, syndicalistes, internationalistes, traditionalistes, ils ne cherchent plus à heurter violemment leurs credos respectifs, mais ils puisent, dans leurs croyances particulières, des raisons, parfois diverses, parfois analogues, de se sacrifier pour la même cause supérieure et sacrée. Leurs lettres nous font pénétrer dans leur vie intérieure. M. Barrès a feuilleté bon nombre de ces lettres : il en a extrait, classé, commenté avec une respectueuse piété, avec la plus cordiale et la plus intelligente sympathie, les passages les plus significatifs. Et ce livre ainsi composé est l'un des plus émouvants que je connaisse, et celui peut-être où nous pouvons le mieux saisir l'âme de la France en guerre.

Il y a 25 000 prêtres environ dans l'armée française. Qu'ils aient été pour beaucoup dans le magnifique état moral de nos soldats, là-dessus tous les témoignages concordent. Les tragiques réalités de la vie et de la mort ont rendu au catholicisme ses puissants moyens d'action sur les âmes. La vieille religion de nos pères, aux yeux de ces innombrables chrétiens, fervents ou médiocres, qui ont déjà tant

souffert et qui, demain peut-être, vont mourir, a perdu ce caractère abstrait, lointain, un peu conventionnel qui, les mirages de la vie aidant, avait naguère rebuté beaucoup d'entre eux, esprits superficiels, ou prévenus, trop aisément dupes des apparences. Vigoureusement simplifiée, ramenée à ses données fondamentales, à ses dogmes essentiels, aux grandes idées de révélation, de sacrifice, de purification et d'immortalité personnelle qui en sont la substance même, elle reprend tout son empire sur les consciences; elle redevient, comme au temps du christianisme primitif, un aliment souverain de la vie morale. Sous sa toute-puissante influence, l'état d'âme des premiers martyrs est redevenu, sur tout notre front, chose courante et presque normale, et ils sont littéralement légion ceux qui, comme Polyeucte, courent « à la mort, à la gloire » avec cette ardeur d'abnégation souriante qui est un paradoxal défi jeté à nature. Mais là encore, là surtout, les prêtres ont prêché d'exemple. « Je n'en crois, a dit Pascal, que les témoins qui se font tuer », et quand il s'agit de pousser les autres au sacrifice suprême, de simples prédications verbales, si éloquentes et si persuasives fussent-elles, seraient totalement insuffisantes. « Rien que pour le mois de septembre 1915 (affaires de Champagne), nous dit M. Barrès, j'ai dans les mains cent cinquante-six dossiers individuels de prêtres et de religieux morts au champ d'honneur; pour les batailles de 1916 à Verdun, deux cent six dossiers d'ecclésiastiques glorieusement morts; et j'ai eu à ma disposition (au début de 1917) les textes officiels de trois mille sept cent cinquante-quatre citations de membres du clergé et des congrégations, parmi

lesquels plusieurs ont jusqu'à six ou sept étoiles ou palmes. » Qu'ajouter à l'éloquence de pareils chiffres?

Moins nombreux, plus dispersés que les catholiques, — il n'y a qu'un millier de pasteurs en France, et ils sont quatre cents dans l'armée, — les protestants peuvent difficilement se grouper et se prêter le mutuel réconfort de leurs expériences morales. Leur idéal, plus intérieur, rejoint d'ailleurs sur tous les points essentiels celui des soldats catholiques : ils insistent particulièrement sur la nécessité du retour de l'Alsace-Lorraine à la France, sur l'évidente, l'absolue justice de la cause française. « On ne m'envoie pas me faire tuer, écrit magnifiquement l'un d'eux; je vais combattre, j'offre ma vie pour les générations futures. Je ne meurs pas, je change d'affectation. *Celui qui marche devant nous est assez grand pour que nous ne le perdions pas de vue.* » Quant aux israélites, croyants ou incroyants, préoccupés qu'ils sont, pour la plupart, de montrer qu'ils sont dignes d'appartenir à la communauté française, ils justifient par leur vaillance l'idéalisme qu'ils ont hérité de leur race.

On aurait pu craindre que le pacifisme et l'internationalisme des socialistes ne leur fussent un obstacle à la claire intelligence du grand drame où se sont jouées les destinées nationales; et, de fait, il s'est bien trouvé quelques pèlerins de Zimmerwald et de Kienthal pour pousser à la paix blanche et pour prêcher la réconciliation universelle. Mais l'ensemble du parti, violemment déçu par la trahison de la social-démocratie, profondément convaincu que l'avenir des classes laborieuses était étroitement lié à la victoire française, s'est levé en masse contre

l'impérialisme germanique et, pour faire « la guerre à la guerre », s'est d'abord bravement astreint à la stricte discipline qu'il répudiait si follement naguère. Ainsi transformé, l'idéal socialiste a inspiré de très nobles sacrifices et légitimé des actes du plus pur patriotisme. — En face des socialistes se dressaient, avant 1914, avec une intransigeante âpreté, ceux qui s'appelaient eux-mêmes les traditionalistes. « Avant de libérer la patrie, ils eurent à se libérer eux-mêmes. Ces vainqueurs de la Marne avaient premièrement, au fond de leur conscience, vaincu la Germanie, dégagé les vertus et les vérités de chez nous, bref, assuré en eux le triomphe de la France.... Tous prévoyaient et annonçaient la guerre. » Ils n'eurent qu'à se souvenir du passé pour le continuer; mais ils l'ont fait avec une générosité admirable; et le nombre de leurs morts prouve assez le sérieux tragique avec lequel ils ont voulu rendre témoignage à leurs doctrines.

Rendre témoignage : sur ce point ils sont tous d'accord, les soldats de notre France. « Un trait commun à ces diverses familles d'esprits durant cette guerre, — dit fort bien M. Barrès, — c'est qu'elles sentent toutes que le meilleur, le plus haut d'elles-mêmes, leur part divine est engagée dans le drame, et périrait avec la France. » Catholiques, protestants, socialistes, tous, en défendant la France défendent leur foi particulière. Et tous ils ont raison. Le génie de la France est assez large et assez humain pour que tous les idéalismes se reconnaissent et se réconcilient en lui. « Cette catholicité, ce souci de l'humanité entière, c'est la marque du génie national, c'est une note généreuse et profonde dans

laquelle s'accordent toutes nos diversités. » Pour l'avoir bien montré, pour avoir brossé cet émouvant « tableau où il a cherché, fidèle secrétaire de la France, à préparer les versets d'une Bible éternelle de notre nation [1] », M. Maurice Barrès a rendu, lui aussi, un impérissable témoignage à la France éternelle.

1. *Les diverses familles spirituelles de la France*, p. 193, 203, 267.

## III

Enfin il a lui sur le monde, ce jour tant désiré où l'Allemagne, vaincue, dut, à genoux, demander grâce. M. Maurice Barrès qui, quelques jours auparavant, avait, à la Sorbonne, prononcé un éloquent discours pour célébrer l'imminent retour de l'Alsace-Lorraine à la patrie française, fut de ceux qui assistèrent à la rentrée triomphale de nos troupes dans les provinces reconquises. « Minute sacrée » dont il a, d'une main frémissante et ferme pourtant, fixé le radieux souvenir. Le président de la Ligue des Patriotes, le successeur de Déroulède se devait à lui-même d'être à Metz le 19 novembre 1918, le jour où Pétain se fit conduire au tombeau de Dupont des Loges, à Colmar, le 22, le jour où Castelnau y reçut les ovations d'une foule en délire, à Strasbourg, le 25, le jour où Gouraud, Pétain et Castelnau, dans l'immense cathédrale, assistèrent au *Te Deum* de la victoire. Moment unique de l'histoire de France, et qui, par la plénitude et la grandeur des émotions qu'il déchaîna dans les âmes, défie toute parole humaine, fût-ce celle d'un maître du verbe. « Pour moi, écrit modestement, humble-

ment, M. Barrès, j'ai le cœur trop petit, l'esprit trop faible; je ne peux pas saisir, contenir et vous apporter toutes les émotions, toutes les raisons par lesquelles je suis assailli depuis que la marée française a recouvert les terres d'Alsace et de Lorraine et rejoint, revivifié leurs profondes sources indigènes. L'événement dépasse l'expression individuelle et, seules, des cités lui peuvent donner une voix. Acceptons notre insuffisance. Les grandes choses doivent être dites simplement. » Voici l'arrivée des premiers officiers dans un village des environs de Metz :

De tous les coins, les enfants accourent, tandis que, sur les seuils, les femmes et les hommes restent figés, n'osant croire, pétrifiés de crainte et de bonheur.

Nous demandons le maire : il arrive les mains tendues : « Nous vous attendions depuis quarante-sept ans. »

Rien de plus.

On se regarde avec des yeux pleins de larmes, on se reconnaît : on est de même race, il n'y a plus qu'à s'embrasser.

Puis c'est l'entrée quasi religieuse des soldats de France dans la vieille cité messine :

Comment retenir et fixer cette première minute où les drapeaux de la France, ses grands chefs et son armée resplendissante de fierté et de fraternité, s'avancent dans les rues de Metz *dont l'âme s'agenouille de bonheur?*... Le ciel était solennel et charmant, un ciel couleur de l'âme des femmes de Metz, *pleine de prières, de deuil et de reconnaissance.* Jamais notre patrie ne fut ainsi aimée et ses armes bénies. C'était, dans cet immense plein air, une solennité d'Église, l'adoration de la France.... Je peux dire que je sais maintenant de quelle manière, enivrée et pure, Jeanne d'Arc se tenait dans le chœur de Reims, quand elle

eut conduit le Roi au Sacre. Nos poilus sont transfigurés d'avoir mené la France dans Metz. De vrais archanges guerriers....

Et voici une « chose vue » dans la cathédrale de Strasbourg :

Pétain vient d'inviter Castelnau à se tenir auprès de lui. Je n'oublierai jamais le geste filial du plus vieux des chanoines. Ce vieillard, le chef du chapitre, tenait dans sa main la main du maréchal de France, et ils allaient ainsi comme un enfant avec son père, ou comme deux frères. Sainte familiarité, indicible simplicité de l'héroïsme! Les orgues exultaient d'allégresse, les lumières faisaient un diadème aux poilus, *les voix escaladaient le ciel,* et tout le monde pleurait.... Tous les morts de la guerre et tous les survivants emplissaient la nef, *heureuse de contenir une fois une âme digne de ses beautés.*

Ces gestes, ces mots, ces spectacles inoubliables, il était de toute nécessité morale que l'auteur d'*Au service de l'Allemagne* en fût le témoin émerveillé et l'annaliste fidèle. Il manquerait quelque chose à son œuvre, si ces pages, puissamment symboliques, n'y figuraient point. Et l'on conçoit qu'il ait pu écrire : « Jusqu'à la dernière minute de notre vie, quand nous baisserons nos paupières pour nous recueillir, nous trouverons toujours dans notre conscience l'étincelle qu'y déposent ces grands jours [1]. »

Mais ce n'est pas seulement en Alsace-Lorraine que « l'appel du Rhin » s'est fait entendre de la France triomphante; c'est dans tous les pays rhénans.

1. *L'Appel du Rhin : la Minute Sacrée,* Société littéraire de France, 1919, p. 44, 16, 20, 21, 22, 46.

Et toute la France a suivi et « s'en est allée tremper ses drapeaux dans le fleuve ».

Mais il faut maintenant préciser les espérances que « ces jours du suaire déchiré » nous ont fait concevoir. « Comment rétablir le commandement de notre race sur le Rhin? » C'est la grande question qui désormais se pose à la conscience française. Tant qu'elle n'a pas été réglée officiellement, entre gouvernements alliés, dans ses données fondamentales, M. Barrès s'est efforcé d'en préparer une solution conforme à l'équité, aux réalités historiques, à l'intérêt de la France et de la civilisation générale. Il recueille et commente avec une pieuse insistance tous les souvenirs que la France a laissés sur la rive gauche du Rhin, les sympathies, parfois à peine refroidies, qu'elle y a fait naître au cours du dernier siècle, les regrets ardents que sa retraite y a provoqués, les espoirs, encore balbutiants, que sa réinstallation y a fait surgir. Dans la Sarre, à Trèves, dans le Luxembourg, il s'enquiert de tous les faits qui sont de nature à favoriser « les amitiés françaises », « l'indépendance du Palatinat et son développement intellectuel arrêté par le prussianisme ». Et à dénombrer les principaux vestiges, qui n'aspirent qu'à refleurir, de l'influence française dans cette Rhénanie qui a déjà connu et aimé la gloire de nos armes, il s'exalte, il entrevoit pour son apostolat une noble mission nouvelle : « A chaque fois, s'écrie-t-il, que j'ouvre les admirables albums du commandant Esperandieu, et que je vois ces dieux et ces héros gallo-romains remontés à la vie, ressuscités, sortis de terre, quelle ardente impatience j'éprouve de me mettre à notre nouvelle

tâche qui est de faire jaillir derechef les antiques sources et d'offrir leur divin rafraîchissement aux provinces rhénanes [1]! »

Les négociateurs du traité de Versailles, s'ils ont connu ces prédications enthousiastes et persuasives, n'ont pas cru devoir en tenir compte; ils ont résisté à « l'appel du Rhin ». Ils n'ont pas voulu donner à la France ses « frontières naturelles »; ils lui ont même refusé ses frontières de 1814; ils se sont contentés de lui restituer celles de 1870. La Rhénanie n'a pas été détachée du Reich, même sous les simples espèces d'un État indépendant et neutre, et le contrôle que nous sommes autorisés à exercer sur elle reste limité, peu durable et précaire. Que, dans son for intime, M. Maurice Barrès ait jugé suffisantes ces concessions finales faites aux légitimes exigences françaises, c'est ce que se refuserait à croire le plus distrait de ses lecteurs. Mais, par patriotisme, par esprit politique aussi, il s'est abstenu de critiquer publiquement les dispositions du traité de paix. Il a accepté la situation de fait que la guerre, — et la volonté anglo-saxonne, — ont créée à la France; il a sincèrement admis que les destinées de la Rhénanie se développassent dans le cadre de l'Empire allemand; mais il n'en a pas moins voulu poursuivre son œuvre de rapprochement franco-rhénan; et pour donner plus de retentissement à son effort de propagande, il a professé à l'Université de Strasbourg sur *le Génie du Rhin* une série de leçons qui, recueillies en volume, ont pour objet de tracer

1. *L'Appel du Rhin : la France dans les Pays rhénans* (*Une tâche nouvelle*), Société littéraire de la France, 1919, p. 82.

aux nouvelles générations françaises tout un programme d'action en pays rhénan.

Livre très généreux, puisqu'il écarte, de propos délibéré, les souvenirs douloureux de la dernière guerre, et puisqu'il se défend bien de violenter en quoi que ce soit les aspirations naturelles des populations rhénanes. Livre de poète et d'artiste au moins autant que de moraliste et d'homme politique. « Ce qui m'a poussé, avoue-t-il, c'est mon amour du sujet que je voulais traiter. Un tel amour que je ne peux voir où que ce soit, dans la page la plus morne du livre le plus insipide, le nom du fleuve brillant et mystérieux, *sans en recevoir une espèce de commotion, un prodigieux éveil d'intérêt, une curiosité de tout l'être.* » Et encore : « Magie des nuées qui flottent sur le fleuve et ses collines! Nous tous, gens des deux rives, que nous nous tournions en esprit vers le Rhin, *aussitôt nous sommes pris d'un tressaillement de poésie et d'un mystérieux attrait.* » Et il a beau vouloir « se discipliner » et « se circonscrire », « concentrer et refroidir son sentiment pour le rendre plus opérant » : il est visible que son « imagination hantée par *le romantisme du Rhin* » a donné le branle à sa sensibilité et à sa réflexion, bref, qu'il a été comme ressaisi par le génie de sa race, ce « Mosellan qui trouve dans la vieille Lotharingie son parfait climat moral », et que, tout en s'efforçant d'exprimer, sur ces graves questions, « la pensée de la France [1] », il cède obscurément à ces « puissances invincibles du désir

1. *Le Génie du Rhin*, édition originale, Plon, 1921, p. VIII, IX, XI, XII.

et du rêve » qui, peut-être, à leur insu, conduisent mystérieusement tous les hommes....

On ne saurait nier en tout cas que la question soit admirablement posée par le conférencier dans la *Préface* de son livre :

Puisque des rapports de tous genres sont inévitables entre la France et la rive gauche que les armées alliées occupent, la meilleure préparation pour le rôle que nos administrateurs, nos officiers, nos soldats et chacun de nous, nous pouvons avoir à tenir, c'est évidemment l'étude des conditions dans lesquelles ce contact s'est déjà présenté.... Quelle aide la plus visible la France a-t-elle donnée à la vie spirituelle, économique, intellectuelle de la rive gauche?... Il s'agit de savoir ce qu'ont fait nos pères, non pour les répéter, mais pour apprendre de leurs succès et de leurs fautes, dans le passé, le secret d'une coopération actuelle franco-rhénane[1].

Ce captivant programme, M. Maurice Barrès l'a excellemment rempli. Après avoir essayé de définir, d'après les textes de nos écrivains, ce qu'il appelle « le sentiment du Rhin dans l'âme française », il tâche de caractériser la vie légendaire, religieuse, économique du peuple rhénan, et il n'a point de peine, dans ces divers domaines, à reconnaître l'apport français et à en montrer, relativement à l'apport prussien, la généreuse et féconde influence. Tandis que la Prusse asservit, la France libère. Elle doit reprendre et poursuivre son œuvre, brutalement interrompue par un siècle de domination prussienne. « La France sur le Rhin doit agir d'une telle manière qu'elle incline les Rhénans à un idéal spi-

1. *Le Génie du Rhin*, p. XII-XIII.

rituel et social qui les détourne à tout jamais du germanisme de Berlin et qui les amène à rentrer en contact plus étroit avec la culture latine, avec notre esprit occidental. »

Certes, c'est là une noble mission, et M. Barrès, qui nous l'expose avec une chaleur persuasive, a bien raison de penser qu'elle n'est pas au-dessus des forces de la France. Mais peut-être sa thèse pourrait-elle soulever une objection préalable plus décisive que toutes celles que l'écrivain, dans sa *Préface*, a fort ingénieusement réfutées. Assurément l'influence française a laissé en pays rhénan des traces profondes et durables. Mais en 1792, la Rhénanie n'avait pas, un demi-siècle durant, fait encore partie d'un puissant Empire allemand; elle n'en avait point partagé les multiples bénéfices. De ces bénéfices n'aura-t-elle point désormais l'obsédante nostalgie, et, en dépit de toute notre activité de propagande, ne rêvera-t-elle pas éternellement d'un retour à sa profitable servitude? D'autre part, l'Allemand, même Rhénan, semble ainsi fait, qu'il a le culte de la force, et que la force spirituelle ne s'impose à lui que si elle s'accompagne de la force politique et militaire. Or, c'est ce qui a eu lieu de 1792 à 1815, et, de là, la persistance et la profondeur de notre influence; mais c'est ce que l'on ne reverra plus, de par la volonté de nos alliés anglo-saxons; et quand, dans quinze ans, nos troupes auront quitté le Rhin, que restera-t-il sur la rive gauche de notre action nationale? Dans ces conditions, les forces d'expansion de la France étant nécessairement

1. *Le Génie du Rhin*, p. 209, 210.

limitées, ne vaudrait-il pas mieux faire porter le plus gros de notre effort sur des pays, au fond, plus malléables, plus disposés à s'ouvrir à nos idées et à nos mœurs et dans les destinées desquels nous pourrions jouer un rôle moins précaire? Est-ce que nos colonies, est-ce que la Pologne et la Syrie ne doivent pas nous suffire? N'allons pas lâcher la proie pour l'ombre, la proie des amitiés naturelles et des services réciproques pour l'ombre d'une « dégermanisation » illusoire et sans lendemain....

L'histoire, qui a des retours si imprévus, nous dira ce qu'il faut penser de cette objection. En attendant, et puisque, pendant quinze ans, la France militaire doit vivre en Rhénanie, il sera bon qu'elle suive, en les tempérant peut-être d'un peu de prudence, les directions de M. Barrès. Ce sera conforme à ses généreuses traditions de « nation apôtre »; et qui sait si son intérêt profond ne lui commande pas cette attitude? Car s'il est à craindre qu'on lui refuse éternellement les clefs de sa maison, en travaillant du moins à apprivoiser et à « civiliser » la Rhénanie, et, par la Rhénanie, l'Allemagne tout entière, elle aura, en cas de succès, fait beaucoup pour sa sécurité personnelle et pour la pacification générale.

De cette politique rhénane, M. Barrès s'est fait le théoricien et le défenseur, non seulement dans ses conférences de Strasbourg et dans ses articles de journal, mais à la tribune de la Chambre. Au lendemain de la ratification du traité de paix, il avait été réélu député de Paris sur le large programme du « Bloc national », dont, avec M. Millerand, il avait été le principal artisan. A ce titre, il avait

eu la joie de voir enfin aboutir un projet dont il avait pris depuis longtemps l'initiative : à l'unanimité, le Parlement avait proclamé Jeanne d'Arc patronne de la France et avait décidé de célébrer sa mémoire par une fête nationale. Pour plaider la cause de la sainte de la patrie, pour expliquer les lenteurs de l'opinion parlementaire à se rallier à son idée, l'auteur de *Colette Baudoche* s'était montré bien ingénieusement habile : « J'écarte, disait-il, les petites explications tirées de l'esprit ombrageux des partis, et, allant droit au centre de nos difficultés, je crois pouvoir dire que, par une sorte d'instinct, nous attendions tous une occasion parfaite. Ce n'était pas ingratitude ni indifférence, mais scrupule de respect. Nous attendions d'être plus sûrs de notre accord profond les uns avec les autres, et de notre accord avec cette haute figure. Quelque chose nous avertissait de ne pas nous presser et qu'une heure élue sonnerait, une de ces heures magnanimes qui portent en elles la vertu de hausser les esprits et de réconcilier les cœurs [1]. » Ces paroles sont de 1914. Six ans plus tard, les Chambres françaises souscrivaient à cet insinuant et généreux langage.

Heureux les écrivains que les circonstances et la nature de leurs préoccupations et de leur talent amènent à se faire les porte-parole de leur pays!

1. *Autour de Jeanne d'Arc*, Édouard Champion, 1916, p. 44. — « On demande quelquefois : « Qu'est-ce qui vous fait plaisir « dans la vie ? » Je réponds : « Rien que le travail. » — « Mais « encore ? » — « Eh bien ! d'avoir contribué à donner à la France, « hier, la Croix de guerre, et, aujourd'hui, le patronage de Jeanne d'Arc. » (*Que Jeanne d'Arc, patronne de la France, se dresse d'abord à Strasbourg*, *Écho de Paris*, 23 juin 1920.

Le subtil ironiste de *Sous l'œil des Barbares* est devenu l'avocat presque officiel de toutes les grandes causes françaises. Hier, il plaidait pour nos églises; aujourd'hui, il dénonce « la grande pitié des laboratoires de France [1] ». Le monde latin célèbre-t-il le centenaire de Dante : c'est lui qui, à la Sorbonne, rendra au grand poète l'hommage des lettrés de chez nous. L'admirable discours, fin et fort, chaleureux et nuancé, qui dut faire tant de plaisir à nos amis d'Italie, et qui, je le sais, n'a pas été moins goûté des spécialistes les plus avertis que du simple public des honnêtes gens! Que de choses seraient à relever dans cet éloquent et pénétrant morceau, et qui sont, comme eût dit Sainte-Beuve, « devinées de poète à poète »!

Qu'a-t-il donc, ce Dante pour attirer les grandes âmes? Qu'a-t-il à leur offrir? *Il leur offre l'expérience d'une vie complète.* On le dénature quand on le fixe par une épithète saisissante dans une seule attitude. Le sombre Alighieri! Qu'est-ce à dire? Ceux-là peuvent se contenter de cette épithète qui se sont bornés à relire son *Enfer* et n'ont pas poussé plus loin.... Connaissez-vous son portrait du Bargello de Florence?... Voilà le jeune victorieux qu'il fut avant de devenir le vieux vaincu, popularisé par le buste de Naples. Et en lui toute la culture de son époque.... *Vox privata*, s'écrie-t-il encore en parlant de lui-même. Nous connaissons cette voix si fière. C'est la voix des Milton, des Voltaire, des Chateaubriand, des Hugo. Dante a reçu sa mission de son génie d'artiste. Il possède une conception architecturale de la société et ne peut se passer de la faire connaître. *Tout homme, pourvu seulement qu'il soit un être de grandes pensées, trouve en*

1. Voyez la *Revue des Deux Mondes*, du 15 janvier 1920.

*lui un élargissement de son âme et des espaces pour son rêve* [1].

Mais tout serait à citer dans ce noble discours. Ce jour-là encore, M. Maurice Barrès a eu la bonne fortune d'exprimer « la pensée de la France ».

**

Arrivé au terme de cette longue étude, je suis pris d'un scrupule. A suivre dans tous ses méandres une pensée très mobile, très accueillante et très diverse, en ai-je bien saisi et fait sentir la suite et l'unité? N'ai-je pas, à plus d'une reprise, laissé *la ligne* de ce robuste, souple et complexe talent se briser entre mes lourdes mains de critique? Certes, il a beaucoup changé, et dans le grave orateur du *Génie du Rhin* et du discours sur Dante, il serait assez difficile de reconnaître le biographe amusé de Bérénice. Mais qu'on aille au fond des choses : il a évolué, il s'est développé, épanoui, plus qu'il n'a changé. L'auteur des *Barbares* avait « de l'avenir » et des parties sérieuses dans l'esprit; et d'autre part, en cherchant bien, il ne serait pas impossible de trouver çà et là, dans ses derniers ouvrages, encore un peu d'égotisme et de dilettantisme littéraire. N'ayons pas le pharisaïsme de nous en étonner. Ce qui est certain, c'est que le romancier des *Déracinés* a très librement, mais très fidèlement suivi le mouvement de la pensée de son temps. Parti du pur indivi-

1. *La grande Mission de Dante* (*Revue hebdomadaire* du 11 juin 1921).

dualisme, il a progressivement élargi son moi jusqu'à lui faire contenir et exprimer le nationalisme intégral : un nationalisme sans étroitesse, et qui sait être juste et libéral, même à l'égard de ses ennemis, mais qui n'en est pas moins un nationalisme résolu; les « Barbares » ont été repoussés jusqu'aux frontières du monde hellénique et latin. Né romantique, de par ses hérédités et ses premières lectures, il a débuté par le romantisme le plus exalté et le plus nuageux; et, comme un vin généreux qui peu à peu se dépouille, il est allé se clarifiant, se simplifiant, se disciplinant et, sans répudier toutes ses rêveries de poète, il a connu le prix de l'ordre, de la sobriété, de la raison, bref, il s'est rangé à la tradition classique. Dilettantisme, pessimisme, nihilisme, il a commencé par sacrifier, — avec combien d'autres! — à tous ces faux dieux de sa jeunesse; mais il les a reniés à temps, et par la plume et par l'exemple, il a fini par glorifier les saines vertus et le nécessaire optimisme de l'homme d'action.

Cette évolution est toute pleine d'enseignements que tous les candidats à la gloire pourront méditer avec fruit. Si M. Maurice Barrès s'était trop longtemps attardé aux jeux d'esprit qui remplissent ses premiers livres, il aurait été sans doute l'éternel élu des petites chapelles littéraires; il n'aurait jamais été le grand écrivain national, admiré de tous, qu'il est devenu depuis. Pour être l'un de ces « héros » complets dont, voici bien des années, M. Paul Desjardins déplorait déjà l'absence, — il oubliait notre cher et grand Brunetière, — pour représenter pleinement, *intus et in cute*, tout son siècle, peut-être ne manque-t-il plus aujourd'hui au poète des *Traits*

*éternels de la France* que de poser à son tour la question de la croyance et de prendre nettement parti, dans un sens ou dans l'autre, sur le problème religieux. Qu'il songe à ce qui manquerait à l'œuvre et à l'action de Chateaubriand, si Chateaubriand n'était pas l'auteur du *Génie du Christianisme*! En attendant, par la variété de son œuvre, par la multiplicité de ses dons, par la souplesse pénétrante d'une pensée singulièrement agile, aiguë, hospitalière, par toute son activité d'écrivain et d'homme public, par le tour et l'accent de sa personnalité morale, par la grâce et la vivacité prenante d'un style tour à tour nerveux, familier, poétique, et dont la vivante spontanéité s'accompagne de beaucoup d'art, M. Maurice Barrès a noblement tenu en haleine les âmes qui ont préparé la victoire française et qui l'ont si magnifiquement gagnée.

Mars-octobre 1921.

# TABLE DES MATIÈRES

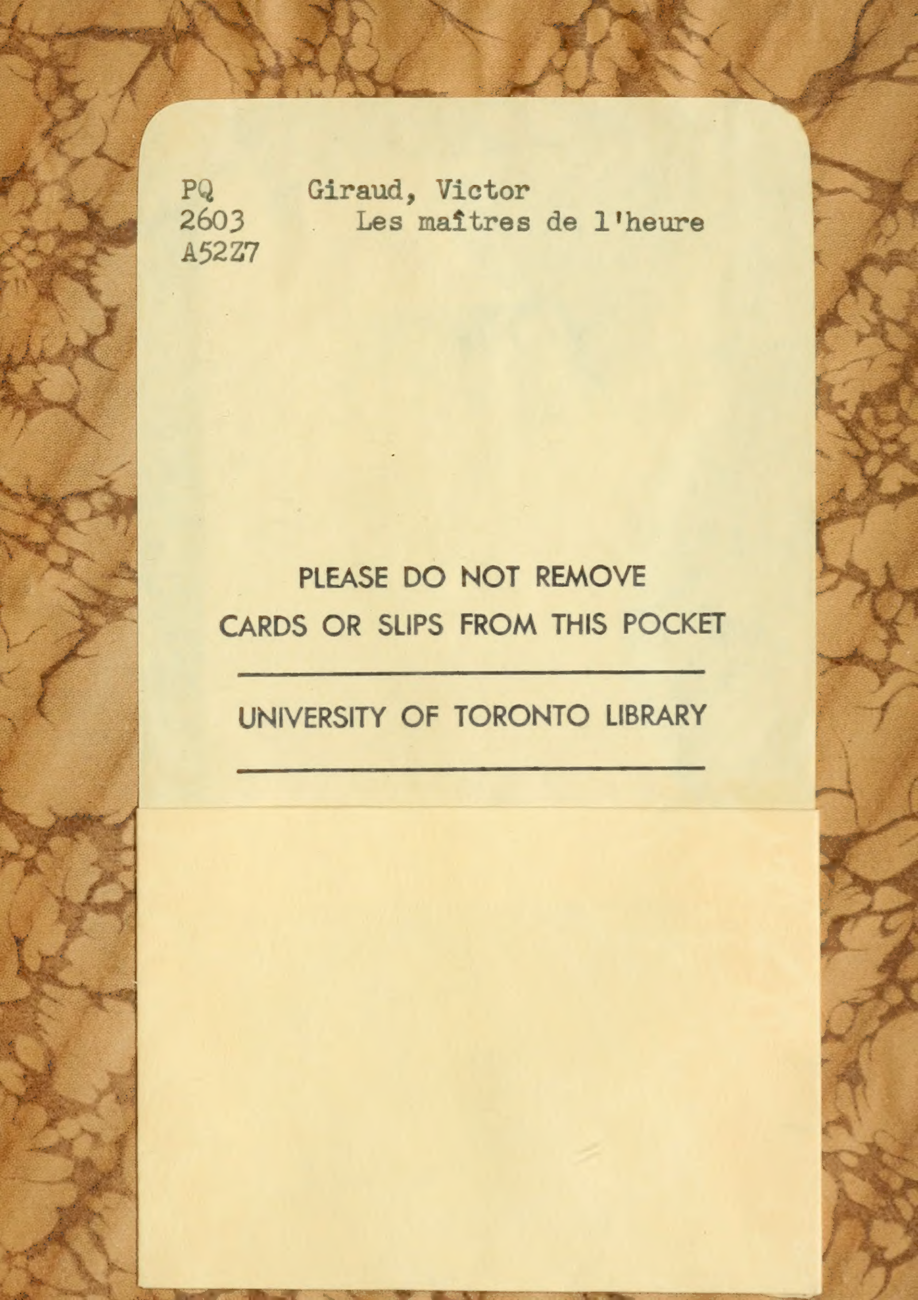
III

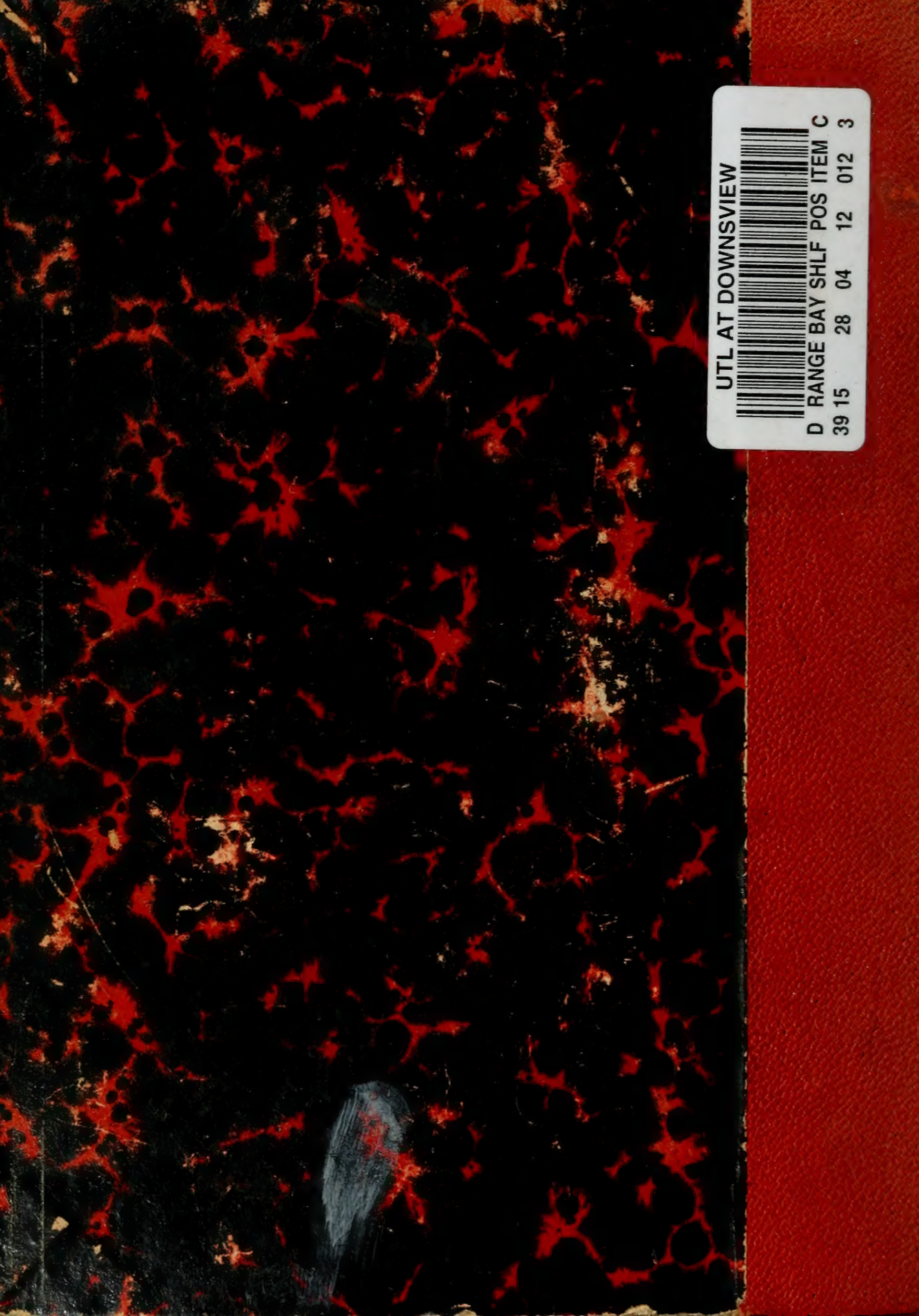
## FACE A L'ACTION



173-22. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4-22.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 28 04 12 012 3